

CAMILLE DESRIVIÈRE



BERSERKERS LA SAGA

TOME I
LE LOUP, L'OURS ET LA SORCIÈRE



Camille Desrivière

Berserkers
Tome I
Le loup, l'ours et la sorcière
Roman



ycRfQ7XCWLANHKAUKxt--
ZgA2Tk9nR5ITn66GuqoFd_3JKqp5G702Iw2GnZDhayPX8VaxIzTUfw7T8
N2cM0E-uuVpP-
H6n77mQdOvpH8GM70YSMgax3FqA4SEYHI6UDg_tU85i1ASbalg068-g

OceanofPDF.com

© Lys Bleu Éditions – Camille Desrivière

ISBN : 979-10-377-8637-1

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

— Allez, viens, je suis sûre que l'on va bien s'amuser !

Aria tordit sa bouche. Une moue pour moitié dubitative, moitié contrariée.

— Écoute, Angela, tu sais que ce n'est pas mon truc tous ces « team building » et compagnie...

— Je sais, je sais, mais là, ce sera différent : tu sais que je n'ai pas le droit de divulguer ça à qui que ce soit mais... Tu es ma meilleure amie, Ary. Ce qu'ils ont prévu, c'est de la bombe. C'est un truc original, en pleine nature. Pas question de se retrouver dans ces hôtels impersonnels à bavasser pendant des heures ! Là, c'est la Nature avec un grand N, l'air pur, un décor à te couper le souffle, des...

— OK, OK, abdiqua Aria. J'ai saisi le message.

Angela trépignait sur sa chaise, ses doigts aux longs ongles laqués d'un rouge vermillon pianotant sur la petite table. Aria saisit son gobelet et porta la paille à sa bouche pour aspirer une grande gorgée de soda. Elle prit tout son temps pour avaler le contenu, jubilant de voir son amie au comble de l'impatience. Rien que de penser à ces trois jours passés entre collègues avec qui elle n'avait absolument rien en commun lui donnait envie de hurler.

— Aria...

Cette dernière interpellée leva la main.

— Je vais y réfléchir. C'est tout ce que tu auras pour le moment : la promesse que je vais y penser.

Sur ressort, Angela bondit sur ses pieds et passa au-dessus de leur petite table pour la prendre dans ses bras.

— Tu vas voir, je suis sûre que tu ne le regretteras pas. On va s'amuser comme des folles ! Et puis comme ça, tu te rendras compte qu'il n'y a

pas que ton laboratoire dans cet immeuble mais plein d'autres personnes qui y vivent. Qui existent...

— Je n'ai pas dit oui, Angie ! se débattit Aria entre les bras de son amie, regardant autour d'elle les autres consommateurs qui leur jetaient des coups d'œil amusés pour la plupart.

Mais Angela fit mine d'ignorer cette dernière remarque et se rassit avant de regarder l'écran de son portable.

— Oh, bon sang, on est déjà en retard, ma chérie !

Elle saisit son sac et se leva précipitamment mais avec toute cette grâce qu'elle portait comme une seconde peau et qui sublimait chacun de ses gestes. Aria la regarda déplier son corps svelte et élancé avec envie et plaisir : depuis son mètre quatre-vingts tout en finesse et en élégance, Angela attirait, où qu'elle soit, tous les regards.

Grande et athlétique, une épaisse chevelure brune et bouclée, la peau gorgée de soleil, héritage de ses ancêtres hawaïens, Angela était une beauté qui attirait l'œil : celui des hommes, par son « sex-appeal » débordant, comme celui des femmes, séduites par son naturel encourageant. Sa présence ne laissait jamais indifférente et ses gestes amples, sa démarche assurée défendaient tout désintérêt.

Quant à Aria, ce fut avec un sourire crispé et le rouge aux joues qu'elle empoigna ses affaires et suivit son amie avec plus de discrétion, refusant d'initier contre sa volonté une comparaison humiliante.

Elle se faufila dans son sillage, comme toujours, et se retrouva sous le porche de leur petite cafétéria attitrée qui tenait lieu et place en face de l'immeuble où elles travaillaient. Elles grimacèrent de concert. Une pluie drue et froide s'était mise à tomber pendant leur pause déjeuner et il allait leur falloir courir pour tenter d'être le moins mouillées possible. Le regard d'Aria tomba un instant sur ses pieds : chaussée d'escarpins à talons, l'épreuve allait être de taille.

— Prête, chérie ? lui demanda Angela, les yeux remplis de cette joie inaltérable.

— A-t-on le choix ? répondit Aria avec tout le calme possible.

Angela finit par éclater de rire et se lança sur la chaussée, traversant l'avenue qui les séparait du building d'Emerson's Company en courant.

La pluie était si forte qu'une épaisse couche d'eau recouvrait le bitume.

Jetant à nouveau un regard sur ses jolies chaussures, Aria prit la décision de leur épargner ce déluge. D'un mouvement leste, elle se déchaussa et serra alors contre elle ses escarpins et son sac avant de prendre une grande respiration et s'élancer sous les chutes d'eau à la suite de son amie.

La pluie était froide et la sensation du bitume encore chaud du soleil de ces derniers jours qui s'y mêlait était fascinante.

Depuis combien de temps n'avait-elle pas marché comme ça, les pieds nus ? Enfant, elle aimait tant fouler l'herbe des jardins de la propriété de ses parents. Rosewood avait été un havre de paix et de bonheur jusqu'à ce que ses études, puis le début de sa carrière, dans l'entreprise de David Emerson, l'entraînent en plein centre de Toronto. Souvent, elle rêvait à ces forêts sans fin, aux sous-bois denses et mystérieux, aux parfums uniques et entêtants. Combien de fois était-elle partie en randonnée avec son père ? Elle se revoyait encore, ses petites mains gelées tendues devant le poêle poussiéreux d'un abri de chasse perdu en plein cœur sylvestre. Mais ses souvenirs les plus merveilleux prenaient place lors de la saison chaude lorsque, allongés à même le sol dans leurs sacs de couchage, le cœur de la nuit inondait leurs regards de ses myriades d'étoiles alors qu'elle se pelotonnait contre celui qui, avec passion, lui racontait le monde.

Aria s'était accommodée à la vie citadine mais elle n'en retirait aucune joie, à l'opposé de son amie Angela qui évoluait dans leur microcosme avec un plaisir évident et une facilité que la jeune femme lui enviait.

En fait, Aria se demandait régulièrement ce qui avait bien pu fusionner entre elles à ce point différentes. Pourtant, depuis leur rencontre lors d'un stage qu'Aria avait décroché dans la prestigieuse entreprise où Angela travaillait déjà au service des ressources humaines, le déclic avait été immédiat et sans discussion. À l'issue de ce stage, Aria s'était vu offrir un poste au service développement, opportunité qu'elle n'aurait pu espérer tant ce genre de situation n'arrivait que très rarement. D'ailleurs, les premières semaines, elle avait été si dubitative qu'elle en avait presque harcelé son amie en la suspectant d'être partie prenante dans cette offre inespérée. Angela avait réfuté toute implication, et ce, jusqu'à ce qu'elles se querellent sur ce point, sans grande conséquence, heureusement. Force avait été à Aria de constater que seuls son travail pertinent et son sérieux avaient été les instigateurs de son succès.

Depuis plusieurs mois, elle faisait donc partie de l'équipe « recherche et développement » dans le domaine des énergies renouvelables, fer de lance d'Emerson's Company.

Trempées mais riant comme des enfants, les deux jeunes femmes poussèrent les lourdes portes de verre et pénétrèrent en trombe dans le grand hall épuré sous l'œil amusé d'Alex, le réceptionniste.

— Vous êtes dans un bel état, s'esclaffa-t-il en se levant pour aller à leur rencontre. Donnez-moi vos sacs et filez aux toilettes vous sécher un peu !

Angela et Aria se regardèrent, complices, et embrassèrent chacune une des joues rebondies d'un Alex rougissant, le baptisant de leurs cheveux humides et dégoulinants d'eau froide. Puis elles s'enfuirent comme des voleuses, en laissant flotter derrière elles une petite pluie de rires cristallins.

— Vous n'êtes que deux chipies ! leur adressa le réceptionniste en riant à son tour.

Aria entra dans le laboratoire qu'elle partageait avec d'autres chercheurs sous l'œil courroucé de Beth Adams, la responsable de secteur.

Aria fila vers le vestiaire, penaud, où elle déposa son trench-coat encore humide et son sac pour enfiler la blouse bleu pâle de rigueur dans le laboratoire.

— Vous êtes en retard, ne put s'empêcher de lui faire remarquer Beth.

— Oui, je suis désolée, répondit instinctivement Aria en se morigénant deux secondes plus tard.

Lorsque la jeune femme avait accepté ce poste chez Emerson's Company, il avait été clairement établi que les horaires n'étaient pas définis dans l'entreprise : David Emerson avait opté pour la théorie qu'un employé qui se sentait libre de travailler au rythme qui lui convenait arrivait à fournir non seulement un travail plus conséquent mais de meilleure qualité puisqu'il n'avait pas à souffrir de remontrances. Le concept donc de « retard » chez Beth était en fait tout à fait en décalage mais Aria n'avait pas encore trouvé le cran de le lui faire remarquer.

— Un mémo est arrivé pendant votre pause déjeuner. Je l'ai déposé sur le bureau.

Tout en s'adressant à la jeune femme, Beth s'était penché à nouveau sur l'écran de son ordinateur.

— Il contient des éléments importants, crut bon de rajouter la rabat-joie sans lui faire aumône d'un regard.

— Je vais le lire tout de suite, l'informa Aria en serrant les poings.

Mais pourquoi n'arrivait-elle pas à s'affirmer ? « Bien, j'en prendrai connaissance. », voilà ce qu'elle aurait dû lui rétorquer d'un air hautain voire condescendant.

La jeune femme se détournait pour aller vers ledit bureau lorsque Beth la rappela.

— Ah, et tant que j'y pense, Aria, David a demandé à vous voir, l'informa-t-elle avec hauteur.

— Ah oui ? bredouilla Aria. Bien, merci.

— Aujourd'hui, rajouta Beth, excédée.

Aria afficha un grand sourire gêné et essuya la paume de ses mains sur sa blouse de façon toute machinale.

— Alors, j'y vais, dit-elle avant de partir d'un pas rapide.

— C'est ça... maugréa Beth en levant les yeux au ciel.

Les bureaux de la direction, dont celui de David Emerson, se trouvaient dans les étages supérieurs et Aria profita de l'attente dans l'ascenseur pour réajuster sa tenue et sa coiffure.

Lorsque les portes s'ouvrirent, elle fut directement en face du bureau de Suzan, en pleine conversation téléphonique. Aria s'approcha lentement : ses escarpins s'enfonçaient dans les tapis épais et moelleux. Suzan leva la main et agita ses doigts. Un message en découlait et Aria subodora qu'elle devait patienter.

— Moorehead ? Aria Moorehead, c'est ça ? demanda finalement la secrétaire d'Emerson en la fixant d'un regard acéré.

— Oui, souffla la jeune femme.

Suzan se détourna légèrement et appuya sur l'oreillette qui ne la quittait, semble-t-il, jamais. « À croire qu'ils la lui ont greffée lorsqu'elle a pris ses fonctions... » pensa avec un trait d'humour Aria pour chasser sa nervosité. Car si David Emerson était peut-être l'un de ces nouveaux chefs d'entreprise qui prenaient très à cœur de s'investir dans un management moderne et innovant, il n'en restait pas moins un patron. Et lorsque l'on était « convoqué »... Il n'y avait pas véritablement beaucoup d'alternatives à espérer.

— David ? Mademoiselle Moorehead est ici, informa-t-elle. Hum, hum...

Je la fais entrer.

Puis d'un geste vif, elle tendit son bras, index en avant vers la double porte massive. Aria se mit en mouvement, dépassa le bureau mais à peine se retourna-t-elle pour être certaine qu'elle ne commettait pas d'impair, que Suzan était de nouveau en conversation téléphonique.

Aria frappa trois coups.

— Entrez, entrez !

Aria pénétra dans la vaste pièce qui était sûrement plus grande que son propre appartement. La volonté d'accueil et de confort était assurée avec un coin salon composé de deux canapés et de deux grands fauteuils autour d'une table basse, une bibliothèque sur l'autre versant du mur puis, plus au fond, un immense bureau de bois et de verre derrière lequel était assis un homme qui pianotait activement sur un ordinateur portable.

David Emerson était un homme en pleine force de l'âge. Une toute petite cinquantaine qu'il portait très bien : grand, athlétique, prenant soin de lui, on pouvait dire qu'il était bel homme. Ses cheveux blonds grisonnaient à peine et son teint hâlé, qui reflétait toutes ces heures passées à l'extérieur, lui donnait une bonne mine permanente.

Lorsqu'il releva enfin les yeux, Aria se sentit toute petite.

— Ah, Aria... Approchez ! commença-t-il en mimant sa demande de la main. Asseyez-vous. Vous voulez boire quelque chose ?

Aria ouvrit la bouche pour refuser mais David Emerson avait déjà le doigt appuyé sur un bouton qui le reliait directement à Suzan.

— Suzan, vous pourriez nous apporter deux cafés s'il vous plaît ? Vous seriez un ange... Du lait, du sucre ? demanda-t-il en regardant Aria.

— Non, je...

— Bien, donc juste deux cafés. OK... Merci Suzan.

Sur ce, il se débarrassa de l'oreillette qu'il portait et la déposa précautionneusement sur son bureau avant de se lever et en faire le tour. Se positionnant juste devant Aria qu'il dominait avec un plaisir non dissimulé, il s'appuya contre le plan de travail et croisa ses bras sur sa poitrine. Il prit son temps pour la détailler, ignorant avec superbe la gêne que pouvait occasionner un tel examen. Enfin, il prit une grande inspiration et annonça fièrement :

— Notre jeune et talentueuse Aria Moorehead !

La « talentueuse » jeune femme en question esquissa un sourire crispé comme toute réponse.

— Cela fait combien de temps que vous êtes parmi nous, Aria ?

Enfin du concret depuis ce qui lui semblait être une éternité de malaise.

— Après mon stage de six mois, cela fait plus de quatre mois que je travaille au secteur « recherche et développement » sous la conduite de Beth Adams.

— Ah, cette chère Beth... Toujours aussi rabat-joie ? demanda-t-il en se penchant vers elle pour espérer créer un lien complice.

Aria ne put s'empêcher de sourire franchement, ce coup-ci.

— Beth est quelqu'un de très brillant, Mr Emerson, s'empressa d'ajouter la jeune femme pour taire toute fanfaronnade.

— Oh mais je n'en doute pas ! J'en suis même absolument certain sinon, elle ne serait pas à la tête de ce service chez Emerson's Company. Et appelez-moi David, voulez-vous ?

Il lui offrit alors un sourire charmant, étudié, capable, elle en était certaine, de mettre à l'aise le plus récalcitrant. Il était difficile pour Aria de savoir exactement comment appréhender cet homme. C'était le dirigeant d'une entreprise dont le capital cotait en bourse en surfant sur le développement durable sous toutes ses formes. Il brassait des millions de dollars et asseyait chaque jour son statut dans ce fauteuil digne d'un « commander » mais qui, curieusement, tenait à être perçu comme un homme simple, abordable, plein d'humour. Cette personnalité antinomique engageait, chez Aria, une indécision profonde et pesante.

Suzan choisit ce moment pour entrer, déposant tout un service en porcelaine sur la table basse.

— Vous aurez besoin de quelque chose d'autre ? demanda la secrétaire d'un ton pincé.

— Non, merci, Suzan, tout est parfait, répondit David Emerson sans quitter du regard Aria.

Suzan referma la porte derrière elle et David se redressa.

— Venez, Aria, allons nous installer plus confortablement.

Il l'invita à se diriger vers l'espace salon, attendit poliment qu'elle s'assît puis en fit de même, de façon à être face à elle.

— Aria, j'ai une proposition à vous faire.

Sans pouvoir maîtriser le frisson glacé qui lui zébra la colonne vertébrale, Aria se raidit sur son assise et que David s'en aperçut ou non, il fit mine de rien et continua.

— Vous savez qu'il me tient toujours à cœur d'investir dans des projets hors norme, qui permettent de nous dépasser, de découvrir de nouvelles techniques et stratégies qui serviront dans un futur proche, presque immédiat, notre chère Humanité.

— C'est effectivement le sentiment qui motive nos recherches, Mr Emer... David, se reprit-elle devant le regard faussement courroucé de l'homme assis en face d'elle.

Sans toucher à son café, il se laissa aller sur le vaste dossier du canapé pour y étendre ses bras de chaque côté et croisa les jambes pour reprendre avec emphase.

— Et en toute humilité, nous pouvons même assurer qu'Emerson's est l'un des fleurons mondiaux dans la conception et l'innovation des infrastructures liées aux énergies propres et renouvelables, n'est-ce pas ?

— C'est effectivement la raison essentielle pour laquelle j'avais postulé chez vous, confirma Aria avec une confiance qu'elle était loin d'éprouver.

Sans cesser son contact visuel, les paupières de David s'étrécirent quelque peu et il laissa planer un léger silence.

— J'ai étudié votre parcours, Mademoiselle Moorehead, lâcha-t-il tout à coup d'une voix grave. Impressionnant, à vrai dire.

Aria, qui avait tenu bon jusque-là, ne put s'empêcher de rougir en baissant les yeux.

— Des mentions à tous vos examens, sortie « major » de votre promotion, des éloges de vos collaborateurs...

Elle redressa soudainement la tête, surprise.

— Cela vous étonne-t-il à ce point ? demanda-t-il avec un sourire espiègle sur les lèvres.

— C'est que...

— Vous êtes discrète, cela est certain mais votre implication au sein du département recherches et vos propositions plutôt novatrices n'ont pas été tenues dans l'ombre, savez-vous ?

Puis, laissant s'étirer sur ses lèvres un large sourire qui se voulait charmeur, il ajouta en riant :

— Mais oui, même notre Beth « rabat-joie » a su déceler en vous des qualités méritantes et précieuses !

En une fraction de seconde, pourtant, il se redressa et avança son buste vers Aria, plongeant son regard dans le sien, d'une façon qu'elle trouva subitement dérangeante.

— Qualités qu'il serait... criminel de laisser en jachère, énonça-t-il d'une voix grave et inquiétante.

Aria, qui avait été surprise de son approche soudaine, s'était légèrement reculée dans son fauteuil et déglutit péniblement tout en esquissant un sourire timide. La façon dont David Emerson la fixait la mettait dans une situation très inconfortable.

— Vous ne me demandez pas à quelle sauce je compte vous manger ? demanda-t-il toujours plus effrayant.

— Mais si, bien sûr, exhala la jeune femme dans un rire forcé qu'elle jeta comme un paravent devant la gêne qu'elle ressentait.

— Eh bien, voyez-vous, reprit-il en se rasseyant avec indolence, j'ai l'intention de créer le premier village auto-producteur qui sera capable de générer durablement ses propres ressources énergétiques et renouveler ses déchets afin d'arriver à un impact zéro sur le milieu naturel environnant.

Hébétée, le cerveau d'Aria bouillonnait en assimilant de telles informations.

— C'est... c'est un projet des plus ambitieux ! ne put-elle s'empêcher de lâcher.

David laissa, quant à lui, échapper un rire sonore devant une telle marque de franchise. Aria rougit en mettant sa main devant sa bouche puis se reprit.

— C'est effectivement un projet réellement excitant et surtout, ce serait le premier du genre, avoua-t-elle.

— C'est vrai ! Ça tombe bien que vous pensiez cela car je voudrais vous nommer chef de ce projet. Je suis certain que vous saurez être celle que j'attends, celle que nous attendons tous.

— Je ne sais quoi dire, bredouilla la jeune femme. C'est une très grande responsabilité et je suis extrêmement honorée mais...

— Vous allez nous éblouir, Aria, combler toutes nos attentes, la coupa-t-il en posant sur elle un regard soudainement ardent. Vous m'en voyez absolument persuadé.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Lorsqu'elle raconta son entretien avec David Emerson à Angela le soir même autour d'un verre dans l'un des bars qu'elles aimaient fréquenter de temps à autre après leur travail, cette dernière émit un sifflement admiratif.

— C'est fantastique, Aria ! gloussa-t-elle joyeusement. Je suis tellement heureuse que l'on reconnaisse tes talents... et ton professionnalisme ! Trinquons !

Puis elle rajouta, après avoir avalé une gorgée :

— En même temps, je ne suis pas surprise. Non seulement tu mérites cette promotion et pour ce que j'en sais, David a toujours suivi tes progrès avec beaucoup d'attention. C'est vrai, tu es la première – et la seule – stagiaire à jamais avoir été embauchée après si peu de temps passé dans l'entreprise.

— Comment ça ? demanda Aria aussi interloquée qu'intéressée.

Angela se redressa et se tint droite devant son amie.

— Tu as toujours cru fermement que c'était de mon fait si tu avais été embauchée chez Emerson's et je t'ai toujours assuré que non. Si vraiment tu veux le savoir, c'est David lui-même qui est à l'origine de tout : cette proposition de stage, ton engagement après quelques mois... Il tenait juste à ce que cela ne s'ébruite pas pour ne pas se retrouver en porte-à-faux vis-à-vis d'autres stagiaires.

Et c'est avec une moue pathétique qui mimait une contrition absurde qu'Angela leva les mains vers le ciel pour demander l'inexistant pardon.

Aria, quant à elle, fronça les sourcils. Le comportement de David lui avait toujours paru fantasque depuis qu'elle avait fait sa connaissance et quelque chose dans sa personne et son attitude l'avait, depuis la première seconde, dérangée. Elle n'aurait jamais su dire en quoi exactement : elle avait reporté ce malaise sur le statut de PDG de David et sa fortune conséquente qui faisaient de lui un être plutôt baroque et insaisissable.

Il y avait chez lui, comme une sorte de contradiction : d'un côté, on pouvait aisément accrédi-ter ses agissements en faveur d'un engagement sincère envers la Nature et l'écologie mais en même temps, c'était un homme soigné, presque maniéré et qui étalait sans honte l'aisance pécuniaire que l'essor et les dividendes de son entreprise lui procuraient.

Il n'aurait pas été juste de croire qu'Aria était assez naïve pour savoir que la philanthropie, aujourd'hui, n'égalait en profondeur de son action que par la largeur du portefeuille engagé. Et le devenir de l'homme, la survie de la planète, était un enjeu tout aussi financier que la guerre et la destruction.

Perdue dans ses pensées, Aria fut rappelée à la réalité.

— Alors ? demandait Angela en se penchant vers sa camarade en signe de complicité. Tu sais où doit se construire ce village du futur ? Et les autres avec qui tu vas devoir travailler, tu sais qui ils sont ?

— Le dossier demeure confidentiel pour l'instant... Je n'en sais pas beaucoup plus, répondit Aria évasivement.

Mais devant la grimace de son amie et les lèvres de sa bouche pincées, elle partagea finalement le peu de connaissances qu'elle avait elle-même de ce projet.

— Tout ce que je peux te dire c'est qu'il m'a parlé d'une région plus au nord, vers Fort Mc Murray en Alberta, rajouta Aria. Pas loin d'un lac... Je ne me souviens plus du nom.

— Le Sanctuaire aux Oiseaux ? glapit Angela en posant sa main sur le bras de son amie.

— Oui, ce doit être ça, je crois. Pourquoi, tu connais ? Tu y es déjà allée ? Je croyais que tu n'avais jamais mis un pied en dehors de Toronto...

— Ah, je comprends son choix, à présent... la coupa-t-elle, ses paupières glissées sur des yeux conspirateurs.

— Quel choix ?

— Celui de notre week-end, tous ensemble...

Mais Angela stoppa net ce qu'elle allait dire et se contenta de lâcher avec une condescendance toute feinte en se redressant après avoir tapoté le bras d'Aria en signe de flatterie :

— Mais ce dossier demeure confidentiel... railla-t-elle avant de pouffer de rire de concert avec sa partenaire.

Rentrées dans l'appartement qu'elles partageaient toutes les deux, elles s'affairèrent chacune aux petites choses du quotidien puis se retrouvèrent

pour finir la soirée dans leur salon dont la modeste taille était devenue le dernier de ses défauts tant il était coquet et confortable.

— Je vais appeler mes parents, annonça Aria. J'ai hâte de leur annoncer cette nouvelle mission. Et ils étaient plus impatients que moi à l'idée de savoir où se déroulerait ce fameux week-end d'entreprise. Maintenant que j'ai réussi à ce que tu me vendes la mèche...

Devant le ton presque désolé de son acolyte, Angela se mit à rire de bon cœur. Aria la regarda, surprise d'être un sujet si soudain de liesse mais ne put s'empêcher finalement de sourire : elle avait eu une sacrée chance de rencontrer cette compagne toujours si gaie, si facile à vivre. Prévenante, attentionnée, Angela avait tout de suite pris Aria sous son aile, non seulement au sein d'Emerson's Company mais le courant était si bien passé qu'en quelques jours, elles étaient devenues colocataires et passaient la plupart de leur temps ensemble. Angela sortait un peu plus, sollicitée par la gente masculine, mais Aria n'en conservait aucune rancune : la jeune femme concédait sans faute que la beauté aux origines hawaïennes et la personnalité avenante de son amie étaient une combinaison irrésistible de séduction. Pourtant, si Angela alignait les conquêtes les unes après les autres, rien ni personne ne passait devant Aria.

— Ah, douce et étrange Aria ! finit-elle par dire. Heureusement que je connais tes parents sinon je me demanderais d'où tu peux bien sortir !

— Quoi ? protesta l'autre.

— Tu es tellement timide, Ary, que tu en deviens sauvage... Tout le monde est excité par ce week-end. Tout le monde sauf... toi ! Que redoutes-tu, enfin ?

— Moi ? Mais je ne redoute rien ! Je n'ai juste pas ta facilité pour lier connaissance et tu m'excuseras mais si c'est pour me retrouver trois jours coincée avec Beth...

Angela partit d'un rire cristallin.

— D'accord, d'accord, j'abdique ! Là, tu m'as eue.

Puis reprenant son sérieux, elle leva la main et caressa avec une tendresse fraternelle la joue d'Aria.

— Tu devrais avoir plus confiance en toi, Ary. Tu es une magnifique jeune femme, intelligente, vive. Tu veux te faire passer pour un agneau terrifié aux yeux des autres mais là, à l'intérieur, lui dit-elle doucement en

désignant de l'index la poitrine de sa camarade, c'est une force et un pouvoir incommensurable qui s'y cachent.

Elles se regardèrent un moment avec sérieux et c'est Aria qui rompit le silence en claquant des mains.

— Et on coupe ! Parfait, c'est dans la boîte ! dit-elle en surjouant un réalisateur de cinéma. Je me demande tout de même si tu n'aurais pas mieux fait de t'inscrire aux cours de théâtre plutôt que dans ton école de management. Tu aurais fait fureur, crois-moi !

— Il n'est jamais trop tard, gloussa Angela pince-sans-rire.

— Non, en effet, admit Aria en retenant également son hilarité.

Et elles pouffèrent toutes les deux.

— Bien, puisque tu ne crois pas en mes sincères élucubrations, je vais donner voix à ceux qui sont l'honnêteté suprême te concernant : tes parents. Si si, finalement c'est moi qui les appelle et on verra bien ce qu'ils diront à ton sujet.

Tout en se chamaillant comme deux sœurs, Angela s'empara du combiné et activa la touche sur laquelle était enregistré le numéro de Rosewood et on entendit bientôt une voix féminine à l'autre bout.

— Mme Moorehead, bonsoir ! s'écria Angela, victorieuse de leur lutte enfantine.

— Angela ? Tout va bien ? s'enquit la voix soudain inquiète.

— Oui, enfin, tout serait parfait si vous arriviez à convaincre votre adorable fille de participer au week-end Emerson's !

Un rire crispé accueillit cette remarque à l'autre bout du fil.

— Les chiens ne font pas des chats, finit par répondre Méléna Moorehead. Aria n'a jamais été très à l'aise dans ce genre de... réunions.

— Vous savez, je n'aurais certes pas insisté si je n'étais pas certaine qu'elle y trouverait, cette fois-ci, un plaisir indiscutable : le grand air, la nature... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je crois... avança en doutant son interlocutrice.

— Et puis, ce n'est pas non plus comme si elle n'était pas entrée dans la cour des grands, n'est-ce pas ? la coupa Angela sans lui laisser le temps de répondre, emportée dans son élan. D'ailleurs, je vous la passe. À bientôt, Mme Moorehead !

Sitôt dit, elle tendit le combiné à son amie et sauta à bas de leur canapé pour filer du côté de leur cuisine et fouiller dans un placard en quête d'une

douceur à grignoter.

— Allô, maman ?

— Chérie, tout va bien ? s'enquit Méléna encore désarçonnée par le tourbillon joyeux nommé « Angela ».

Elle avait beau connaître l'amie de sa fille depuis plusieurs mois, elle avouait être toujours aussi désorientée face à la volubilité de cette dernière.

— Oh oui, parfaitement ! Mis à part le caractère exubérant de ma colocataire...

Pour toute punition, Aria reçut un coussin qui lui atteignit la nuque. Se retournant vers son assaillante, elle lui renvoya l'espièglerie de son regard accompagnée d'une grimace des plus ridicules.

— Plus sérieusement, maman. Comment allez-vous avec papa ?

— Ça va bien, ma puce ! entendit-elle crier une voix de stentor au loin dans le combiné. Mais c'est plutôt à nous de te demander ça.

— J'ai mis le haut-parleur, confirma Méléna d'un ton presque désolé.

Aria sentit le rouge monter à ses joues : aucune honte, non, aucune gêne encore moins. Juste la manifestation du bonheur à retrouver ses parents.

— Je suis tellement contente de vous entendre, ne put-elle s'empêcher de dire, le cœur soudainement serré par le manque.

— Chérie, tu es certaine que tout va bien ? insista sa mère.

— Oh, oui, au contraire. J'ai justement une nouvelle à vous annoncer : j'ai été promue par David Emerson lui-même au poste de chef de projet sur un nouveau programme de l'entreprise.

— Mais c'est magnifique, ma puce, cria son père plus proche. Nous sommes heureux, ta mère et moi, mais néanmoins pas surpris du tout.

— Et pourquoi cela ?

— Mais ma toute belle, énonça la voix patriarcale d'un ton dogme, parce que tu es non seulement notre petite fille mais que tu es brillante et assurément le meilleur élément de chez Emerson's. Il n'aurait été qu'un idiot fini s'il...

— Oui, Geoffrey, je crois qu'Aria a compris, le coupa Méléna, partagée entre son envie de rire et une certaine ulcération devant l'emphase de son mari. C'est effectivement une excellente nouvelle, ma chérie. Et en quoi consiste cette mission ?

— Je n'ai pour l'instant pas grand-chose à vous apprendre...

— C'est un dossier confidentiel ! hurla une Angela polissonne de leur petite

cuisine ouverte avant d'éviter avec superbe un coussin lancé par sa colocataire souriante.

— Ne l'écoutez pas ! C'est juste que je n'ai pas trop de détails non plus. À ce que j'en sais, c'est une initiative visant un village auto-producteur cent pour cent écologique.

— Un sacré projet novateur, en effet, émit Geoffrey Moorehead. Et un superbe challenge pour toi.

— Et où doit-il se construire ce fameux village de demain ?

— Plus au nord, en Alberta, les informa Aria.

Le silence qui accueillit cette révélation la surprit.

— Allô ? Vous êtes encore là ?

— Oui, oui, chérie... finit par reprendre Méléna d'un ton moins encourageant. C'est plutôt loin...

— Mais ce ne sera que pour quelques semaines tout au plus et je pourrais vous donner plus de détails après ce fameux week-end puisqu'il se déroule là-bas. D'après une source sûre en tout cas, rajouta-t-elle pleine d'entrain en lançant un clin d'œil à son amie.

Un nouveau silence finit par chasser la joie du moment.

— Papa, maman ? Tout va bien ? demanda-t-elle, fine mouche.

Elle perçut comme des sons sourds, des froissements, de ces gestes qui s'activent en secret mais qui restent aussi éloquents que des mots.

— Aria, il faudrait que... commença sa mère avant de s'interrompre.

Angela profita de ce malaise pour s'emparer du combiné à nouveau.

— Ne vous inquiétez pas, Mme Moorehead, je veillerai sur Aria à chaque minute, lui assura la jeune femme avec moins de sa gaieté coutumière.

— Angela, murmura Méléna Moorehead à l'autre bout du fil. Il est hors de question que...

Le visage de la jeune hawaïenne se rembrunit tout à coup et, se détournant un instant de sa colocataire, elle asséna avec fermeté.

— C'est un serment, madame.

Aria était stupéfaite de ce changement d'attitude aussi soudain qu'exceptionnel et regarda son amie écouter encore quelques instants ce qui devait être des recommandations comme elle acquiesçait et lui retrouva un visage souriant lorsqu'elle revint s'asseoir à nouveau à côté d'elle.

— Moi aussi, je vous dis à très bientôt. Oui, bonne soirée à vous aussi, termina la jeune femme avant de tendre à nouveau l'appareil vers Aria.

- Ça va être un super moment, ma puce, éclata son père avec ce coup-ci trop d'entrain pour qu'il sonne juste. Amusez-vous bien avec Angela.
- Merci papa. Maman ?
- Oui... Oui, ma chérie. Fais attention à toi, répondit-elle avec une hésitation première avant de s'esclaffer d'un rire suraigu. Ne faites pas trop les folles !

Apprêtée, maniérée, sans une once de spontanéité, la conversation se termina en laissant flotter un trouble incommode.

Aria n'avait jamais feint de trouver ses parents légèrement surprotecteurs, mais elle avait trouvé leur comportement réellement bizarre ce soir.

Pourtant, submergée par le tumulte babillard de son amie, elle n'eut d'autre choix que de mettre de côté cette impression et entra dans la danse fervente des futurs préparatifs et des prochaines anecdotes à partager.

Chapitre 3

Ce petit jeu d'orientation par équipe, enrobé dans un sachet aux couleurs de la cohésion et du rapprochement, commençait à lui peser sur le système. Non seulement elle était obligée de se farcir l'égo transpirant des pires machos de la boîte mais en plus elle enrageait en silence de leur incapacité à suivre la piste qui leur était dévolue. Elle avait eu beau émettre, dans un premier temps, de timides observations sur le non-sens des directions que les « chefs du groupe » avaient prises, avant de tempêter lorsque Harry, le bras droit de David, avait fini par les perdre corps et biens, et qu'ils se retrouvaient, une fois de plus, en plein milieu de nulle part avec la nuit qui tombait à la vitesse d'un time-laps. C'était à croire qu'il le faisait exprès !

Bien sûr qu'elle n'était pas effrayée de dormir dehors, elle l'avait déjà fait tant de fois, mais tout de même ! Ce séjour coercitif entre personnels d'une entreprise en perpétuel essor prenait la tournure qu'elle avait voulu éviter : une galère, ni plus, ni moins.

Si elles avaient pu être ensemble avec Angela, elle aurait assurément trouvé le temps moins long. Hélas, le sort en avait décidé autrement et elles avaient été envoyées chacune dans une équipe différente. Chaque groupe avait été constitué après un tirage au sort des individus qui le peuplerait, volonté d'un David aussi excité qu'un enfant dans un magasin de jouets. Elle l'avait vu applaudir et féliciter chacun d'une poignée de main chaleureuse, voire d'une accolade énergique.

Et Aria avait hérité de ce qui se faisait peut-être de pire dans la société : des messieurs et mesdames « je-sais-tout » suivis comme des dieux sûrement par les plus soumis qui soient.

Si elle n'était pas de nature à se faire remarquer, elle ne se retrouvait ni dans le premier cercle, et encore moins dans le second.

— Alors, Indiana Jones, il est encore loin le Saint Grâal ? demanda avec sarcasme Suzan, la secrétaire de David, les deux poings posés sur ses

hanches.

Harry ne se retourna même pas à l'interpellation et leva les yeux de sa carte pour humer l'air ambiant, ignorant la demande inopportune.

— Ne t'inquiète donc pas, ma chère Suzan, ton postérieur et toi dormirez bien au chaud ce soir au chalet... Bien qu'à mon humble avis, tu devrais tout de même penser à t'en séparer ! lui rétorqua-t-il avec méchanceté sans lui faire l'aumône d'un regard.

Suzan le fusilla du regard.

— Sale con, cracha-t-elle entre ses dents.

— En avançant encore vers l'Est sur quelques lieues, nous devrions tomber sur notre fameux point de ralliement, reprit Harry en l'ignorant avec superbe.

Content de lui, redressant son sac à dos sur ses épaules, il reprit la marche à travers bois, suivi mollement par les autres membres de leur petite équipée.

Lorsqu'Aria passa à côté de Suzan, c'est tout naturellement qu'elle lui tendit la main pour l'aider à se relever, mais regretta vite son geste.

— Fiche-moi la paix, toi ! jappa la femme, les yeux encore emplis de dépit comme si elle avait voulu la mordre.

Et poussant sur ses propres bras, elle se décolla de la racine affleurante sur laquelle elle s'était assise et se remit sur ses jambes pour s'éloigner d'un pas lourd et contrarié.

Aria, restée derrière, regarda la troupe se déployer au milieu des arbres, taches de couleurs chamarrées vacillantes dans le brun du décor.

Ils marchèrent un bon moment avant qu'Harry, qui s'était autoproclamé chef de leur expédition, ne lève le poing, ce qui fit sourire certains du groupe. Se prenait-il réellement pour un ranger ou un GI ? Aria ne put retenir son hilarité qu'elle dissimula dans un raclement de gorge qui se termina en toux lorsque Harry se retourna pour la toiser.

Devant eux, un creux, pas excessivement large mais trop profond et trop à pic pour songer à l'escalader, stoppait leur avancée.

— Ah bah, bravo ! Il ne manquait plus que ça... émit une Suzan avec hargne, rouge et essoufflée. Et notre chef scout va nous proposer de nous transformer en Tarzan et de traverser ça avec une liane ?

Harry était déjà prêt à rétorquer mais il fut pris de court, avec surprise, par Christina qui lui coupa l'herbe sous le pied.

— Oh tais-toi, Suzan, à la fin ! explosa l'autre jeune femme en secouant ses cheveux blonds comme les blés rassemblés en une haute queue de cheval. Si on t'avait écouté, on serait resté planté là-bas à attendre que quelqu'un vienne nous chercher dans deux ou trois jours avec de la chance !

Le regard que Harry glissa le long du corps de Christina, brillant d'une satisfaction scandaleuse, s'accompagna d'un léger sourire en coin. Il n'avait jamais ignoré les œillades de la petite blonde de la comptabilité et il devait admettre qu'il regrettait en l'instant de ne pas lui avoir accordé l'attention qu'elle demandait visiblement, chose à laquelle il allait remédier dès ce soir au chalet.

Gonflant son jabot, Harry reprit :

— Comme nous sommes légèrement en surplomb par rapport à la piste que nous devons rejoindre, nous allons redescendre le long de cette faille : un passage sera à notre portée, c'est évident !

« C'est évident ! » reprit Aria en son for intérieur d'une voix de petite fille.

Cet homme l'exaspérait et elle crut que le monde entier, Dame nature y compris, s'acharnait à la contrarier car un peu plus loin, ils tombèrent sur le tronc d'un arbre, arraché probablement lors d'un violent orage, et qui n'avait trouvé d'autre idée que de choir juste en travers du fossé.

Aria leva les yeux au ciel lorsque Harry, plus crâneur que jamais, sauta sur le tronc en levant les bras, un gourou recevant l'adoration de ses adeptes.

— Ne vous l'avais-je pas dit ? fanfaronna-t-il.

Et il s'engagea sitôt, suivi d'Albert, un autre scribouillard du service comptabilité et de Christina qui, tout sourire pour Harry déjà de l'autre côté, se hissa seule, refusant vertement et avec dédain la main tendue d'Albert. Ce dernier, ravalant l'affront dans un rictus qu'il tenta vainement de dissimuler, se détourna de la belle et s'engagea à son tour. Arrivé au milieu de sa traversée, son pied dérapa et c'est dans un enchaînement de contorsions dignes d'un film comique et sous les « Ah ! » et les « Oh ! » de ses collègues qu'il réussit à se rattraper pour finir, livide, par gagner bon port.

— Christina, ma chère, fais attention à toi et assure chacun de tes pas, conseilla Harry, grand seigneur.

Tout à coup aussi pâle que le t-shirt qu'elle portait, elle consentit en remuant faiblement sa tête de haut en bas. Mal à l'aise sur ses jambes qui ne semblaient plus la soutenir, elle exécuta deux pas puis s'arrêta, tétanisée.

— Christina ? appela Aria. Tout va bien ?

Les deux bras tendus à l'horizontal de chaque côté de son corps pour assurer son équilibre, la jeune femme blonde fixait un point sur ses pieds, n'osant plus ni avancer ni reculer.

— Allons, Christina, tout va bien se passer ! cria Harry. Regarde-moi !

La jeune femme releva avec hésitation la tête et sourit faiblement.

— C'est ça, c'est bien, la réconforta Harry. Avance doucement maintenant.

Comme une automate ou sous le coup d'une hypnose, le mouvement saccadé, Christina leva ostensiblement son pied droit, puis le gauche, avant d'accélérer aussi soudainement l'allure pour atteindre aussi vite que possible l'autre côté sous les regards effarés de tous. Mais alors que son sourire grandissait à mesure que son but était si proche, qu'il resta figé un instant immémorial avant de se transformer en grimace d'horreur lorsque son pied ripa sur le tronc humide et que son corps balança du côté du vide. Comme dans une scène au ralenti, ils virent leur collègue se déséquilibrer et verser dans l'oubli. À deux pas du salut, Christina percuta la pente qui ralentit sa chute avant stopper sa descente. Harry et Aria furent les premiers à réagir et si la jeune femme se prit à traverser sur le tronc en oubliant toutes règles et toute sécurité, elle rejoignit Harry qui s'était lancé dans la pente pour aller porter secours.

Focalisée par sa collègue en détresse, Aria ne remarqua pas l'agilité surprenante avec laquelle Harry appréhendait le dénivelé et la rapidité avec laquelle il rattrapa Christina.

Lorsqu'ils purent enfin être auprès de la jeune femme, ils la manipulèrent avec précaution mais le constat fut vite établi : la fracture ouverte de la jambe était sans appel. Pleurant, hurlant dans un moment d'hystérie complet, Christina aggravait la situation en gesticulant et en repoussant leur aide, menaçant de les faire descendre plus bas encore.

Harry étala alors toute sa goujaterie qui, en l'occurrence, ne fit pas frémir Aria autant qu'elle l'aurait cru au vu du résultat : une gifle sèche fit cesser en l'instant les jérémiades de la blessée qui, estomaquée, plongea son regard dans celui de l'homme qui la surplombait.

— Christina, ma chérie, tu vas te calmer tout de suite et faire exactement ce

que l'on te dit, OK ?

La jeune femme, hébétée, acquiesça de la tête.

— Gentille fille, rajouta-t-il en lui tapotant les cheveux comme si elle n'était qu'un animal bon à flatter.

Puis il leva un regard chargé de doutes vers le sommet du fossé.

— Il va falloir la remonter, constata-t-il.

Aria fut prompte à réagir et appela Albert.

— Prends la corde dans mon sac et passe-la autour du tronc le plus proche et envoie-nous le reste, ordonna-t-elle avant de se tourner vers Christina. Nous allons la hisser, c'est le seul moyen. Tu dois remonter et aider Albert. Je vais sécuriser le harnais de fortune.

Si elle s'était adressée à Harry, à aucun moment elle ne lui avait fait l'aumône d'un regard, empressée de sortir Christina de ce guêpier.

— À vos ordres, chef, lâcha Harry avec arrogance.

Lorsqu'elle croisa alors son regard, force lui fut de constater qu'il était profond, intense mais insondable. L'image même de cet homme calculateur, égoïste, froid. Surprenant, parfois, elle devait l'avouer mais qui ne supportait aucun commandement d'un subalterne, ce qu'elle était, tout du moins à ses yeux, sans aucun doute.

Pourtant, contre toute attente, il obéit et escalada la paroi alors qu'elle passait autour du corps gémissant de Christina, l'extrémité de la corde que lui avait fait parvenir Albert.

Au bout de plusieurs minutes qui leur parurent durer des heures, ils finirent par hisser Christina et l'installer le plus confortablement possible.

Suzan entra en piste : en tant que maman de quatre enfants, des garçons de surcroît, elle avait déjà vécu des situations similaires et épata l'équipe par son sang-froid.

— Il va falloir de l'eau pour nettoyer la plaie et des linges propres, déclara-t-elle, lucide.

Chacun agita sa gourde mais il n'en restait pas beaucoup.

— Nous sommes passés près d'un petit cours d'eau tout à l'heure, se souvint Aria. Je vais y retourner pour aller en chercher. Donnez-moi tous vos gourdes que je puisse en prendre le plus possible.

— Je viens avec toi, affirma Harry.

— Il ne vaut mieux pas, Harry, le contredit Albert d'une voix mal assurée. Tu devrais rester... ici.

Harry fit volte-face et lança un regard si courroucé qu'Albert recula d'un pas mais Suzan renchérit, tout en continuant de palper Christina pour vérifier son réel état de santé.

— Vous ne serez pas trop de deux pour monter le campement, le sécuriser pour la nuit et faire un bon feu.

Les arguments imparables eurent la nette impression de contrarier celui qui s'était investi dans le rôle de chef jusqu'à maintenant. Et c'est de mauvais gré qu'il abdiqua.

— Ouais, c'est clair, siffla-t-il, venimeux, en regardant Aria s'éloigner d'un pas vif.

Le ruisseau riait, tout proche en contrebas mais Aria ne le voyait pas encore. Le dénivelé se montrait à nouveau plus raide et la jeune femme assurait ses pas : il aurait été ridicule qu'elle se mette en situation de difficulté elle aussi.

Un scintillement l'arrêta : l'eau, enfin. Aria s'apprêtait à reprendre sa descente lorsqu'un mouvement dans les fourrés attira son attention sur la rive d'en face. À l'affût, elle demeura immobile et attendit seulement un court instant avant que n'émerge du buisson touffu, le pelage d'une bête dont la taille était impressionnante.

Mais ce qui lui coupa le souffle c'était l'animal en lui-même : pendant toutes ces années, aux heures d'errance dans les forêts de Rosewood et celles alentour, tous ces jours et toutes ces nuits à espérer, à guetter, à suivre la moindre piste, elle n'avait pu en apercevoir un seul et il lui avait fallu participer à cette grotesque comédie en plein air pour que son rêve se réalisât dans cette absurdité sans nom.

Un loup. Un superbe, magnifique spécimen de loup. De taille exagérément au-dessus de la moyenne avec une fourrure panachée de bruns et de noir, et un museau fauve et gris.

Aria avait tout juste du mal à laisser un filet d'air alimenter ses poumons tant la crainte que ce moment disparaisse, s'étiole, que le loup la sente et s'enfuie.

Plus immobile qu'une statue, elle le regarda s'approcher du torrent d'un pas sûr mais si léger que les feuilles et les herbes ne semblaient supporter aucun poids.

Il baissa son museau qu'il enfouit à moitié dans l'eau vive dont il s'abreuva, sa truffe sombre, brillante comme un diamant, ses yeux agiles qui ne cessaient d'inspecter les environs.

Émerveillée, elle resta un long moment à l'admirer, bourrant sa mémoire de ces instants uniques qu'elle ne revivrait certainement jamais.

Unique, oui. Tellement unique qu'elle ne put se résoudre à ignorer plus longtemps la petite voix qui la harcelait pour qu'elle immortalise ces images.

Avec des gestes d'une lenteur insoutenable, Aria déplaça son bras vers l'arrière, cherchant à atteindre la poche extérieure où elle avait rangé un appareil photo compact. Cran par cran, elle descendit la fermeture et glissa ses doigts qui tâtonnèrent à l'aveugle jusqu'à rencontrer l'objet désiré. Toujours tout en douceur, elle ramena l'appareil devant elle pour placer son œil dans l'objectif.

Actionnant le zoom, elle put s'approcher virtuellement du loup et mordit ses lèvres d'excitation lorsqu'elle put mieux le détailler : le poil épais, ses oreilles mobiles en alerte, ses yeux ambrés qu'un rayon de soleil traversait de part en part, pailletant ses iris d'éclats dorés. Mue par le réflexe de capturer pour l'éternité la beauté de cet instant, Aria appuya sur le déclencheur : le mécanisme de l'appareil cliqueta et émit un insoupçonnable « bip » qu'Aria, elle-même, n'entendit pas. Mais le loup se figea d'un coup, remontant lentement sa tête pour regarder face à lui. Aria, surprise de ce changement soudain, demeura collée à son objectif et suivit les lents mouvements du loup jusqu'à ce que le regard d'ambre vrille le sien à travers l'objectif lorsqu'il la fixa.

La gorge subitement sèche, les bras lourds tout à coup, Aria laissa retomber l'appareil photo devant elle pour se rendre compte que le loup la fixait bel et bien, sa truffe se tortillant de droite et de gauche, sa gueule entrouverte comme s'il aspirait l'air.

Il ne bougeait pas. Elle non plus. Rien ne devait venir briser cet enchantement.

« Il m'a vue. Il me sent. Mais si je bouge, il s'enfuira », pensa-t-elle.

Combien de temps restèrent-ils ainsi ? Aria n'aurait su le dire même si des crampes montaient le long de ses mollets, ses jambes fléchies depuis tant de minutes. Elle ne pouvait pas bouger, elle ne le devait pas. Profiter

encore, le plus longtemps possible. De toute façon, lui allait bouger, forcément.

La douleur dans ses jambes se fit de plus en plus intense et Aria serra les dents mais elle ne put contraindre plus longtemps son corps dans cette position inconfortable et se redressa. Sans quitter le loup du regard, elle le vit, lui aussi, relever d'un mouvement sec la tête et claquer une fois des mâchoires.

« Allez, file ! » se dit-elle intérieurement avec une once de regret tant elle aurait voulu que ce moment dure encore.

Pourtant, lorsque le loup bougea, ce ne fut certainement pas pour s'enfuir. Avec une dose certaine d'effroi, elle le vit soudain retrousser les babines sur ses crocs démesurés, laissant échapper de sa gueule un grondement caverneux et puissant.

Sans chercher à comprendre ce qui se passait, Aria fit un pas puis deux et trois en arrière, constatant que tous les muscles bandés du loup l'avaient propulsé déjà de l'autre côté de la rive avec une facilité déconcertante et qu'il s'engageait dans la pente vers elle. Déconcertée et affolée, elle se retourna et entreprit de gravir le dénivelé elle aussi pour tenter de lui échapper.

Chapitre 4

Était-ce la frayeur qui lui ôtait toute énergie ou la pente du versant était de plus en plus difficile à grimper ?

Tout autour d'elle, la forêt bruissait, craquait et déjà elle sentait le souffle de la bête contre sa nuque. Comment avait-il fait, d'ailleurs, pour ne pas déjà la rattraper ? Était-il là, juste derrière elle ou cherchait-il à la contourner pour l'attaquer sur un angle impitoyable ?

Aria avait une envie folle de se retourner, d'évaluer le danger : aurait-elle l'impression de faire face à sa peur ou de mesurer les derniers instants de sa fragile existence ?

Elle avait surtout la sensation d'avoir deux branches mortes en place et lieu de ses jambes et qui ne la menaient vers nulle part. Tout ce dont elle était certaine, c'était de les encourager à avancer, et ce, le plus rapidement possible.

Depuis que le loup avait repéré sa présence et qu'il avait, non pas fui comme elle s'y attendait, mais qu'il s'était engagé à sa poursuite, Aria avait cessé de réfléchir : sans attendre, elle s'était mise à courir à travers bois, rebroussant chemin au départ mais s'éloignant un peu plus à chaque fois qu'elle espérait choisir un terrain qui lui serait plus favorable.

D'une fraction de seconde à une autre, son esprit basculait entre les émotions des plus contradictoires : en proie à une grande panique, un cri terrible et muet résonnait à l'intérieur de sa tête jusqu'à en faire trembler tout son corps puis, tout à coup, la folie viscérale de survivre coûte que coûte la gagnait et galvanisait son espoir ballotté.

Un sifflement sur sa droite, un bruit de cavalcade dans les fourrés accompagné d'un glapissement.

Aria sauta par-dessus un tronc noir moribond couché au sol et ne put s'empêcher de tourner la tête. Il fallait qu'elle sache. Tout cela était si proche... « Allez, juste un coup d'œil... » s'était-elle autorisée.

Tout ce qu'elle put voir fut une forme presque dissimulée en totalité par les taillis, qui restait floue tant sa vitesse de déplacement était élevée et qui l'avait clairement dépassée.

Un millième de seconde pour tempérer d'angoissantes minutes.

Un millième de seconde pour attiser de surnoises incertitudes.

Un millième de seconde qui lui fut fatal lorsqu'elle redressa la tête pour rencontrer une branche basse qui arrêta net sa course et l'assomma suffisamment pour qu'elle ne puisse arriver à se relever.

À terre, sa conscience oscillant entre ombre et lumière, Aria gémit, son sac à dos la clouant sur le sol, ses mains cherchant vainement un point d'ancrage, une réalité qui la tirerait hors de son marasme.

Palpant feuilles, mousses, brindilles et branchages fins, Aria s'efforça à plusieurs reprises de desceller ses paupières mais à chaque fois ses yeux se révulsaient et elle sentait partir sa tête en arrière qui touchait l'humus dans un bruit mat.

Elle était à présent sans aucune défense, son corps l'abandonnant alors que son esprit l'invectivait à réagir.

Enfin, à force de lutter, son acuité s'affina et son regard, vacillant de l'étourdissement dont elle avait été victime, put accrocher de nouveau la réalité.

Ce qu'elle regretta presque instantanément lorsqu'une gueule béante aux crocs démesurés s'ouvrit devant elle dans un hurlement tonitruant, éclaboussant de sa bave le visage exsangue de la jeune femme.

Un cri étranglé dans la gorge, battant des bras et des pieds de façon désordonnée, en proie à une hystérie indomptable, Aria chercha à échapper à ce trépas imminent et faillit perdre complètement la raison lorsqu'elle découvrit que les puissantes mâchoires appartenaient, non pas au loup mais à un ours brun qui décupla l'épouvante dont il était à l'origine en se hissant sur ses pattes arrière, déployant son corps massif et gigantesque.

Aria eut tout à coup la sensation d'être dans une conscience alternative : ce qu'elle vivait était tout bonnement impossible. Pendant quelques instants, elle eut le sentiment morbide d'évoluer au ralenti, incapable de sortir de ce rêve cauchemardesque, désarmée face à cette situation invraisemblable.

Elle vit l'ours avancer sur elle d'un pas, suivi d'un deuxième, les griffes de ses pattes antérieures luisantes qui s'agitaient, ses grondements

caverneux ininterrompus qui semblaient faire trembler toute la forêt lorsqu'une ombre passa au-dessus d'elle, la plongeant quelques secondes dans une surprenante torpeur.

Le loup, bien plus gros encore que ce qu'elle avait évalué, se tenait maintenant entre elle et l'ours, ses pattes fermement plantées dans le sol, son poil hérissé devant le combat qui allait s'engager, ses babines retroussées sur des crocs blancs acérés. Ses grognements étaient aussi profonds que ceux de l'ours et le concert des deux fauves était assourdissant.

Combien de temps restèrent-ils à se jauger ainsi ? Aria était tétanisée, son esprit inopérant et son corps paralysé.

Ce fut le loup qui s'élança en premier, visant la jugulaire de son adversaire qui accusa l'attaque et perdit l'équilibre. Fourrure contre fourrure, griffe contre griffe, croc contre croc, les deux bêtes commencèrent alors un ballet brutal, un duel sauvage dans un corps à corps sans merci. La violence des coups, la férocité des morsures, la démesure des impacts ébranlaient les arbres pour en déraciner quelques-uns qui s'échouaient dans une pluie de tonnerres et de craquements, entraînant avec eux leurs frères plus jeunes et fragiles.

Les facultés d'Aria décidèrent de choisir ce moment pour retrouver toute leur raison et la jeune femme commença enfin à s'éloigner du champ de bataille, d'abord sur les mains et les genoux, trop pressée d'établir une distance jamais suffisante entre elle et les deux fauves écumants puis, testant la solidité de ses jambes, elle se mit debout et avança en s'appuyant contre le tronc des arbres, sa tête tournée derrière elle à observer le combat, aussi fascinée qu'effrayée.

De plus en plus pressée d'établir un périmètre de sécurité, elle augmenta sa vitesse jusqu'à constater qu'ils étaient à portée assez lointaine pour s'arrêter bien qu'elle sentit encore sous ses pieds la terre trembler sous les offensives titanesques.

Essoufflée, épuisée, elle s'appuya contre l'écorce rugueuse et plongea son visage dans ses mains tremblotantes, s'exhortant au calme puis lissa ses cheveux ébouriffés par sa course folle, cherchant par ces gestes à apprivoiser le calme.

Elle leva soudain la tête.

Le calme. Plus effrayant encore que le vacarme qui l'avait précédé. Plus froid que le vent qui s'était levé à l'approche du crépuscule.

Rien. Plus rien. Plus de tonnerre, plus de tremblements sourds, plus de grondements rageurs.

Des minutes terribles commencèrent à s'égrener, se délestant de leurs secondes dans une indolence redoutable.

Aria resta immobile, tous ses sens en alerte. Les feuilles des arbres bruissaient d'un rire empli d'un sarcasme cruel mais rien ne semblait bouger par ailleurs. Ses doigts agrippés à l'écorce, elle mobilisa toutes ses aptitudes et écouta la nature qui l'entourait, comme elle l'avait fait si souvent, plus jeune, dans les forêts de Rosewood.

Aucun oiseau ne pépiait et seule la valse sifflante des feuilles sur les hautes branches donnait au lieu un semblant de vie.

Aria se détacha de son arbre, fit quelques pas, tourna sur elle-même avec lenteur, épiant les fourrés. Elle s'immobilisa tout à coup : à une vingtaine de pas, le loup se tenait face à elle, apparition soudaine et fantomatique.

Sans aucun signe d'agressivité, le souffle haletant dans sa gueule entrouverte, le regard mouillé d'un soulagement douloureux, il la fixa un moment, sans bouger, puis s'affaissa subitement. Aria sentit ses entrailles se tordre : avait-elle encore peur ou pleurerait-elle la peine de cet animal blessé ?

Allongé, le loup ne bougeait plus. Le seul indice de sa survie était ses flancs qui se levaient et s'abaissaient régulièrement.

Aria se saisit de son sac à dos et se décida : à pas lents et mesurés, elle s'approcha doucement de la bête, manifestant sa présence au fur et à mesure par de doux chuchotements.

La taille démesurée du loup la laissait hébétée : il devait être au moins trois fois plus gros par rapport à ses congénères et la couleur de son pelage, un chamarré de bruns parsemés de noir, était pour le moins atypique, surtout dans cette région.

L'état général de l'animal lui sembla tout de suite assez alarmant : son museau ainsi que son pelage étaient souillés de rouge et une entaille de belle envergure lui lacérait le flanc gauche.

Toute proche, elle s'accroupit près de la tête énorme et tendit sa main afin qu'il la flaire, qu'il comprenne qu'elle ne lui voulait pas de mal. Avec des gestes tranquilles, elle se saisit d'une gourde et d'un linge puis entreprit de se rapprocher plus encore. Timidement, sa main tendue frôla le poil épais

sans que ses yeux ne quittent ceux, d'un ambre pailleté d'or, du loup qui geignit lorsqu'elle atteignit la blessure. Se reculant vivement, par peur d'être mordue, Aria attendit quelques secondes la réaction de l'animal mais le voyant toujours placide, revint à la charge. Avec le plus de légèreté possible, elle nettoya et essuya la plaie avant de revenir vers la tête, caresse légère sur le poil dru.

Les deux anneaux ambrés qui cerclaient sa pupille d'un noir insondable la fixaient.

Bon sang ce qu'il pouvait être magnifique ! Perdue dans sa contemplation, Aria oublia qu'elle était en présence d'un animal qui l'avait pourchassée avant de s'attaquer, seul, à un ours.

À cette pensée, sans qu'elle ne le veuille, un éclair craintif fugace passa au fond de son propre regard et le loup tressaillit avant de sauter sur ses pattes pour disparaître dans les sous-bois, laissant Aria transie, fixée sur l'endroit par lequel le loup avait fui.

Chapitre 5

Aria avait mis un certain temps pour reprendre ses esprits, retrouver la ferme réalité qui s'était manifestée sous la forme de voix criant son nom.

Elle ne s'était finalement pas tant éloignée du groupe qui avait veillé sur une Christina blessée : leur retard ayant inquiété les organisateurs, une équipe de sauvetage avait été dépêchée sur leur parcours et avait tôt fait de prendre en charge l'accidentée et ses collègues légèrement choqués. Revenue auprès d'eux, elle fut accueillie par des soupirs de soulagement excédé de la part de Suzan et le regard mauvais d'un Harry au visage tuméfié, égratigné et souillé de terre. Aria bredouilla quelques mots d'explication tout juste cohérents tout en cherchant à justifier sa longue absence.

— Eh bien, lâcha avec dégoût une Suzan en colère, on s'en souviendra de ce week-end Emerson ! Christina qui se casse la jambe, Aria perdue Dieu sait où et Harry qui manque de se rompre le cou à son tour... Il va m'entendre, David, croyez-moi ! Lui et ses idées saugrenues !

Sans songer à l'animosité dont Harry avait toujours fait preuve à son égard, mue seulement par ses instincts, Aria s'approcha du plus proche collaborateur de David Emerson.

Elle levait sa main pour inspecter une des blessures qui lacéraient le visage d'Harry mais celui-ci la repoussa violemment.

— Ne me touche pas ! cracha-t-il.

Ses narines palpaient comme s'il était essoufflé et son regard méchant la fusillait sur place.

— Pardonne-moi, je voulais juste...

— Tu voulais juste quoi ? aboya-t-il en lui coupant la parole.

Sans qu'elle comprenne véritablement pourquoi, Harry fulminait. Que s'était-il passé durant son absence, ici, pour qu'il soit animé d'une telle animosité ?

— Je t'avais dit de rester avec nous, lança Suzan à Harry d'un ton condescendant en repassant près d'eux. Qu'est-ce que tu avais besoin de partir à sa recherche, aussi...

— Ferme-la, Suzan ! Il faudrait bien que quelqu'un, un jour, te fasse fermer ta grande gueule ! lui cria-t-il d'un ton menaçant.

L'intéressée leva simultanément ses mains paumes en l'air et ses yeux au ciel, simulant un appel au Tout-Puissant.

— Une nouvelle directive toute trouvée à promulguer dès la semaine prochaine, grand chef ! rétorqua Suzan avec un sarcasme mordant avant d'aller s'engouffrer dans le tout-terrain qui venait les chercher.

L'intense colère qui habitait Harry était si forte qu'elle aurait pu en être palpable, ses poings si serrés que la jointure de ses articulations blanchissait. Son regard était rivé sur Aria, des braises ardentes qui flamboyaient dans ses iris sombres, allumant un climat pesant et suffoquant.

Harry était parti à sa recherche... Avait-il été témoin de quoi que ce soit ? Mais si cela avait été le cas, pourquoi ne rien dire ? L'explication la plus probable était sûrement la plus simple : blessé dans son ego de n'avoir pu maîtriser leur petit groupe dont l'aventure s'était terminée en fiasco complet, Harry n'en supportait l'outrage. Et son inimitié évidente pour Aria depuis qu'elle avait franchi le seuil d'Emerson's Company, canalisait à elle seule l'offense qui lui avait été faite.

Le bruit caractéristique des pales d'un hélicoptère lacérant l'air emplissait tout à coup leur espace et des projecteurs les aveuglèrent quelques instants. Aria recula alors de quelques pas, profita de cette diversion pour s'éloigner de lui et rejoignit Christina avant qu'elle soit héliportée, consciente de son regard toujours fixé sur elle.

La jeune femme blonde souriait maintenant à ses sauveurs, emmitouflée dans un traîneau qui allait s'élever dans les airs pour être hélitreuillé vers l'hélicoptère, sa jambe enveloppée dans une carapace solide et protectrice.

— Ah Aria, chanta-t-elle en ouvrant ses bras comme si elle voulait que la jeune femme s'y plonge, tu es là, enfin ! Je suis tellement heureuse que tu sois là...

— Christina... murmura Aria, décontenancée par la chaleur de cet accueil incompréhensible. Je venais juste voir si tout allait bien...

— Oh, tu es si gentille... s'exclama la blonde en s'agrippant aux sauveteurs à ses côtés et qu'elle prit à témoin. N'est-ce pas qu'elle est gentille,

hein ? Et puis elle est jolie. T'es jolie, tu sais ? Hein, qu'elle est jolie notre petite Aria ?

Elle parlait d'Aria comme on parlerait d'un chiot adorable, ponctuant ses assertions d'une moue attendrie. Puis elle partit d'un rire si aigu qu'il les fit tous sursauter avant de s'effondrer dans les bras qui la maintenaient.

— Je voudrais un Martini, sec, avec des olives... maugréa-t-elle avant de s'endormir.

Désorientée, Aria regarda les professionnels qui lui adressèrent un sourire confiant.

— On lui a donné des calmants, expliqua l'un d'eux, désolé et amusé tout à la fois. Chez certaines personnes, ça donne des réactions surprenantes...

Aria tenta vainement de garder son sérieux mais la mine désopilante de son interlocuteur finit par avoir le dessus et elle ne put s'empêcher d'éclater de rire, très vite rejointe par les deux autres hommes.

Ah, qu'il était bon de rire, après une journée aussi folle, de laisser s'échapper la tension de ces dernières heures, de donner libre cours pour un instant à l'insouciance bienheureuse d'une histoire qui se finit bien.

Pourtant, au moment de monter à son tour dans le véhicule, sa chaussure déjà posée sur le marchepied et les mains agrippées au montant de la portière, Aria se retourna et scruta quelques instants l'obscurité ténébreuse de la forêt, mue par un appel qui émanait du fond de son être.

Les éclairs fantomatiques des feuilles bruissant dans le crépuscule s'agitaient tout autour d'eux, barrière impénétrable, asile de tous les secrets sauvages et merveilleux.

Les voitures tout-terrain les avaient ramenés au petit aéroport où l'avion, qui les avait déposés deux jours plus tôt, les attendait. Entre retrouvailles, rires et premières anecdotes, une véritable effervescence régnait sur le tarmac et Aria avança lentement vers cette minuscule ruche, un sourire aux lèvres devant tant d'agitation.

Malgré le ciel déjà largement obscurci par la nuit, elle reconnut sans peine la silhouette élancée dont le sommet était encadré par une masse sombre et indisciplinée de boucles brunes qui s'avancait vers elle en trotinant.

Moulée dans un pantalon de toile extensible sur lequel tombait un gros pull de laine jusqu'à mi-cuisse, Angela incarnait quoi qu'il arrive la grâce

par excellence. Même ses grosses chaussures de marche lui donnaient un air baroudeur plus sexy que jamais.

Aria eut à peine le temps de poser son sac que son amie se jetait dans ses bras, la déséquilibrant par son élan.

— Oh Ary... J'étais morte d'inquiétude, lui clama-t-elle dans l'oreille.

Quand David nous a dit que ton groupe avait eu un accident...

— Tout va bien, la rassura Aria en riant. C'est Christina qui est tombée et s'est cassé la jambe...

— Oui, je sais, la pauvre.... Il faudra absolument que tu me racontes tout ça dans l'avion, se lamenta Angela une fraction de seconde avant d'enchaîner, sautillant sur place, plus excitée qu'une puce sur le dos d'un chien. Tu ne devineras jamais !

Battant des mains avant de s'emparer de celles de son amie, elle jubilait, ses yeux brillants d'une joie sincère.

— Ary, il faut que je te dise, que je te raconte ! exulta-t-elle, au comble de l'attente.

— Ai-je le choix ? la taquina Aria en ramassant son sac.

— Justement non ! confirma en riant Angela, attrapant le bras de son amie. Et tu auras tous les détails, crois-moi !

— Je ne sais pas pourquoi mais je n'en doutais pas...

Pétillante, Angela déposa un baiser sonore sur la joue de sa meilleure amie tout en l'entraînant vers l'avion qui stationnait plus loin.

— Tu sais que Fred était dans mon groupe, n'est-ce pas ? commença-t-elle en se régaland de revivre à nouveau ses propres aventures. Et tu sais combien j'espérais que ce week-end arrive...

Le babillage d'Angela se perdit tout à coup dans une lointaine conscience d'Aria qui sentit à nouveau quelque chose l'appeler au fond d'elle. Sans cesser de marcher au bras de son amie, elle tourna discrètement la tête autour d'elle et scruta une nouvelle fois les ténèbres qui entouraient la piste.

Quelle étrange sensation...

C'était la deuxième fois en quelques heures qu'elle ressentait cette impression bizarre. Comme si elle n'était pas seule, observée peut-être, suivie par une ombre sortie tout droit de son imagination fertile, c'était certain ! Elle se concentra quelques instants sur cette perception si singulière : ce n'était pas désagréable, loin de là, un peu déconcertant peut-être mais inexplicablement excitant et troublant.

Mais quoi de plus naturel après ce qu'elle avait vécu plus tôt durant de séjour ? Elle se rendit compte qu'une part d'elle-même occultait ce dont elle avait été témoin alors qu'une autre la protégeait jalousement, caressant ce souvenir comme on polit la plus précieuse des pierres.

— Tu te rends compte, Ary ? demanda Angela en resserrant son emprise sur le bras de sa compagne, la rappelant sur la terre ferme.

— Oui, j'imagine bien, répondit cette dernière évasivement, encore perdue dans les profondeurs obscures qui les entouraient.

Elle sentit la jeune femme soupirer contre elle.

— Tu n'as rien écouté, pas vrai ? demanda Angela, faussement fâchée.

— Mais si ! se défendit Aria d'un air coupable.

— Tu es incorrigible ! s'offusqua Angela en souriant. Eh bien, pour la peine, je recommencerai tout depuis le début dès que nous serons assises dans l'avion !

Sans attendre, elle l'entraîna vers l'escalier amovible et la poussa devant elle. L'appareil n'avait pas encore décollé qu'Angela avait déjà mis sa menace à exécution...

Pour clôturer ce moment de cohésion que David Emerson avait voulu si grandiose, une grande soirée était organisée dans un hôtel somptueux du centre de Toronto. Certes, Angela n'avait pas menti sur une chose : ils n'avaient pas tous passé ces quelques jours à s'assommer de discours et de bla-bla insupportables mais l'heure était pourtant venue de payer le tribut de cette sortie en plein air. La nuit s'annonçait longue et ennuyeuse et Aria avait presque failli se faire porter pâle, pelotonnée dans le moelleux de son canapé. Elle détestait toutes ces mises en scène surfaites et d'une hypocrisie folle où chacun congratule l'autre sans en penser un traître mot. Mais quand Angela l'avait appelée un peu plus tôt et qu'elle avait rechigné à obtempérer, prétextant qu'elle n'avait pas de robe convenable, Aria avait eu la contrariante surprise de voir débarquer dans sa chambre, Angela, berçant dans ses bras une des œuvres d'art vestimentaire dont elle raffolait. Fred – son chevalier servant – s'était proposé pour venir les chercher et la jeune hawaïenne était somme toute prête à tout pour la traîner de force à la « petite » sauterie organisée par leur patron. Il n'avait fallu que quelques minutes à la belle pour transformer son amie renfrognée en une jeune femme méconnaissable. La robe fourreau d'un bleu profond s'alliait avec

harmonie à son regard bleu nuit rehaussé d'un maquillage léger, juste assez prononcé pour mettre ses yeux en valeur et colorer sa bouche d'un brillant étoilé.

— Tu es magnifique, souffla Angela en regardant avec fierté et tendresse son amie.

Aria s'inspecta dans le psyché de sa chambre : de ses cheveux relevés en un chignon savamment négligé s'échappaient quelques mèches vaporeuses qui s'agitèrent sur sa nuque lorsqu'elle descendit du taxi qui les déposa à l'entrée illuminée du palace quelques minutes plus tard.

La salle de réception était déjà bondée lorsqu'ils y pénétrèrent, assaillis par des serveurs qui leur proposèrent rafraîchissements et bouchées délicieusement appétissantes. Les conversations formaient un brouhaha bourdonnant sur un fond musical jazzy mais l'orchestre se tut bien vite pour laisser la place au directeur général d'Emerson's Company qui monta sur l'estrade comme un véritable showman, agitant les bras en guise de salut et de remerciements sous les applaudissements de la foule endimanchée.

Équipé d'un discret micro qui lui barrait finement la joue, David Emerson continua d'arpenter la scène telle une vedette, savourant ce moment d'acclamation.

— Merci, merci ! brailla-t-il en riant. Quel plaisir de vous retrouver tous ici ! Enfin, tous... Pas tout à fait et avant de commencer et profiter de cette soirée, je voudrais que nous prenions le temps d'avoir une pensée chaleureuse pour notre chère Christina Applegate qui ne pourra être parmi nous ce soir.

Il avait donné à sa voix un ton d'une empathie parfaite qui alla même jusqu'à provoquer des soupirs contrits chez certains des employés qui entouraient Aria.

— Mais entre nous, ne vous inquiétez de rien ! reprit-il, aussi confident que taquin en se penchant légèrement vers l'assemblée. Je viens de lui parler au téléphone et je ne crois pas qu'elle regrettera son absence tant les infirmiers qui s'occupent d'elle la traitent comme une petite reine !

Et tous accompagnèrent leur patron dans son hilarité, une bourrasque de rires qui enveloppa Aria d'un sentiment de malaise plutôt que de joie.

Regardant tout autour d'elle, elle eut la désagréable impression de se trouver comme dans une autre dimension, d'être présente à leurs côtés sans y être véritablement. Ce moment de gêne fut interrompu lorsque David

reprit les commandes et entama réellement son discours qu'il promit le plus bref possible, déclenchant une nouvelle salve de rires.

— J'ai un aveu à vous faire, dit-il tout de go. Je suis tombé amoureux.

— Encore ! cria une voix masculine du fond de la salle, ce qui relança une nouvelle fois des ricanements de part et d'autre.

— Oui, oui, Tom, encore ! admit David en s'esclaffant lui-même. Mais cet amour-là, j'ai voulu le partager avec vous, chers collaborateurs et amis. Car celui-là est au cœur de ce que nous savons le mieux faire, ici, chez Emerson's Company : la technologie des hommes au service de la protection de la Nature. Cette nature que j'ai souhaité vous faire découvrir, durant ces quelques jours qui, j'espère, ont réussi à déclencher en vous cette même passion qui m'anime depuis. Comment ne pas succomber à la beauté de ces arbres, aux lumières parfois irréelles que le soleil fait naître au travers des branches de cette forêt majestueuse ? N'avez-vous pas été transporté dans un autre monde ces derniers jours ? Je suis d'accord, vous n'avez pas eu le droit à un petit tour en hélicoptère comme Christina mais...

David laissa la fin de sa phrase en suspension, sachant pertinemment que les rires combleraient son effet savant.

— En vérité, lorsque j'ai découvert cet endroit, continua-t-il d'un ton professoral, si sauvage encore et pourtant si proche de nous, je me suis dit qu'il fallait que nous en soyons les gardiens. Aucun d'entre vous n'ignore les plans d'extension de la ville au détriment de cette nature qu'il nous faut préserver à tout prix. Et parce que nous sommes des citoyens engagés chez Emerson's, j'ai proposé, à nos élus, le plus audacieux, le plus innovant mais surtout le plus extraordinaire projet de cette décennie ! Car j'espère bien que nous serons les instigateurs de nombreuses autres propositions futures ! Laissez-moi vous présenter la prochaine réalisation d'Emerson's Company – votre réalisation à tous, mes amis, car je ne le répète jamais assez, « vous » êtes Emerson's Company. Voici donc Canopée !

Derrière David, le bras tendu vers le ciel tel un apôtre appelant son dieu ultime, un rideau s'effaça sur le côté, laissant apparaître un écran où s'afficha la structure en trois dimensions d'un ensemble d'habitations futuristes nichées dans une végétation luxuriante, sous les applaudissements nourris des spectateurs encouragés par David lui-même.

Aria découvrit en même temps que ces collègues les premières esquisses du département architecture, son esprit prompt à donner sens et vie à ce qu'elle imaginait, laissant David poursuivre ses commentaires.

— ... le premier village écologique avec des maisons qui s'intégreront parfaitement dans la nature, utilisant des énergies 100 % renouvelables sans aucun impact sur l'équilibre naturel des lieux...

Au fur et à mesure que sur l'animation projetée s'ajoutaient des couleurs çà et là, cherchant à effacer l'artificiel pour atteindre un réalisme prometteur, Aria se replongea avec un délice frémissant dans cette forêt, au bord de ce ruisseau, dans les yeux magiques de ce loup qui lui avait sans aucun doute sauvé la vie. À ce souvenir, elle se rendit compte qu'elle n'en avait parlé à quiconque, pas même à Angela à qui elle confiait tout pourtant. Elle n'avait même pas eu le réflexe d'appeler ses parents et surtout son père pour lui faire part de cette rencontre incroyable.

— Aria ? Aria Moorehead, êtes-vous là ?

L'appel de son nom la tira de ses rêveries avant de se sentir poussée vers la scène.

— Ah, la voilà notre Aria ! clama David en venant lui prendre la main pour l'aider à gravir les quelques marches pour atteindre la scène sur laquelle il se tenait déjà. Le plus jeune chef de projet de l'équipe mais certainement un de nos plus brillants atouts.

Totalement inhibée face à cette foule qui s'était rassemblée plus près encore des heureux élus, Aria suivit docilement David qui lui tenait toujours la main, la plaçant juste à côté d'un Harry si tendu dans son smoking noir qu'elle n'osa porter son regard sur lui.

Quoi qu'il pût éprouver comme ressentiment à son égard, ils allaient devoir trouver coûte que coûte un terrain d'entente.

Ce qui n'allait pas être chose gagnée.

Sous les applaudissements qui semblaient terriblement s'amplifier à son goût, Aria força son sourire mais exhala un long soupir déchirant au fond d'elle-même.

Chapitre 6

La lumière entrait à grands flots dans la chambre et tambourinait, visiteuse importune, contre les paupières de Sayan, aussi lourdes que du plomb. Au prix d'un effort surhumain, il réussit à les entrouvrir, mais la blancheur des rayons du soleil pénétra son iris, telles des lames ardentes et il referma les yeux, positionnant instinctivement son bras par-dessus afin de les protéger. C'était comme une fichue gueule de bois et lorsqu'il bougea pour se remettre sur le dos, sa tête était comme prise dans un étau, lourde, l'esprit comateux. Dans sa bouche, un goût métallique et désagréable collait sa langue à son palais et ses mâchoires, serrées, le lançaient.

— Eh bien, fit une voix féminine sarcastique, je me demandais si vous alliez revenir un jour !

Sayan redressa le buste et fit une visière avec sa main. La femme à la forte carrure qui se tenait sur le pas de la porte de sa chambre, ses cheveux bruns épais aux reflets acajou encadrant un visage presque poupin, avait posé ses mains sur ses hanches et le regardait avec inquiétude même si elle tentait de le dissimuler par le ton de sa voix.

— Maddie... souffla Sayan, combien de temps ?

— Presque trois semaines, je dirais, lui répondit-elle en approchant.

Sayan se laissa retomber sur le lit, épuisé de l'effort. Allait-il jouer au jeu de dupes ? Non. Il se rendait compte, ces derniers temps que non seulement il cherchait tous les prétextes pour passer de plus en plus de temps en forêt mais que chacune de ses incursions était de plus en plus longue. Sauvage. Il redevenait sauvage, s'éloignait un peu plus à chaque fois de son humanité. La fuir, l'oublier et s'enivrer de courses folles à travers les bois plutôt que de subir chaque aube et chaque crépuscule les uns après les autres.

— En plus, vous n'êtes pas beau à voir, ajouta Maddie en se baissant pour ramasser un tas de vêtements souillés et déchirés. Vous ressemblez à Chapman lorsqu'il revient d'avoir couru le guilledou...

Être comparé à un vulgaire chat de gouttière miteux qui passait son temps entre bagarres et... bagarres, ne fut pas pour plaire à Sayan. Mais il admit à contrecœur en se regardant dans le miroir que son allure laissait à désirer : une belle entaille lui lacérait les flancs et de nombreuses ecchymoses coloraient çà et là sa peau d'un bleu violacé.

Le visage émacié par les longues errances, les cernes sous ses yeux, des traces de sang séché prises au piège dans sa barbe naissante... Sayan devait inspirer pitié.

Pourtant ce n'est pas ce qui anima Maddie qui, revenant de la buanderie où elle avait lancé une machine avec ce qu'elle avait pu récupérer, se dirigea vers l'unique commode, en sortit des vêtements propres, entra dans la salle de bain et fit couler l'eau de la douche.

Lorsqu'elle se planta à nouveau devant Sayan, elle avait ce même regard de d'habitude, brillant d'une tendresse toute maternelle, celui-là même qui faisait qu'il se raccrochait encore un peu à cette vie et qui le faisait revenir.

— Maintenant, vous sautez dans la douche et je panserai toutes ces vilaines choses qui vous ont abîmées. Mr Farnsworth ne va pas tarder. Il est rentré depuis plusieurs jours, lui.

Son ton de reproche n'était rien d'autre que sa manière à elle de lui dire combien elle s'était rongé les sangs en égrenant chaque jour dans l'incertitude de son retour.

Maddie était une de ces raretés de leur monde : une femme, une humaine toute ordinaire mais qui avait été adoptée par une des familles proche de la Royauté et avait grandi au milieu de leurs règles et leurs traditions. Et bien que Sayan l'ait connu toute petite, elle ne dérogerait sous aucun prétexte aux protocoles : elle respectait la hiérarchie et vouvoyait Sayan et Valrus Farnsworth, celui qu'on appelait « le soutien » mais qui n'était rien d'autre que le garde-fou des gardiens protecteurs comme Sayan ; celui qui les empêchait de plonger dans la démence ou la révolte, celui qui les ancrant sur cette terre, dans ces mondes si différents et pourtant si enchaînés l'un à l'autre.

Car vivre dans la peau d'un homme-loup était déjà sans aucun doute l'enjeu de toute une vie mais naître berserker menait l'existence à une totale aliénation : pour ceux de sa race, pour les humains, pour la paix qui devait régner, coûte que coûte.

— Vous attendez quoi ? Allez, à la douche ! l'invectiva-t-elle comme si elle

grondait son propre enfant. Je vous prépare un solide petit-déjeuner : je crois que ça ne sera pas du luxe...

Maddie disparue, Sayan obtempéra et se traîna sous la douche. Les yeux fermés, l'eau qui ruisselait sur son corps, il fut envahi d'un souvenir si proche et si lointain, légèrement flou, altéré. Ramené quelques heures plus tôt au bord du ruisseau, le visage de la jeune femme se matérialisa dans son esprit. Fin, les pommettes hautes, il avait été étonné de ses grands yeux d'un bleu profond bordés de cils épais. Sa bouche, aux lèvres d'un rose naturel et gorgée de vie, restait entrouverte, dans l'attente béate de savourer cet instant. À renouer tous les fils qui tissaient ces moments, il revit avec quelle fascination elle le regardait, combien cette rencontre l'avait touchée. Il était trop loin pour capter ses battements de coeur mais il pouvait être certain qu'il devait pulser avec ardeur tant elle s'évertuait à maîtriser sa respiration. Sa fascination transpirait de tout son corps : il put presque sentir à nouveau le parfum si captivant et surtout si unique qu'elle dégageait. Cette odeur crémeuse de fleurs, de résine... Une alliance insolite et attirante qui appelait quelque chose en lui de viscéral, de brut, d'animal ; une alliance illogique et délétère qui lui ordonnait tout autant de laisser place à sa fureur. Une fusion si singulière qu'il n'avait jamais senti auparavant : un sombre éblouissement, une tentation fatale.

Au-delà de cet alarmant désir qui avait pulsé dans ses veines, elle lui avait inspiré cet instinct fulgurant et protecteur, comme si aucun être en ce bas monde ne pourrait lui sembler plus précieux. Alors, quand il avait senti le danger tout proche, il n'avait même pas réfléchi. Et son corps douloureux témoignait de la lutte intense, violente, et étrangement brève lorsque l'autre avait battu en retraite.

Roulant les muscles de ses épaules sous l'eau chaude, il tenta de capter à nouveau la caresse qu'elle avait timidement osé, d'une main douce et apaisante. Elle n'avait pas craint et son contact contre son pelage souillé et humide lui avait semblé rassurant. Presque naturel, évident. Sous ses paupières closes, il chercha à retrouver ce regard si tendre, tellement émerveillé, lorsqu'il l'avait laissé le toucher.

Était-il possible qu'il l'ait connu déjà ? Fronçant les sourcils et secouant la tête négativement, il ne put s'empêcher de répondre tout haut, se parlant à lui-même.

— Non, impossible.

Mais tout l'avait poussé vers elle à tel point qu'il n'avait pu s'empêcher de la suivre, allant jusqu'à ignorer les affres de ses blessures pour la regarder s'engouffrer dans l'oiseau d'acier.

Frottant ses cheveux avec du shampooing, il maugréa encore.

— Tout ça n'a pas de sens.

La douche lui avait effectivement fait un bien fou. Saisissant le t-shirt propre que Maddie lui avait préparé, il pénétra, encore torse nu, dans la petite cuisine toute en bois, à l'instar du reste du chalet dans lequel il vivait. Il saliva littéralement à l'odeur de ce que Maddie était en train de faire cuire et s'assit sagement sur le tabouret qui lui était destiné, croquant déjà dans le pain frais encore chaud et buvant une bonne rasade de café qui lui brûla la langue.

— Allez-y doucement ! le sermonna Maddie en se retournant brièvement.

Je sais que vous ne mourez pas de faim quand vous partez, comme ça, mais tout de même...

— Rien ne vaut les bons petits plats de Maddie, la coupa-t-il comme un enfant récitant un slogan.

— Exactement ! confirma la cuisinière en riant.

Elle lui servit les œufs et le jambon qu'elle avait préparé puis lui tourna le dos pour se diriger vers l'évier où elle entreprit de laver la poêle.

— Je suis quand même contente que vous soyez revenu, lâcha-t-elle gravement sans le regarder.

Sayan faillit s'étouffer avec l'énorme bouchée qu'il avait enfournée dans sa bouche. Peut-être oubliait-il trop souvent que Maddie et lui partageaient indiscutablement leurs existences solitaires. Excepté pourtant pour une chose très différente dont Maddie était totalement dépourvue : Sayan était un loup et possédait sans discussion cette alternative riche et sauvage que Maddie ne connaîtrait jamais, enfermée dans sa prison humaine.

Oui, il oubliait cette souffrance parce que c'est ce qu'il recherchait à chaque fois qu'il partait. Mais Maddie restait là. À l'attendre. À espérer celui qui s'apparentait le plus à sa famille aujourd'hui.

— Maddie... murmura Sayan en cherchant les bons mots pour la rassurer.

Posant la poêle nettoyée un peu fort sur l'égouttoir, Maddie signifia que la conversation n'irait pas plus loin, regrettant déjà de s'être épanchée.

— Finissez votre petit-déjeuner, je vais chercher de quoi vous faire un

pansement.

Et elle sortit de la pièce, laissant Sayan désolé.

Lorsqu'elle revint quelques minutes plus tard, elle avait retrouvé son allant habituel et quasiment immuable. Sayan la laissa inspecter l'entaille qu'elle désinfecta avant d'appliquer un onguent apaisant quand Valrus fit son entrée, sifflant entre ses dents en voyant Sayan.

— Et ben, fils, on dirait que tu t'es fait des copains... dit-il sur le ton de la plaisanterie.

Il s'approcha, se baissa légèrement et inspecta la blessure en plissant des yeux. Ses sourcils étaient froncés quand il se redressa.

— C'est ce que je crois ? demanda-t-il en espérant que Sayan le détromperait.

— Un ours, répondit le jeune homme laconiquement. Un putain d'ours.

Tout en disant ces mots, Sayan sentit le grondement terrible vibrer au fond de lui, cette fureur qui décuplait sa force mais qui dévastait tout sur son passage. Cette force qu'il avait maîtrisée durant ce dernier affrontement et qui aurait pu lui coûter très cher. Par peur. Peur de lui faire mal, à elle.

— Bordel... maugréa Valrus. Seul ?

— A priori, répondit Sayan. Je n'en ai pas senti d'autres en tout cas.

Valrus, en pleine réflexion, fit quelques pas dans la pièce.

— Un individu solitaire engagé si profondément sur notre territoire... réfléchit-il tout haut. Même pour un éclaireur, c'est bigrement étrange.

— Ce n'est pas un éclaireur, l'informa Sayan qui grimaça lorsque Maddie appliqua généreusement l'onguent avant de placer un pansement. C'était un guerrier. Puissant.

Valrus regarda le jeune homme avec gravité.

— Alors c'est préoccupant.

— Je vais en informer la Royauté pour qu'elle active les réseaux, sonde les autres organisations et nous allons quadriller le territoire à la recherche d'autres traces.

— Je reviens du sud, fils, et je t'assure que je n'ai rien détecté là-bas. C'était peut-être un solitaire.

— Peut-être, admit Sayan en descendant du tabouret haut tout en enfilant son t-shirt, mais nous ne pouvons laisser une brèche s'élargir sur le territoire. Tu sais comme moi qu'un ours seul, dans ces conditions, est une situation peu probable.

Il déposa un baiser sur la joue de Maddie qui rougit tout en s'affairant à ranger la mallette de soins.

— Nous allons établir des zones précises pour mailler la surface sans qu'aucun mètre carré ne passe à côté. Tout doit être fouillé. Tu partiras vers l'ouest pour revenir par le sud.

— Ne crois-tu pas que nous devrions jouer les binômes sur ce coup-là ?

— Non. Nous couvrirons bien plus de territoire en nous séparant. Je vais commencer au point exact de rencontre et élargir la prospection vers l'est et le nord. Tu contactes les différentes factions et tu les mets en alerte.

Valrus ouvrit la bouche mais fut pris de court.

— Excusez-moi, les interrompit Maddie, interloquée. Vous ne pensez tout de même pas repartir maintenant ?

Les deux hommes se retournèrent en même temps. Le rouge qui colorait les joues de Maddie n'avait plus rien à voir avec l'émotion tendre du baiser de remerciement de Sayan et la colère qui flamboyait dans ses yeux aurait terrorisé tout un continent.

— Suis-je la seule dans cette maison à être dotée d'un tant soit peu de bon sens ? demanda-t-elle en tapotant son index sur son front.

Elle avança de quelques pas vers les deux hommes hébétés.

— Vous revenez de plusieurs semaines d'absence, continua-t-elle, plus efflanqué que mon Chapman, presque coupé en deux, et vous croyez qu'avec une douche et un petit-déjeuner, vous êtes paré à repartir bourlinguer ?

Valrus leva un doigt timide comme pour demander la parole.

— Elle n'a pas tort sur un point, fils : ta blessure est vilaine. Tu as besoin de repos avant de repartir.

Sayan les dévisagea l'un après l'autre.

— C'est une coalition ?

— Mais non, gamin ! C'est juste que tu n'es pas en état d'affronter à nouveau un spécimen comme celui-là... Quand on voit comment il t'a abîmé, je ne veux pas que tu l'affrontes seul.

Sayan recula de deux pas et les regarda tour à tour, éberlué.

— Non mais, j'hallucine ! Vous vous êtes tous les deux concertés ou quoi ?

— Sayan, écoute, tenta de négocier Valrus, tu as dit toi-même que cet ours était puissant et...

— Rien de tel ne serait arrivé avec la fureur, le coupa Sayan comme simple explication.

Ce fut au tour de Valrus d'être déconcerté.

— Comment ça « avec la fureur » ? Tu as combattu, seul, sans faire appel à ta force ? Mais enfin, pourquoi ?

Sayan se figea et pendant une fraction de seconde, l'image de la jeune femme envahit totalement son esprit : la toute première fragrance qui l'avait tellement surpris et terrassé, cette inconnue magnifique au milieu de ses bois, ce regard émerveillé posé sur lui, la caresse éthérée sur son poil souillé comme un baume apaisant.

— Parce que j'aurais pu la blesser, dit-il abruptement.

— « La » blesser ? demanda Valrus.

— La jeune femme, près du ruisseau, répondit Sayan d'une voix atone.

Absent soudainement, Sayan se détourna.

— Fils ! appela doucement Valrus.

Le jeune homme s'arrêta mais resta de dos.

— La prochaine fois, il n'y aura pas d'hésitation.

Chapitre 7

— Que s'est-il passé bon sang ? explosa avec hargne David en pénétrant dans son bureau et après avoir pris le soin d'en refermer la porte.

Harry, assis sur le bord d'un des canapés, fixait un point sur le tapis sous ses pieds. Il ne daigna même pas relever la tête pour répondre. Les nombreuses tuméfactions sur son corps et le goût du sang encore trop présent dans sa bouche excitaient suffisamment l'amertume de sa retraite lors de l'affrontement et il n'avait certainement pas besoin d'un sermon supplémentaire.

Il était un ours, à la fin, l'un des plus forts de son clan ! Oui, si fort que c'était lui qui avait remporté leurs luttes internes et prétendait, aujourd'hui, à devenir le plus puissant de tous. Quel que fût son adversaire, il n'aurait jamais dû avoir à reculer. Surtout devant...

— Un putain de loup. Voilà ce qu'il s'est passé, cracha-t-il. Juste un putain de loup !

— Sûrement pas le Protecteur, émit David en reniflant avec dédain.

— Et pourquoi pas ? demanda Harry en se tournant vers son patron sans qu'il n'ait eu le temps de justifier quoi que ce soit.

David le toisa avec suffisance.

— Parce que tu ne serais certainement plus là pour en parler, crétin !

Dans un élan aussi rapide qu'efficace, Harry se mit debout et l'instant d'après saisissait dans son poing le haut du col de David, le soulevant suffisamment du sol pour que l'autre sente ses pieds battre le vide.

Il n'avait rien à prouver à personne et surtout pas à ce pantin-là, qui le regardait de haut depuis bien trop longtemps.

Le souffle altéré, le visage rougi de colère, il se rapprocha dangereusement de celui qu'il tenait sous son emprise.

— Vous devriez tout de même faire attention, David, le menaça-t-il en laissant sourdre un grondement caverneux. Car d'entre nous deux, je ne

suis pas certain que vous fassiez le moindre poids.

Avec lenteur, il resserra ses doigts sur le tissu qui jugula l'arrivée d'air dans les poumons de David.

— Vous, les humains, êtes si fragiles... reprit-il en ricanant méchamment.

Suffoquant, l'homme à sa merci resta étonnamment maître de lui et le regard d'Harry cilla face à celui qui lui faisait face : un calme et une froideur qui n'annonçait rien de bon.

Harry commença à sentir sa propre gorge se serrer inextricablement et il n'eut bientôt plus d'autre choix que de lâcher sa proie pour tenter de dégager vainement sa trachée de l'étau invisible.

Enfin libéré, David passa juste son index dans le col de sa chemise pour l'arrondir et lui redonner sa forme d'origine avant de faire quelques pas vers le petit bar mobile dont il sortit une bouteille de scotch pour s'en servir une bonne rasade, ignorant délibérément son acolyte tombé à genoux tant l'air commençait à lui manquer.

— Ah, les ours... Un tempérament si assuré, trop impulsif et colérique. Il n'est pas étonnant que vous vous soyez toujours rangés du côté des sorcières en fin de compte, car il y a longtemps que votre espèce aurait disparu sinon. Finalement, si on regarde bien, que ce soit contre la magie ou bien même contre les loups, c'est vous qui ne faites jamais le poids.

Tournant toujours le dos à ce partenaire infortuné, il avala une belle gorgée d'alcool et accepta le frisson qui lui vrilla le corps. Puis lentement, il fit demi-tour et s'approcha d'Harry pour s'accroupir à sa hauteur.

— Oui, très cher, je suis un humain mais vous avez tendance à négliger un tout petit détail qui, somme toute, possède son importance.

Un sourire carnassier débordant des lèvres, David psalmodia quelques mots dans une langue inintelligible et Harry se sentit submergé par une pointe acérée qui lui transperça le cerveau.

— Vous oubliez à qui vous avez à faire.

Il fixa toute son attention sur le visage qui devenait cramoisi seconde après seconde de celui qui l'avait défié et attendit l'instant in extremis pour faire cesser toute emprise. Harry tomba alors face au sol et toussa plusieurs minutes avant d'afficher de nouveau figure humaine. Lorsqu'il se releva enfin, il découvrit David installé confortablement dans le canapé le plus éloigné, amusé à contempler le liquide ambré tourner dans le verre qu'il agitait nonchalamment.

— Et si vous me racontiez enfin ce qui s'est passé, entendit-il lui demander avec calme, comme si leur altercation n'avait jamais eu lieu.

La douleur du sort l'avait peut-être terrassé quelques instants et la suffocation lui avait peut-être fait rendre gorge mais cela n'avait certainement pas raisonné sa colère : depuis des millénaires, les tribus des ours s'étaient associées aux sorcières pour restaurer leur pouvoir conséquent et espérer renverser la gouvernance des loups. Et ce qui avait été une alliance par le passé s'était mué en une servitude des ours pour les magiciennes sans que jamais ils ne parviennent à leurs fins. Leurs manœuvres, leurs attaques se révélaient toujours insuffisantes face à la puissance des loups et surtout face aux Protectors, ces guerriers berserkers touchés par la grâce même d'Odin. Rares, ils possédaient une force phénoménale insufflée des dieux et que ces derniers appelaient « fureur ». Entre folie et bravoure, magnificence et destruction, ces êtres, mi-hommes, mi-loups, aussi vénérés que craints, maintenaient l'ordre depuis des siècles sur la planète. Et à la solde de leurs clans respectifs, ils le faisaient en toute impunité.

Harry étudia un instant son interlocuteur avec dégoût, sa suffisance évidente et cette arrogance qu'il avait envie de lui enfoncer jusqu'à... Il bloqua sa respiration quelques secondes pour s'obliger à garder le contrôle : les loups régnaient en maîtres et Harry se retrouvait, une fois de plus, à devoir ravalier une nouvelle humiliation.

Qui était David Emerson, finalement ? Rien de plus, rien de moins qu'un homme dont le destin avait juste croisé le chemin d'une des femmes les plus puissantes sur cette terre : Elbereth. Thaumaturge régnaute sur le peuple des sorcières, elle avait adopté ce petit garçon des années auparavant, élevant ce dernier dans le culte de sa propre personnalité, l'abreuvant de divinations occultes et de promesses enchanteresses. Et fort de quelques sorts dont elle lui avait fait l'aumône, il s'assurait aujourd'hui de provoquer les mêmes déférence et crainte que sa « mère » recevait sans conteste.

Quitte à se faire passer pour un véritable abruti.

— Allez, Harry, cesse de boudier et viens t'asseoir, insista David en se penchant vers la table basse pour remplir un deuxième verre.

Rongeant son frein, ce dernier s'exécuta et saisit brutalement l'offrande qu'il avala d'un seul trait sous le regard aussi surpris qu'amusé de son

patron.

— Ce qui a merdé dans cette histoire c'était simplement la présence de ce loup qui n'était pas prévue, raconta Harry. Tout se passait parfaitement bien et j'étais presque arrivé au point de rendez-vous. Même Christina, la pauvre gourde, m'a offert plus que je n'en aurais demandé.

Sans attendre d'y être invité, il se servit un nouveau verre qu'il avala tout comme le premier avant de reprendre la parole.

— Et quoi que vous pensiez, la taille de ce loup était anormalement démesurée pour que ce ne soit pas le Protecteur. Même si je lui en ai fait voir de toutes les couleurs à ce chien !

— Pourquoi n'a-t-il pas laissé la « fureur » exploser, alors ? demanda David avec logique.

— Je ne vois qu'une réponse : à cause de la fille.

Loin d'exciter sa rage, la réponse d'Harry fit sourire David avec joie.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'aussi réjouissant, constata Harry avec fiel.

— Au contraire, l'ami, dit David en se levant pour se diriger vers son bureau.

Tout en fouillant dans un dossier, dont il éparpilla les feuilles, il continua d'informer son collaborateur.

— C'est que nous l'avons trouvée. C'est elle, c'est certain.

— Elle serait déjà capable de tant de prouesses ? demanda l'autre soudain appâté.

David s'immobilisa une seconde et lui lança un regard à la fois condescendant et entendu.

— C'est justement parce qu'elle est incapable de faire quoi que ce soit et que c'est une brindille trop fragile qu'il a réfréné son pouvoir : il a assurément eu peur de perdre le contrôle. Mais il a senti qui elle est et cela change la donne.

— C'est-à-dire ?

Mais comme il n'obtenait aucune réponse, Harry s'avança et posa à plat ses deux mains sur le bureau : il n'endurerait pas cette situation, ne musellerait plus sa fougue et son impatience si les cartes venaient à être redistribuées.

— Dois-je comprendre que vous comptez renégocier les termes de notre contrat ? interrogea-t-il d'un ton menaçant en obligeant David à le

regarder. Parce que je vous préviens, s'il y a bien une clause qui ne sera pas altérée c'est bien celle-là : la fille est à moi !

Mais David, loin d'être affecté, lui répondit simplement.

— Sur le fond, il n'y a aucune raison que cela change. Ce qui a été convenu le restera : un accord est un accord, Harry. La forme, en revanche, va devoir être redéfinie car maintenant, une nouvelle alternative s'offre à nous.

— Ah oui ? Laquelle ? demanda l'autre, toujours aussi méfiant.

David sembla ignorer la réflexion mais lorsqu'il saisit enfin le feuillet recherché, il le brandit devant lui et se laissa retomber dans son fauteuil.

« Tout l'art d'une belle manœuvre consiste en une bonne maîtrise du "timing" et des acteurs en scène », pensa-t-il. Et s'il arrivait à orchestrer correctement son plan, il effacerait d'un revers les dernières étapes avant son intronisation.

Non seulement Elbereth serait fière de lui mais elle ne pourrait plus repousser plus avant ce qu'elle lui avait promis depuis toujours : il allait devenir le premier humain mâle à être investi des pouvoirs des sorcières, mais surtout à en assumer la plus haute des charges. Ne lui avait-elle pas, elle-même, donné le prénom d'un des plus illustres rois de toute l'Humanité et en cela, l'avait prédestiné à un avenir éminent et glorieux ?

Enchanteur suprême.

David se prit à sourire : cela sonnait très bien à ses oreilles.

— Est-ce qu'il ne serait pas délicieux, finit-il par dire encore plongé dans ses pensées victorieuses, faisant d'une pierre deux coups, de nous attacher l'un pour nous débarrasser de l'autre ?

Le regard d'Harry s'étrécit quelque peu mais il sembla suivre avec assez de vivacité sans qu'on eût besoin d'être plus explicite, les intentions de son patron.

Le coin de sa bouche s'étira mais son sourire s'apparenta plus à un rictus : peu lui avait importé, au départ, le sort réservé au Protecteur du moment que celle qui allait devenir la protégée d'Elbereth devint sienne comme convenu, scellant pour lui la fin de l'esclavage des ours et le début d'une réelle alliance, asseyant irrévocablement son pouvoir sur tous ceux de son clan. Mais aujourd'hui, les choses avaient changé : l'affrontement qu'ils avaient eu, lui et le loup, l'avait ébranlé et s'il n'avait pas reçu la raclée qu'il aurait dû si le berserker avait laissé parler sa fureur, son adversaire

avait été coriace. Et finalement vainqueur puisque Harry avait dû battre en retraite : ce qui s'apparentait à une défaite, ni plus, ni moins.

Le Protecteur allait non seulement devoir payer et il ferait tout pour s'en assurer mais il était surtout hors de question qu'il pose une de ses sales pattes sur celle qui serait son laissez-passer pour un monde meilleur.

David avait attendu le départ d'Harry qui n'avait pas tardé puis s'était décidé à s'éclipser lui-même de chez Emerson's. Il ne pouvait plus attendre et devait faire part de ses découvertes et ambitions à la seule personne qui comptât réellement dans toute cette histoire.

Arrivé à la réception, il se dirigea vers Alex qui se leva et le salua.

— Comment vont votre femme et vos enfants, Alex ? demanda-t-il avec plus d'entrain que d'habitude tout en enfilant son manteau léger.

— Bien, très bien, monsieur, répondit respectueusement le réceptionniste. Merci. Voulez-vous que j'appelle un chauffeur ?

— Non, non. Ne vous inquiétez pas, l'avait-il remercié de son affabilité douceuse, je vais prendre l'un des véhicules de la société. J'ai envie de me promener un peu ce soir.

Le réceptionniste avait décroché un trousseau dont il était en garde et l'avait tendu à son patron.

— Il est tard, non ? avait demandé David.

— Pas loin de vingt et une heures, en effet, lui indiqua Alex sans avoir à consulter ni sa montre ni la somptueuse et imposante clepsydre qui accueillait chacun à son entrée dans le hall de l'entreprise.

Levant le né en l'air, David se sentait plus en joie que jamais puis, regardant vers l'extérieur le ciel noirci de la nuit, il commenta :

— Vous devriez rentrer, Alex.

— Mais, monsieur...

— Écoutez, je suis le dernier et je ne crois pas que qui que ce soit ne reviendra ce soir, lui assura un David magnanime. Fermez la boutique et pour une fois, rentrez plus tôt chez vous. Au pire, ce sont de grands enfants et ils ont leur pass.

Puis, tout en feignant de refuser l'offrande des remerciements de son réceptionniste, il sortit, grand seigneur, de l'immeuble tout scintillant des néons de la ville.

Quelques minutes plus tard, il se garait dans une petite rue adjacente à High Park et termina le chemin à pied pour pénétrer dans l'oasis de verdure.

Il savait qu'elle saurait le trouver ici et à peine s'était-il enfoncé plus avant qu'un tourbillon vint lui fouetter le visage, virevoltant autour de lui en jouant avec les pans de son manteau, le poussant insidieusement vers l'endroit de leur rendez-vous.

Bientôt, il aperçut un petit kiosque aux armatures blanches et dentelées qui abritait de ses bras fantomatiques une silhouette qui se tenait debout, droite sous l'épais brocard qui la recouvrait de pied en cape.

Sautant les quelques marches, il arriva vite à sa hauteur mais fronça les sourcils lorsque son interlocutrice lui fit face.

— C'est Elbereth que je veux voir, maugréa-t-il sans plus de politesse.

La jeune femme devant lui lui offrit pourtant un visage à l'oval parfait, imperturbable et lissé sur un sourire fin. D'une beauté exceptionnelle, la plus proche sorcière de la reine s'avança d'un pas et ferma ses paupières sur ses yeux d'opale lorsqu'elle salua celui qu'elle était venue rencontrer, en signe de profond respect. Lorsqu'elle les rouvrit, elle les planta froidement dans le regard courroucé de David.

— L'Enchanteresse n'a pas pu se déplacer elle-même, un fait d'importance requérant sa présence, l'excusa la femme d'une voix atone.

David souffla brièvement du nez dans un rire rempli de sarcasme.

— Bien évidemment, admit-il avec fausseté.

Elbereth avait toujours le don de s'annoncer lorsque le moment n'était pas opportun mais ne daignait que rarement répondre à ses propres sollicitations. N'était-elle pas la reine, après tout ? Son statut lui conférait tous les pouvoirs, l'excusait de toutes ses lubies, lui permettait de fixer ses propres règles. C'était son jeu et quoi qu'il n'espère, David en était un pion, comme tous les autres.

— Eh bien, il me semble que vous aurez donc à charge de lui transmettre ce message.

— Et ce sera un honneur, assura la magicienne d'une voix fluette et condescendante.

David raconta les derniers événements, posa ses certitudes quant aux origines de la jeune fille qui s'était retrouvée mêlée aux échauffourées et finit par tendre la feuille qu'il avait sortie du dossier un peu plus tôt.

— Et je pense savoir qui est le Protecteur.

— Voilà de belles avancées, semble-t-il... infirma la magicienne en parcourant rapidement le document. Mais, si comme vous le supposez, le berserker de la Royauté a détecté l'héritière, les choses vont se compliquer.

— Pas si nous sommes assez malins et assez rapides pour nous servir de l'un contre l'autre.

La jeune fille émit un imperceptible sourire d'une froideur glaçante puis se détourna légèrement en repliant le feuillet qu'elle glissa dans l'intérieur de sa cape.

— Vous ne devez pas sous-estimer le Protecteur, énonça-t-elle avec dans sa voix assez de dédain qui agit sur David comme une gifle.

Bien qu'elle lui tourna légèrement le dos, il la fusilla du regard.

— Et je vous interdis de « me » sous-estimer, cracha-t-il avec tant de menace qu'elle fit volte-face et l'inonda de ses iris limpides.

Sous ses airs majestueux et ses gestes gracieux, sa beauté hypnotique, sa finesse d'esprit et l'étendue de sa sorcellerie, Siléanne était l'archétype du néant : c'était une coquille vide, sans sentiment, sans émotion mais dotée d'une ambition dévorante.

Leurs corps tendus l'un vers l'autre, prêts à un affrontement, ils s'engagèrent dans un tête-à-tête silencieux et bientôt des bourrasques vinrent frapper la végétation qui les entourait, agitant brutalement les branches qui claquèrent comme des coups de fouet, malmenant la structure du kiosque qui pleura en grinçant.

Et comme les pans du manteau de David lui battaient les flancs avec ferveur, la cape de Siléanne, soudain, s'envola derrière elle et sa robe de voiles se plaqua si violemment contre son corps, dévoilant par-là même la perfection de ses galbes, qu'elle en fut déséquilibrée.

Et aussi prompt s'était-il levé que le vent disparu : pendant quelques instants encore ils gardèrent le contact visuel mais sans montrer aucun signe de dépit ou de colère, David la sentit désarmer.

Siléanne avait choisi d'abandonner la partie et il la vit courber légèrement la nuque avec déférence avant de s'évaporer, laissant derrière elle, un effluve caractéristique : un mélange de glace polaire et de bois brûlé.

Immobile encore un petit moment, le temps que sa respiration retrouve son calme, David réfléchit à ce qui venait de se passer.

Sans remettre en cause sa loyauté qui semblait infaillible, Siléanne avait-elle pour mission de le tester ou s'amusait-elle à le défier ?

Dans tous les cas, elle serait assurément le premier sujet à traiter lorsqu'Elbereth lui léguerait les rênes. Et quoi qu'il puisse advenir, il savait déjà à l'avance que seuls deux choix s'offriraient à lui : soit il l'expédierait vers le trépas le plus définitif, soit il en ferait sa seconde peau, son âme pourpre.

Secouant la tête de droite à gauche pour se sortir de ce marasme, David se ressaisit. Il avait déjà un autre chien à fouetter avant de pouvoir embrasser toutes ces alléchantes perspectives et celui-là était de taille : à la première heure dès demain, il devrait attirer l'abeille avec le meilleur et le plus irrésistible des miels.

Et cette douceur se nommait Aria.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Lorsqu’Aria arriva en vue de la longue paroi vitrée qui faisait office de cloison entre la salle de réunion et le couloir, elle s’arrêta un instant.

C’était un sacré coup bas de la part de David Emerson lui-même. D’habitude, ceux qui s’intéressaient à son travail venaient jusqu’à son laboratoire et elle pouvait alors se rassurer et s’appuyer sur ce qui lui était familier. Dans le cas présent, elle allait se retrouver dans un endroit inconnu où chacun des habitués avait certainement toutes les dispositions pour manier le verbe haut. Ce qui n’était pas son cas. On pouvait lui demander d’expliquer des points sensiblement scientifiques mais de là à jouer les représentants commerciaux ou – pire ! – les hôtesse de bienvenue, non merci.

Une autre option pouvait s’offrir à elle : David ne lui avait-il pas dit qu’il n’en avait que pour quelques minutes pour régler ce petit contretemps ? Soit, elle allait l’attendre ici et lui emboîterait le pas dès qu’il sortirait à son tour de l’ascenseur. Elle lui assènerait un petit laïus comme quoi il lui semblait plus judicieux de le laisser présenter lui-même son entreprise puisqu’elle n’était là qu’à titre de support technique. Il serait assurément flatté et elle pourrait rester en arrière-plan, ce qui lui convenait très bien.

Rassérénée par sa décision, Aria esquissa un petit sourire de satisfaction tout en ne cessant de gigoter sur ses talons hauts en cherchant à adopter la posture la mieux appropriée : maintien et décontraction. Toute une symbolique que celles et ceux qui travaillaient quotidiennement à ces étages maîtrisaient parfaitement mais qui, pour Aria, relevait d’un pari plus qu’incertain.

À intervalles irréguliers, quelques personnes sortirent de bureaux qui jalonnaient l’étage et traversèrent le couloir en passant devant elle, lui jetant pour la plupart, de brefs regards sans chercher à répondre aux sourires qu’elle pouvait leur adresser : ne travaillaient-ils pas tous dans la même

entreprise ? Était-elle si insipide que même après ce week-end de « cohésion » comme l'avait si justement appelé David, elle restait invisible à leurs yeux ?

Le carillon discret de l'ascenseur retentit et Aria était prête à débiter son petit discours d'excuses mais ce ne fut pas David qui s'extirpa d'un bond de l'habitable mais Suzan, sa secrétaire. Cette dernière, qui fonçait tel un taureau enragé, s'arrêta subitement et fit marche arrière pour venir se planter devant la jeune femme.

— Mais qu'est-ce que vous fichez là, bon sang ? siffla-t-elle entre ses dents tout en gardant un sourire à toute épreuve.

— J'attends Mr Emerson, évidemment... répondit Aria avec moins d'assurance qu'elle l'aurait voulu.

— Les directives de Mr Emerson n'étaient-elles pas claires, mademoiselle Moorehead ?

— Si, bien sûr, mais j'ai juste pensé que...

— Eh bien, cessez de penser et faites ce que l'on vous dit, la corrigea la femme d'un ton sévère malgré le chuchotement. Mr Emerson déteste faire attendre ses partenaires et j'ai bien peur que le petit contretemps dont il est victime ne s'éternise encore de quelques minutes. Alors, vous allez me suivre et entrer dans cette salle de réunion. Ensuite, vous présenterez l'entreprise et votre travail à Mr Major. Oui ?

Aria sentit ses jambes devenir aussi molles que du chewing-gum laissé au soleil.

— Mais je n'ai jamais fait ça ! ne put-elle s'empêcher de crier avant de se reprendre et répéter machinalement tout bas, comme une petite fille prise en faute : je n'ai jamais fait ça.

— Il y a un début à tout, non ?

Le sourcil levé appuyant son regard sans équivoques, Aria serra les mâchoires en acquiesçant.

Suzan redressa la pile de dossiers qu'elle tenait fermement dans ses bras et reprit l'ascension du couloir juché sur ses talons gigantesques et pointus, Aria à sa suite, tentant maladroitement de suivre les petits pas serrés et rapides de la secrétaire.

Sans frapper, cette dernière pénétra dans la grande salle au milieu de laquelle trônait une table gigantesque de forme elliptique entourée de

fauteuils larges aux allures moelleuses et aux tissus doux : le cœur d'une fleur sertie de pétales couleur tabac.

C'était la première fois qu'Aria venait à cet étage, n'ayant jamais eu l'occasion de s'y rendre jusqu'alors, et elle ne pouvait s'empêcher de regarder tout autour d'elle, découvrant les lieux, elle-même une invitée dans l'entreprise pour laquelle elle travaillait depuis plusieurs mois déjà.

« Gigantesque » fut sa première pensée qui se commua assez rapidement en « absurde ». À l'autre bout de la pièce, un immense écran plat, qui mangeait les trois quarts du mur, diffusait un spot de communication énumérant les activités d'Emerson's Company avec force d'images sublimes, de paysages paradisiaques, de personnels aux sourires incroyables. Devant elle, se déployait dans toute sa majesté la réelle incohérence de ce monde : force d'étalage de technologie et de modernité pour faire passer un message aussi humaniste et tourné vers Dame Nature, prônant l'écologie au centre de tout futur.

Aria resta hébétée juste le temps d'entendre la secrétaire qui venait de poser délicatement les dossiers sur la grande table ovale informer que des rafraîchissements allaient arriver.

Le coup de coude que cette dernière lui envoya dans le bras, alors qu'elle passait juste à côté de la jeune femme toujours plantée dans l'encadrement de la porte, finit de l'éveiller totalement.

Avalant sa salive avec difficulté, Aria dénoua ses mains qui s'étaient rejointes sans qu'elle ne s'en aperçoive et fit jouer les articulations de ses doigts.

Un homme aux cheveux blancs, avoisinant la soixantaine, se tenait debout face à la fenêtre, le regard, semble-t-il, perdu dans la vue offerte sur Toronto.

Aria avança de quelques pas vers l'homme qui lui tournait le dos et tendit une main un peu trop rigide.

— Bienvenue chez Emerson's Company, déclama-t-elle avec un enjouement qui sonna faux à ses propres oreilles.

Le temps s'était-il suspendu ou l'homme était-il sourd ? Les quelques secondes qu'elle resta à attendre que l'homme lui fit face et saisisse sa main lui parurent durer une éternité et comme rien ne se passa, ce fut avec lenteur que son bras s'abaissa, son regard fixé sur la chevelure grise aux pointes de

neige. Seulement à ce moment précis, l'invité se retourna et darda sur elle un regard vairon déstabilisant et sans chaleur.

Sans piper mot, il la toisa.

Aria eut la sensation de se décomposer sur place mais fit face : son menton se releva légèrement en signe de défi et c'est avec une voix aussi assurée que possible qu'elle s'adressa à ce malotru.

— Mr Emerson devrait arriver d'un moment à l'autre et il vous prie de l'excuser pour cette attente. Si vous le voulez bien, nous pouvons commencer ensemble en découvrant la société Emerson's Company.

Joignant le geste à la parole, elle ouvrit le bras montrant les fauteuils esseulés, invitant ce compagnon désagréable à y prendre place. Mais ce dernier ne bougea pas d'un pouce, l'expression de son visage aussi fermée que les portes d'un pénitencier.

— Je vous demande de bien vouloir excuser Mr Farnsworth, mademoiselle, fit soudainement une voix dans son dos.

Aria fit un bond en se retournant. Se relevant lentement d'un fauteuil d'appoint qui attendait dans un coin de la salle discrètement dissimulé vers la porte derrière elle, un homme déplia son corps athlétique enserré dans un costume qui laissait tout deviner de sa musculature fine mais puissante.

Tout en souplesse, il s'approcha d'Aria et tendit une main sûre qui enveloppa totalement celle de la jeune femme lorsqu'elle y glissa la sienne, d'instinct.

— Il n'est pas très loquace mais c'est le meilleur régisseur qui puisse exister.

Ses yeux... Un étonnant mélange de brun, d'ambre et de noisette, pailleté d'or, aussi brillant qu'un diamant.

Aria en eut le souffle coupé un court instant. Ces yeux-là... Elle les avait déjà vus. Ou il le lui semblait. Comment serait-ce possible puisqu'elle rencontrait cet homme pour la première fois ? Sans pouvoir résister, son regard fut happé par le mouvement des lèvres de son interlocuteur lorsqu'il sourit.

— Sayan Major, dit-il doucement pour se présenter.

Elle s'aperçut qu'il maintenait toujours sa main et c'est dans un rire trop aigu qu'elle réussit à rompre cet instant devenu inconfortable.

— Aria, répondit-elle, sa voix s'enrouant dans sa gorge sèche. Aria Moorehead.

— Enchanté, Aria Moorehead, répéta-t-il comme pour graver son nom dans l'air devenu soudain pesant.

Étaient-ils restés longtemps accrochés ainsi à leurs mains qu'un raclement de gorge interrompit ce silencieux échange. Suzan, de retour, poussait devant elle le mini bar roulant qu'elle positionna sur l'un des murs latéraux avant de l'ouvrir, proposant tout un choix délirant de boissons, chaudes ou froides.

Alors que Mr Farnsworth s'emparait d'un verre large rempli d'une généreuse rasade de whisky, Sayan Major accepta juste un peu d'eau.

Aria s'éloigna de quelques pas, invita les deux hommes à prendre place et allait commencer la présentation de la société lorsque David Emerson entra en grandes pompes dans la salle.

— Mr Major, j'espère que vous voudrez bien accepter mes sincères excuses pour ce retard involontaire ! explosa-t-il de jovialité de sa voix tonitruante en tendant sa main vers l'homme le plus jeune.

Amusé, Sayan accepta l'offrande qui se métamorphosa en conquête lorsque David Emerson enveloppa leur étreinte de son autre main, secouant exagérément leurs bras dans ce cérémonial.

— C'est vraiment un réel plaisir de vous recevoir ici, chez Emerson's Company et je suis vraiment heureux que vous ayez accepté cette rencontre : le projet que nous allons vous présenter va vous couper le souffle, croyez-moi.

David Emerson avait ce don délirant d'installer son auditoire dans un décor qui le mettrait indubitablement en valeur.

— Ah, et voici Mr Farnsworth, s'exclama-t-il en se tournant vers l'homme plus âgé pour lui serrer la main à son tour. Nous nous sommes parlé au téléphone, n'est-ce pas ?

C'était incroyable comme David pouvait envahir à lui seul tout l'espace d'une pièce, pensait Aria, rassurée néanmoins de ne pas avoir à conduire seule cette présentation. Il était vrai qu'il était doté d'un charisme évident qui l'avait ébloui à son arrivée dans l'entreprise ; de plus, grâce à son éternelle affabilité et ce côté si excessivement humain qu'il en devenait parfois soupçonneux, il avait su bâtir autour de lui un climat amical et propice au succès.

Car David Emerson n'était homme à accepter l'échec et sur ce projet-là en particulier, il comptait bien obtenir la participation de ces deux associés

qui s'imposaient de force.

— Comme nous l'avons déjà évoqué brièvement ensemble, reprit-il en s'installant en dernier, cette fabuleuse aventure que va être Canopée, et qui va propulser le monde vers une nouvelle appropriation de son environnement, ne pourra se réaliser sans votre participation éclairée. Aria, ma chère, voudriez-vous être notre guide pour cheminer au travers des mystères des réalisations techniques ?

Aria aurait été nue devant cette assemblée qu'elle ne se serait pas sentie plus déstabilisée, terriblement fragile ; la gorge sèche, elle ne put empêcher son regard de s'accrocher à celui, énigmatique mais bienveillant de ce Sayan Major.

Une douce chaleur dénoua ses tensions, tissant tout autour d'elle une sérénité et un soudain bien-être qui fit disparaître pour de bon ses appréhensions.

S'emparant de la télécommande sans fil posée sur la grande table, elle lança le visuel qu'elle avait préparé et exposa pendant plusieurs minutes les aménagements envisagés, sûre d'elle à présent, confiante sur ce terrain qu'elle maîtrisait bien.

— C'est sur ce point que nous aurions donc besoin de votre accord car le point de captage sur le lac est en sans ambiguïté sur votre parcelle. Nous aurions besoin d'un accès qui se fera sur ces quelques kilomètres, reliant l'indice A à l'indice B que vous pouvez voir ici.

Professionnelle jusqu'au bout des ongles, elle déclencha le dernier volet de l'animation qui mit en évidence la zone évoquée.

— Notre premier engagement, bien entendu, continua-t-elle, sera sur la préservation du milieu lors de l'intervention de nos équipes sur le terrain. Et vous serez à tout moment maître d'œuvre dans le déroulement des opérations.

Aria se tourna vers les trois hommes qui n'avaient pipé mot durant tout le temps de son exposé.

— Peut-être avez-vous des questions ? demanda-t-elle d'une petite voix, les regardant tour à tour.

David se tourna vers ses invités et décroisa ses mains mais attendit une réaction avant d'intervenir, ce que fit Sayan, les yeux fixés sur la jeune femme.

— J'avoue que je ne m'attendais pas à un développement aussi complet et

instructif.

— Vous pouvez voir que notre priorité est bien de recentrer l'humain au cœur d'une nature préservée, argumenta David, d'une faune et d'une flore protégées à qui l'on doit réapproprier ses droits, sa suprématie.

— Il y a effectivement matière à réflexion.

Sayan était en fait très loin de David et de ses préoccupations : il la regardait, elle. Sa beauté fascinante sous ses allures réservées, presque timide. Elle avait voulu s'affirmer, se grandir en se glissant dans ce tailleur strict et ces talons hauts mais rien ne pourrait lui ôter de l'esprit le souvenir de ces instants dans la forêt, des mèches de ses cheveux rebelles autour de son visage parfait, de ses joues empourprées, de ses lèvres entrouvertes de béatitude et de ses immenses yeux d'un bleu si profond qu'il pourrait s'y noyer avec délice.

Devant le silence de son interlocuteur, David se tourna légèrement vers lui et suivit le chemin qu'avait emprunté son regard, celant un sourire méchamment satisfait en son for intérieur.

— Mademoiselle Moorehead... Aria, ici présente, reprit-il pour donner un ton plus intime à ce qu'il allait dire, sera, en tant que chef de projet et responsable du pôle technique, votre principale interlocutrice. Et je remets toute ma confiance non seulement en son expertise mais en ses qualités humaines qui répondront, j'en suis certain, aux vôtres, Mr Major.

La détermination féroce enrobée dans un écrin séduisant et velouté : voilà qui était David en vérité, de quoi il était capable. Un homme prêt à tout sous ses airs de bon samaritain ; un homme qui refusait d'échouer dans l'entreprise qu'il avait décidé de mener.

Et en l'occurrence, cette incursion sur la propriété de Major, ce fameux passage essentiel, il lui fallait l'obtenir.

À n'importe quel prix.

Chapitre 9

À peine entré dans la suite qu'ils occupaient Valrus et lui, Sayan se délesta de sa veste qu'il jeta négligemment sur le premier fauteuil à sa portée. Il déboutonna ses manchettes et remonta d'un mouvement vif les manches de sa chemise blanche sur le haut de ses bras tout en se campant devant la baie vitrée qui menait sur la petite terrasse privative. Il inspira profondément, écoutant d'une oreille distraite Valrus fouiller dans les bouteilles du bar, le cliquetis d'un verre en cristal que le goulot entrechoque.

— Tu ne devrais pas boire autant, Valrus, conseilla Sayan sans une once de reproche dans la voix.

Valrus avala une grande rasade de whisky et fit claquer sa langue.

— Tu sais bien que je n'aime pas être ici. Dans cette ville. Ça me rend nerveux et quand je suis nerveux, je bois. C'est tout.

Sayan soupira.

— La forêt me manque aussi. Dis-toi que ce n'est affaire que de quelques jours.

— Oui mais quelques jours qui ressemblent à un enfer.

Sayan esquissa un léger sourire que Valrus ne put voir puisque le jeune homme lui tournait le dos, les yeux rivés sur le décor citadin à perte de vue.

— Peut-être aussi parce que nous ne luttons plus assez contre nous-même, ajouta Sayan, pensif.

Il ne se voilait pas la face : il passait plus de temps dans la peau de son loup que dans celle qui l'avait vu naître. Parce que l'homme supporte avec difficulté la solitude, cette solitude réelle et pesante. De celle que l'on embrasse en se persuadant qu'elle est l'unique chemin mais dont on est victime ; de celle qui finit par glacer le cœur jusqu'à ce qu'il soit de pierre ou d'eau, filant au gré de ses propres méandres, insensible aux éclats qu'il jettera sur son passage, indifférent à ceux qui tenteront de s'y abreuver. Le

loup aime cette solitude. Il la recherche lorsque, comme lui, il est gardien, éclaireur. Protecteur.

Sayan serra les mâchoires : agitée, il sentit sa bête se retourner pour venir se lover au plus profond de son être, contre son âme bruissante et fiévreuse depuis quelque temps.

— Humf... grogna Valrus. Ce monde-là ne m'apporte rien qui me donne quelconques vellétés à partager. À part une envie de boire irrépressible.

Sur ce, il se resservit une bonne rasade dans son verre qu'il vida presque d'un trait.

Sayan, lui, fixait toujours un point indistinct face à lui.

— Nous devenons asociaux, mon ami.

Valrus se redressa et regarda avec intensité le jeune homme.

— Le crois-tu sincèrement, fils ? Crois-tu que ce soit nous, les asociaux ? Nous qui sommes les gardiens de cette Nature qui nous a vu naître, qui nous a vu grandir, qui nous a nourris ? Chaque jour, nous communions tous ensemble dans cet univers qu'ils appellent sauvage mais qui n'est rien d'autre que la vérité. L'authenticité. Crois-tu que ce soit nous les imbéciles alors qu'eux ne savent plus communiquer autrement que par écrans interposés ? Ils ne verraient pas la beauté même si on la leur glissait sous le nez ! Ils ont perdu l'essentiel, Sayan, et de ce fait, le pouvoir d'établir de véritables rapports humains. Ce qu'ils partagent n'est pas de la communication, c'est de l'information. Tiens, et cet Emerson en est une parfaite représentation !

Valrus avait érigé son index vers le ciel, prêcheur invétéré, avant de réaliser un moulinet de sa main comme s'il tirait sa révérence.

Sayan ne le voyait pas mais devinait, tous ses sens en alerte, les postures de son ami, connaissant par cœur toutes ses mimiques.

— Que penses-tu d'Emerson ? De son projet ?

Valrus expira brièvement mais avec force par le nez, comme si la question l'exaspérait en soi.

— Que veux-tu que je te dise. C'est un businessman, ce type. Son côté protecteur de la planète et cette image d'homme engagé ne sont que façades. Il a juste été intelligent au moment où il le fallait : il a misé sur le développement des énergies pérennes au lieu de creuser sa tombe dans les gisements fossiles.

Valrus fit une brève pause pour marquer sa dernière remarque qu'il appuya de sa voix rauque et voilée.

— C'est un charlatan. Un fantoche. Ni plus ni moins.

— Mais nous aurions à perdre à rejeter en bloc sa proposition, affirma Sayan en réfléchissant tout haut.

— Bien sûr, fils, que nous aurions à perdre ! Cet individu est... machiavélique, têtu. Notre atout-maître dans cette histoire est de pouvoir contrôler ses avancées. Ce qui nous sera plus malaisé si nous rejetons son initiative qu'il réalisera de toute façon. À nos dépens, j'en ai bien peur.

— C'est un chasseur, Valrus. Comme nous tous. Ses proies sont juste différentes des nôtres.

— Son unique proie, je vais te la dire, moi : la notoriété. Ce mec exsude de cet orgueil puant par tous les pores de sa peau.

Sayan tourna légèrement sa tête vers le vieil homme et sourit. C'était vrai que l'odeur d'Emerson les avait agressés : forte, aux artifices très masculins, elle transmettait assurément le message qu'Emerson souhaitait faire passer. Une présence omnipotente, un ego qui ne pouvait être ignoré sous une affabilité à toute épreuve, vernie et épurée.

Loin, si loin de son odeur, à elle.

Sayan ferma les yeux un instant.

Les portes de l'ascenseur avaient eu juste à s'ouvrir et il avait su qu'elle était là, sans même la voir. Ce mélange de fleurs, de lait et de cette résine d'arbre, fraîche et sucrée, piquante et douce tout à la fois, avait envahi ses narines, sa bouche, tout son être. Même sa langue avait suscité des mouvements de pression contre son palais, comme si elle cherchait à extraire toutes les saveurs de ce mets si convoité.

Pendant quelques instants, il avait laissé les organes hyper développés de son loup affleurer jusqu'à la surface de sa peau, luttant comme un diable dans un combat brutal pour garder le contrôle, pour goûter à nouveau avec avidité cette sublime fragrance.

Envoûté ? Oui, il l'était. Et c'était l'unique raison de sa présence ici, à Toronto. Parce que suivre sa piste, la traquer jusqu'à cet endroit lui avait redonné ce qu'il avait perdu depuis trop longtemps : l'envie de courir dans ses forêts, non pas par devoir, mais avec ce plaisir, cette joie animale non

dissimulée qui propulsait son sang chaud jusqu'à son cœur vaillant. Un cœur vivant.

Sayan se surprit à sourire vraiment lorsqu'en ouvrant les yeux à nouveau, il constata son reflet dans la vitre.

Cette rencontre inopinée dans les bois avait déjà entamé son travail de métamorphose : en quelques secondes, quelques minutes, Sayan avait senti ses certitudes ébranlées. Il avait fallu quelques larmes de ces effluves pour colorer à nouveau son monde d'une chaleur qu'il avait cru oubliée.

— Et elle ? demanda-t-il inconsciemment sur la défensive.

Valrus retint sa respiration un petit moment.

— Que me demandes-tu exactement, fils ?

— Je ne sais pas.

Sayan se passa une main sur le visage.

— Je crois que j'avais envie d'entendre...

— Ce que tu as « envie » d'entendre et ce que tu « vas » entendre vont être deux choses différentes, Sayan, le coupa Valrus d'un ton grave. Et tu sais ce que je vais te dire, n'est-ce pas ?

Le jeune homme se détourna de la fenêtre et fit face à son ami.

— Tu n'y penses même pas, confirma Valrus en appuyant chacun de ses mots. Tu ne l'imagines pas, tu ne le conçois pas, et plus que tout, tu ne l'espères pas.

Le regard de Sayan se fit anormalement dur mais Valrus ne changea pas d'expression pour sa part. Sérieux, décidé, il voulait incarner cette voix sage qui lui incombait d'avoir, ce rôle de soutien pour lequel il avait été désigné et assigné.

Le vieil homme soutint le regard acéré, vibrant d'une colère naissante qui allait en s'accroissant : Valrus avait senti déjà depuis ces derniers jours le changement radical chez Sayan et il n'avait pas le droit de le laisser sortir du chemin qui lui avait été tracé.

— Je ne comprends pas pourquoi, dit simplement le jeune homme, les muscles de son cou et de ses épaules tendus à l'extrême.

— Parce que ce n'est pas ton rôle, petit. Parce que tu es un guerrier, un gardien et un protecteur. Pas un reproducteur.

Sayan se mit à rire silencieusement, de ces petits rires amers et tristes.

— Une leçon bien apprise, mon ami, ne put-il s'empêcher de murmurer. Est-ce que tout doit se concentrer dans ces attributions absurdes ? Quel

discours rétrograde...

- Peut-être, fils, mais c'est notre monde, nos valeurs, notre hiérarchie. Certes, oui, elle est ancienne et archaïque si tu veux employer ce terme, mais c'est aussi grâce à cela que nous avons survécu.
- Qu'est-ce que tu en sais ? cracha Sayan, la colère reprenant vigueur après ce soudain abattement. Qui nous dit que nous ne serions pas plus nombreux, pas mieux armés pour faire face à nos ennemis si nous avions évolué en même temps que le monde des humains ? Si nos rites avaient changé, nos conditions s'étaient adoucies, diversifiées ?
- La famille royale a pour tâche de maintenir cet ordre strict et immuable, et il faut avoir foi en elle, Sayan. Tu ne peux pas la renier, tu ne « dois » pas la renier.

Valrus s'approcha du jeune homme et passa un bras autour de ses épaules, lourdes tout à coup.

- Je comprends, tu sais...
- Tu comprends ? siffla Sayan dans un souffle rendu rauque tant il contenait sa rage. Qu'est-ce que tu y comprends, hein ? Son odeur, elle...
- Son odeur ? Ah, parlons-en ! s'emporta le vieil homme, sa crinière grise et blanche ébranlée tout à coup. Je ne vais pas te dire le contraire : la respirer c'est... Comme... Sentir l'eau pure et glacée du torrent s'insinuer dans son corps, s'éveiller les matins d'automne dans les feuilles voilées de rosée. Inspirer le bonheur à l'état pur et croquer dans une vie riche et savoureuse. Et son parfum est tellement fort qu'on se demande comment elle peut être encore libre et sauve. Cette créature, c'est un danger à elle seule ! Et elle est soit une cible, soit un piège.

Valrus sentait sous ses doigts les muscles des épaules de Sayan, cruellement bandés.

- Je t'en bouche un coin, hein ? Croyais-tu que tu étais le seul à la sentir ? Non, mon petit gars...
- Je n'ai jamais douté de tes capacités, Valrus. Et puis tu es un loup, donc je suppose...
- Et l'ours ? Ça te rappelle quelque chose, l'ours ? Maintenant, je comprends son intrusion ! Il a dû la sentir de loin ! Et toi qui engages le combat, au risque de te faire tuer...
- Es-tu en train de me dire que j'aurais dû le laisser l'emmener ? Que

j'aurais dû rester sur ma rive à laper tranquillement mon eau et que je l'ignore ? Que j'ignore surtout quel sort il lui aurait réservé ? C'est ça que tu me suggères aujourd'hui ? Ou alors j'aurais dû effectivement faire appel à la fureur quitte à n'en faire que de la chair à pâté ?

— Sayan...

— Est-ce que tu as entendu ce que je t'ai dit ? Ce n'est pas une lubie ! Quelque chose chez elle m'attire... Quelque chose de différent. Elle est différente.

— Elle t'attire ? Non, Sayan, elle te soumet ! C'est ce qu'elle fait, c'est ce qu'elles font toutes ! Ce pour quoi elles sont élevées, formées. Pour nous soumettre et nous affaiblir.

— Mais elle ne sait même pas qui elle est, ce qu'elle est ! finit par crier Sayan. Nous ne le savons pas exactement nous-mêmes...

— En es-tu certain ?

— Valrus, tu l'as vu comme moi. Elle est... innocente.

— C'est une sorcière ! cria Valrus, excédé. Voilà, je l'ai dit ! Tu ne veux peut-être pas l'admettre, mon petit gars, mais j'ai eu suffisamment eu affaire à elles pour en sentir une quand elle se présente devant moi, innocente ou pas !

— Et toi, tu n'admettras pas avoir aussi senti cette essence sauvage et farouche qui exsude de tous ses pores et qui nous ressemble, à nous. Qui caractérise chaque loup ici-bas !

L'un face à l'autre, les deux hommes s'affrontaient du regard, cherchant à faire plier son adversaire. Mais si des deux, Sayan était le plus fort, Valrus puisait son expérience chez les Anciens et les Sages. Pourtant, c'est lui qui rompit le combat le premier.

— Je ne suis pas insensible, tu sais. J'honore juste les serments qui sont les miens, envers toi et envers la Royauté. Je suis désolé, Sayan, mais tu ne dois pas céder, tu entends ?

Le visage de Sayan se crispa et Valrus sentit son cœur se serrer devant tant de tristesse. Le jeune homme se détourna en secouant la tête négativement, refusant ce que son vieil ami lui demandait d'accepter. Il se passa une main nerveuse dans les cheveux tout en marchant de long en large dans le salon.

— Quelque chose cloche dans tout ça.

Les sourcils froncés, Valrus attendait que le jeune loup se calme. Lorsque ce fut fait, Sayan s'arrêta et fit face de nouveau à celui qui l'épaulait depuis tant d'années. Il avait déjà croisé les hommes-ours et il les avait combattus ; il s'était déjà heurté à des sorcières, et il les avait affrontées également ; il avait aussi côtoyé des femmes-loups et n'avait jamais eu à se défendre de l'absence de lien qui leur était imposée.

Mais cette femme-là, il était certain de ne pouvoir jamais en rencontrer d'autres comme elle, de ne pouvoir se résoudre à passer son chemin et à oublier qu'il l'avait un jour croisée. Et peut-être que Valrus avait raison sur son parfum trop puissant, trop dangereux mais lui seul, Sayan, avait, semble-t-il, subodoré un mystère qu'il devait découvrir, coûte que coûte. Il avait détecté cette subtilité qui faisait d'elle un être unique... À ses yeux, à lui.

— Je suis désolé, Valrus, mais il faut que je sache qui elle est, quelles qu'en soient les conséquences.

Le visage du vieil homme s'affaissa et Sayan se rendit compte à cet instant précis du véritable poids des ans qui écrasait son ami.

Chapitre 10

De la petite enclave herbeuse et calme étaient sorties, tels des champignons aux premières pluies d'automne, des tentes de toiles épaisses dont les tons de vert et de brun se fondaient parfaitement au décor forestier et qui abritèrent les équipes venues préparer le terrain.

Les travaux devaient durer plusieurs semaines et les ouvriers, tout comme les employés de chez Emerson's Company, devaient être logés le plus confortablement possible.

Aria avait donc retrouvé tous ceux qui avaient été nommés en charge du projet Canopée le premier jour mais très vite, chacun avait vogué vers ses propres directives.

Et la machinerie s'était mise en place : tout en veillant à perturber le moins possible les habitats naturels de la faune, les matériaux furent transportés, déballés et préparés pendant que des petits tracteurs creusaient les fondations des différents bassins qui alimenteraient en eau potable les futures habitations.

Aria, une tablette à la main qui concentrait chacun des plans numérisés dont elle était responsable, supervisait ce lancement quand, avec surprise, elle avait vu débarquer un Harry toujours aussi irascible et directif à qui David avait demandé d'établir un lien entre lui, resté à Toronto, et les principaux chefs de projet pour le tenir au courant de l'avancée des travaux.

— David voudrait que tu t'occupes le plus rapidement possible de mettre en place le réseau de captage, l'informa-t-il, mordant.

— Oui, bien sûr, j'ai rendez-vous avec Mr Major demain matin pour que nous en établissions exactement le tracé sur le terrain, répondit-elle.

— Pourquoi suis-je surpris, parfaite Aria ? grinça-t-il, plus renfrogné que jamais.

Mais elle ne releva pas. À quoi cela aurait-il servi sinon à contenter ce perfide personnage au caractère aussi mauvais et incommodant que son eau

de Cologne dont il s'aspergeait à outrance dès que ses pieds devaient quitter le bitume rassurant du centre-ville.

Harry ne cachait rien de ses préférences citadines et Aria s'était plusieurs fois demandée pourquoi détestait-il autant être en pleine nature et surtout, comment avait-il trouvé force et grâce aux yeux de David jusqu'à devenir son bras droit dans une entreprise tournée exclusivement sur un modèle plutôt écologique et dont le cœur économique battait au rythme de la préservation de l'environnement ?

David avait ses défauts mais personne ne remettait en question ses nombreuses implications et donations dans des œuvres humanitaires ou qui n'avaient que pour seul but de protéger une planète sur le déclin.

Harry, en revanche, restait l'énigmatique adjoint qui pouvait être aussi charmant et charmeur que hautain et intransigeant.

— Nous démarrons du camp vers huit heures, lui proposa-t-elle en supposant qu'il était là pour veiller à ce que le partenariat s'exécute sans accroc.

— Grand bien vous fasse. Je repars ce soir de toute façon, lui rétorqua-t-il un peu agité. J'ai encore... des choses à faire avant de revenir m'installer ici, dans ce... paradis !

Il avait jeté ces derniers mots avec tant de dégoût que cela sonnait presque faux.

— OK, je ferai un compte-rendu directement à David de nos premières avancées dès demain soir si cela lui va.

— Ouais, fais donc ça.

Il ne lui parlait pas, il crachait des mots enduits de venin ; il ne la regardait jamais, il la toisait toujours avec morgue et c'est sans lui dire quoi que ce soit ni lui adresser aucun signe qu'il s'éloigna tout à coup.

L'aversion que Harry montrait à demeurer ici était franchement paradoxale avec l'aisance qu'il avait laissé échapper à plusieurs reprises lorsqu'ils avaient randonné tous ensemble quelques semaines plus tôt.

Aria le suivit du regard un moment, toujours aussi déconcertée par un tel comportement.

Elle s'était éveillée avec les premiers chants des oiseaux, à peine l'aube pointait-elle le bout de son nez et lorsqu'elle était sortie de sa tente, elle

avait eu la surprise de trouver Sayan Major adossé à un arbre, non loin de là.

— Vous êtes déjà là ? lui demanda-t-elle en finissant d'attacher ses cheveux dans un chignon de fortune.

Il l'avait regardée venir dans une démarche gracieuse qui avait allumé en lui un désir dont elle n'avait même pas idée. Son pull maillé de grosse laine écru beaucoup trop large pour elle qui semblait la dorloter dans la fraîcheur du matin, le pantalon kaki qui galbait ses jambes fines, ses chaussures pas même lacées, l'habillait avec un tel naturel qu'elle lui sembla être parfaitement en harmonie avec ce qui l'entourait. Avec ce qu'il appelait sa maison.

— Je me lève très tôt, répondit-il simplement.

Il ne pouvait lui avouer qu'il était là, en fait, depuis la veille au soir et que chacune des minutes de cette nuit, il les avait passées à l'écouter dormir, accueillant ses expirations paisibles comme une brise hypnotique et rassurante. Il s'était laissé bercer par les battements lents de son cœur tout en humant sans lassitude son parfum sucré et piquant.

— Vous voulez un café avant de partir ? lui proposa-t-elle.

— En fait, j'ai ce qu'il faut avec moi, la renseigna-t-il en tapotant sur son sac à dos. Et je voudrais vous montrer un endroit où nous pourrions le boire tranquillement.

Aria ne put s'empêcher de sourire.

— Si cela vous convient, bien entendu, rajouta-t-il, le regard en coin.

— C'est justement ce qu'il me fallait. Je prends mes affaires et on y va.

Dès leurs premiers pas qui les éloignèrent du camp, Aria emplît ses poumons de cette délicieuse odeur d'humus frais, encore gorgé de l'humidité de la terre, cherchant dans ces fragrances à retrouver celles dont elle s'enivrait, enfant.

À l'affût, curieuse, elle s'extasia sur la taille des mélèzes et des autres sapins odorants, identifia quelques traces d'animaux dont ils suivirent parfois la piste, retrouvant d'instinct les réflexes que son père avait initiés.

— Vous avez beaucoup de connaissances sur le milieu de vie des animaux ici, dit-il gentiment.

— Quand j'étais plus petite, lui raconta-t-elle tout en continuant de marcher, mon père et moi passions beaucoup de temps dans les bois qui entouraient notre maison. Souvent, nous partions plusieurs jours en

randonnée et nous dormions, soit à la belle étoile, soit dans des cabanes de chasseurs. C'est lui qui m'a appris tout ce que je sais.

— Et que fait votre père ?

— Il enseigne la botanique à l'université mais il est plus particulièrement spécialisé dans la dendrologie.

— En effet, je comprends mieux maintenant. Et votre mère ?

Elle se tourna en souriant tout en dardant sur lui un regard suspicieux ; il se défendit joyeusement.

— J'ai juste envie de vous connaître un peu mieux, c'est tout !

Aria reprit sa marche avant de répondre.

— Ma mère est professeure d'histoire et de langues anciennes.

— Savant mélange... avoua Sayan.

— Disons que j'ai autant les pieds sur Terre que la tête dans l'Olympe !

Son rire était un aphrodisiaque et Sayan sut en l'instant que c'était la seule chanson qu'il voudrait écouter jusqu'à la fin de sa vie, le seul air sur lequel il voudrait jamais danser.

Mais ce petit aria se tarit pour laisser place à une plainte extasiée lorsqu'ils aboutirent enfin à l'endroit où Sayan souhaitait l'emmener. En surplomb au-dessus du lac dénommé « le sanctuaire aux oiseaux », Aria suivit avec émerveillement les nuées noires, grises ou blanches qui survolaient les eaux tout juste scintillantes du lac encore dans l'obscurité de son écrin sylvestre.

— C'est... magnifique, souffla-t-elle en saisissant derechef ses jumelles pour mieux observer cette nature qui s'offrait à elle.

— Oui, et vous comprenez mieux maintenant que je tiens à garder cet endroit tel qu'il est.

Aria abaissa ses jumelles et fixa Sayan.

— Il n'en a jamais été autrement pour moi, Mr Major, le rassura-t-elle.

— Sayan.

— Pardon ?

— J'ai l'impression d'avoir cent ans quand vous m'appellez Mr Major.

Ce qui était presque le cas mais il était des secrets qu'ils ne partageraient pas encore aujourd'hui.

— Appelez-moi Sayan. S'il vous plaît, insista-t-il pourtant.

Elle lui offrit un sourire radieux.

— Alors ce sera Aria également, intima-t-elle gaiement.

« Il n'en aurait jamais été autrement », pensa le jeune homme sans la quitter des yeux comme elle reprenait avec fébrilité son observation.

Quelques engins avaient été parachutés sur le secteur mais, comme l'avait promis David Emerson, tous étaient de petites tailles et aucun n'avait occasionné le moindre dégât.

Depuis plusieurs jours, Aria et Sayan avaient couvert la zone en long, en large et en travers pour tracer le réseau de captage d'eau directement sur le lac, le plus en adéquation avec ce que souhaitait Sayan mais qui n'entraverait pas le bon déroulement des installations pour le projet Canopée.

Loin de ressentir la pression contraignante que David pouvait faire peser sur les épaules d'Aria le soir lorsqu'elle lui faisait part des avancées trop lentes au goût de son patron, chaque matin, c'était le cœur plus léger qu'une plume qu'elle rejoignait ce compagnon avec qui elle passait chaque jour devenu toujours trop court, surtout depuis qu'il lui avait proposé d'installer ses quartiers plus haut dans la forêt afin d'être au plus proche des travaux d'aménagements.

Chaque heure, ils les passaient ensemble, arpentant les kilomètres carrés de ce territoire sauvage, se découvrant l'un et l'autre un peu plus à chaque instant, accueillant parfois le silence entre eux, plus bruyant encore que leurs conversations à bride abattue. De chacun de leurs regards qui s'enivraient, de leurs sourires les plus tendres, de ces frôlements timides qui se répètent à l'envie, ils tissaient inconsciemment un lien étroit et si fort que tout devenait l'évidence même.

Un petit comité de quelques tentes avait donc été installé plus loin en amont du campement initial et profitait de cet asile indompté et harmonieux, la petite équipe resserrant derechef les liens autour d'un feu unique et central où chants et contes du merveilleux peuplaient chaque soir les repas et courtes veillées qui s'ensuivaient.

Aria écoutait, fascinée, les drames ancestraux des héros qui avaient foulé ce sol bien avant eux, imprégnant de leur sang, de leur bravoure, et de leur grandeur d'âme cette terre toujours aussi sacrée aux yeux des tribus autochtones.

— Alors, qu'as-tu découvert aujourd'hui, petite « Mukki » ? demanda Nosh, l'un des ouvriers Chipewyan les plus âgés de l'équipe en venant

s'asseoir aux côtés d'Aria qui tenait une infusion fumante entre ses mains, son regard perdu dans le feu.

Depuis leur première rencontre, Nosh avait témoigné à Aria une sympathie toute paternelle en la surnommant « Mukki », ce qui signifiait « enfant », surnom qu'il était le seul à utiliser. De sa bienveillance protectrice, il avait su combler un vide dont elle ne s'était pas aperçue jusqu'alors, son propre père lui manquant terriblement.

— Mis à part que cet endroit est chaque jour plus magnifique que la veille ? lui répondit-elle en riant.

— Ça, c'est parce que tes yeux sont remplis de bonheur ! lâcha-t-il, espiègle en jetant un œil complice vers Sayan qui discutait avec un jeune homme de l'autre côté du brasier.

Aria suivit la direction de son regard et rougit.

— Sayan connaît tellement bien cet endroit... finit-elle par dire.

— Oui, c'est un homme qui aime sa terre, confirma Nosh avec respect et fierté. Alors, dis-moi, qu'est-ce que tu as vu ?

— Beaucoup de traces de lièvres et de petits animaux, énuméra-t-elle. Toute une ribambelle de castors aussi, à l'embouchure du lac.

Nosh apposa sa main sur le genou d'Aria et le tapota de contentement, portant à ses lèvres la tasse qu'il tenait dans son autre main.

— Et c'est tout ? insista-t-il.

Aria se taisait pourtant, concentrant ses pensées sur les flammes dansantes.

Le feu, seule lumière de vie au milieu de l'obscurité sauvage qui les entourait, attisait la sensation, intime, de pouvoir se livrer, s'épancher de ses secrets dans l'alcôve gardien de leur campement.

— Nosh, je peux vous poser une question ? demanda enfin Aria.

— Bien sûr, « Mukki ».

— Il y a des loups, ici... commença-t-elle.

— Oui, beaucoup de meutes qui reviennent s'installer et c'est bon, affirma Nosh en secouant la tête de haut en bas. Le loup est très respecté, vénéré, voire sacré, chez beaucoup de tribus. Tout comme l'ours, c'est un animal puissant.

— Oui, je le sais, mais savez-vous quelle race trouve-t-on ?

— Principalement le loup gris aujourd'hui. La plupart des autres races ont disparu il y a bien trop longtemps.

Sentant bien que sa réponse n'avait pas satisfait son interlocutrice, Nosh sourit.

— Qu'est-ce que tu veux me demander, « Mukki » ?

Aria se mordit la lèvre puis s'agita pour finir par s'asseoir plus en face de lui.

— Est-ce qu'il serait possible qu'il existe une race de loup plus grosse que les autres ? chuchota-t-elle.

— Plus grosse ? répéta le vieil homme en fronçant les sourcils sur ses yeux toujours rieurs.

— Pas aussi grosse qu'un ours mais deux ou trois fois la taille normale... estima-t-elle, fébrile.

Nosh ne répondit pas tout de suite et l'observa un moment, fouillant le regard bleu nuit devenu noir en contre-jour avec le feu.

— Ce que tu me décris-là, c'est celui que les ancêtres appelaient « Nuniye, le Roi-Loup », mais dans d'autres cultures, je sais qu'il peut avoir des noms différents. Ici, dans nos légendes les plus anciennes, c'est un dieu protecteur qui a vécu il y a fort longtemps, à l'ère où le Ciel s'était marié avec la Terre et dont chaque fruit qui était né de leur union avait reçu un don égal à celui de l'autre afin que l'équilibre en toute chose demeure. Nuniye était l'un d'entre eux.

— Vous êtes en train de me dire que j'ai rencontré rien de moins qu'un dieu ? s'exasia Aria, partagée entre la dérision et l'incrédulité.

Mais la moue amplement sérieuse de Nosh ne la poussa pas à franchir les limites de la moquerie et l'obligea à se tenir coite pour finalement abandonner.

— Oubliez ça, vous voulez, Nosh ? Tout ça est complètement ridicule.

Lentement, elle se positionna de nouveau face au feu, son regard happé par celui de Sayan qui ne semblait jamais la quitter des yeux. Qui semblait entendre le moindre de ses soupirs, de ses murmures, de ses pensées.

— Qu'as-tu vu, « Mukki » ? demanda Nosh pourtant, insistant.

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas de toute façon, avoua la jeune femme en soupirant.

Chapitre 11

Il était presque vingt heures lorsque David pénétra dans l'immeuble d'Emerson's Company. Il salua d'un geste ample et de quelques mots chaleureux Alex, le réceptionniste, qui s'apprêtait à partir, avant de s'engouffrer lui-même dans l'ascenseur qui le mènerait vers les étages les plus élevés, là où il avait son bureau.

Cela n'étonnait personne de le voir aller et venir à toute heure, sachant qu'il avait lui-même mis en place ces règles souples où chacun pouvait venir travailler aux heures qui lui semblaient les plus propices et que ses employés honoraient avec un surprenant investissement. La majorité d'entre eux s'épanouissaient en conciliant alors leurs vies professionnelle et privée, négociant leurs emplois du temps pour que personne ne soit lésé, pour que rien ne soit en défaut chez Emerson's Company. Aucun coup de canif dans les contrats d'embauche n'avait jamais été relevé et chaque collaborateur s'employait à remplir ses fonctions parfois au-delà même de ce qu'il lui était demandé.

Et tous lui vouaient une admiration et un dévouement sans faille.

Ce qui satisfaisait parfaitement David et même au-delà : car aucun ne semblait s'en rendre compte, mais cette idolâtrie le nourrissait, le galvanisait un peu plus chaque jour, renforçant l'insoupçonnée puissance qu'il recélait déjà, le confortant pour atteindre ce qu'il désirait par-dessus tout. La réussite totale de ses projets pour accéder enfin au pouvoir ultime.

Tout devait marcher selon ses plans, tout devait se dérouler comme il le souhaitait.

Ça, ce n'était pas négociable.

Sans crainte, il entra dans l'immense pièce qui lui servait de bureau, plongée dans la pénombre, et jeta son manteau sur le premier fauteuil venu mais il s'arrêta net.

Immobile et aux aguets, il plissa ses yeux pour les forcer à s'habituer plus vite à l'obscurité et chercha la présence qui hantait les lieux.

Quelqu'un se tenait là, près de son bureau. Pourtant, David se détendit finalement et c'est sans véritable méfiance qu'il s'approcha, se laissa tomber dans un des fauteuils qui faisaient face au large plan de travail en verre épais.

Le craquement d'un briquet puis une flamme éclaira quelques secondes la bouche aux lèvres brillantes, peintes d'une teinte sombre qui se refermèrent sur une cigarette.

À chaque bouffée, la petite extrémité incandescente rougeoyait d'un éclat suffisant pour découvrir une moitié de ce visage aussi féminin et magnifique que son profil était dur et cruel.

— Devons-nous rester dans le noir ? demanda David au bout d'un moment, infiniment excédé.

— Qui t'empêche d'allumer ? lui répondit une voix de femme, grave et perceptiblement rauque.

Haussant les sourcils de manière insolente, David s'extirpa de son assise et alla appuyer sur l'interrupteur avant de s'appuyer contre la bibliothèque : une lumière jaune orangé diffusa un éclairage tamisé.

David regarda la femme qui s'était installée dans son propre fauteuil et trônait, un demi-sourire satisfait, à sa place de dirigeant. Ses cheveux noirs aux reflets rouge carmin étaient coupés dans un carré lisse et plongeant, excessivement actuel, dont les mèches de devant descendaient assez longuement de chaque côté de son visage fin en ovale. Au-dessus de la bouche sensuelle aux lèvres pleines, son nez droit s'harmonisait parfaitement avec ses pommettes saillantes. Il la détailla assez vite, toujours étonné de la trouver fidèle à elle-même, comme il l'avait toujours connue, plus belle que jamais.

Il accrocha alors sans broncher son regard à celui, opalin cerné d'un maquillage noir charbonneux, qui le fixait, glacial. Deux perles aussi limpides que l'eau la plus pure, aussi gelées que la glace la plus dure.

— Je ne savais pas que vous deviez venir, dit-il en peinant à cacher sa contrariété. Vu que vous ne daignez pas répondre à mes propres sollicitations...

Il avait rajouté cette remarque non sans laisser filer une amertume ardente sur le ton de sa voix mais si la femme qui lui faisait face s'en soucia, elle

feignit de l'ignorer avec superbe.

— Depuis quand une mère doit-elle prendre rendez-vous avec son fils ? demanda-t-elle d'un ton de reproche.

Certes, il ne pouvait feindre la surprise : il savait pertinemment qu'elle viendrait voir l'avancée de son travail. Il avait tendu le dos chaque jour au début puis, comme elle semblait lui laisser les rênes, il s'était peut-être un peu trop senti en confiance et maître du jeu.

Elle venait donc lui rappeler, sans ambages ni ambiguïtés, que la seule maîtresse en ces lieux, c'était elle. Et s'il était peut-être son fils, il n'en demeurerait pas moins l'exécutant du scénario qu'elle avait adroitement imaginé au départ.

David lui sut gré d'au moins une chose : elle avait choisi une heure décente pour décider d'apparaître car il aurait eu bien du mal à la légitimer comme sa mère. Quel âge pouvait-on lui donner ? Quarante ans ? À peine. Il paraissait aujourd'hui plus vieux qu'elle. Ce qui n'était pas véritablement le cas dans les faits mais qui pourrait croire que décennies et siècles n'avaient eu de prise sur cette femme parfaite ?

De plus, sa beauté sulfureuse aurait retourné la moitié des mâles du secteur et les aurait rendus fous à lier.

— Je préférerais juste que l'on se voie autre part. Vous me faites prendre des risques inutiles en venant ici.

La femme explosa d'un rire cristallin qui retomba dans la pièce comme une pluie chaude d'été emportée dans la bise hivernale. Puis elle se leva et fit le tour du bureau pour s'approcher de lui, de la démarche insolente d'une panthère qui vient cueillir sa proie.

Provocatrice, elle colla la moindre parcelle de son corps contre celui de David et leva la main pour faire courir le bout de son ongle pointu le long de sa joue.

Il n'y avait rien de sexuel dans ce badinage, seulement la démonstration du rapport de force qui la laisserait inexorablement vainqueur.

— David, mon ange, que nous importe les élucubrations de ces simples mortels ? susurra-t-elle, sa bouche tout contre celle de son fils. Nous sommes bien au-delà de ces considérations, tu ne crois pas ?

— Je te rappelle tout de même que je suis l'un d'entre eux !

Devant l'aigreur du ton qu'il avait employé, Elbereth se détacha de son fils et le regarda, les lèvres pincées.

— Tu as toujours été un petit garçon impatient... maugréa-t-elle en s'éloignant finalement.

— Un « petit garçon » ? répéta-t-il abasourdi. Te rends-tu un peu compte de l'âge que j'ai, Elbereth ?

La femme fit volte-face, le regard flamboyant.

— Pour qui me prends-tu, David ? cria-t-elle. J'ai pris soin de toi, je t'ai élevé comme mon propre fils !

— Mère... se reprit-il devant la colère qui s'abattait.

— Comment oses-tu remettre en doute l'importance que tu as à mes yeux ?

Si Elbereth était de taille plutôt moyenne en temps normal, le courroux que David avait déclenché, la métamorphosait, donnant à sa présence – jusqu'à son ombre menaçante ! – un caractère immensément plus inquiétant et terrifiant. Les objets commencèrent à vibrer tout autour d'eux, l'immeuble même sembla gronder et vaciller jusqu'à ce que certains livres et statuettes tombent au sol.

Pourtant, aussi soudainement que la tempête s'était levée, tout redevint calme la seconde suivante.

Le visage d'Elbereth s'était adouci et elle s'essayait même à obtenir un sourire tendre.

— Ne t'ai-je pas toujours aimé comme ma propre chair et mon propre sang ?

David soupira.

— Je suis désolé, Mère, s'excusa-t-il, contrit. Vous savez combien il est important à mes yeux d'être celui que vous désirez. J'ai l'impression de ne jamais assez bien vous prouver ma valeur.

— Oh, mon petit, mon tout petit ! minaуда-t-elle, telle une mère comblée par son bébé charmant. Bientôt, mon ange, tu seras des nôtres et tu comprendras enfin comment je t'ai toujours espéré : fort, puissant, invincible. Tu seras le premier sorcier mâle à t'asseoir à mes côtés. Et nous reprendrons, ensemble, ce trône qui est le nôtre !

Elle avait ponctué son discours emphatique d'une série de gestes, marchant d'un pas sûr et royal au travers de la pièce. Lorsqu'elle s'immobilisa de nouveau, elle darda sur David un regard vif et appuyé.

— Mais pour ça, il faudra réussir la mission qui est la tienne, mon ange.

— Ta chère Siléanne, je n'en doute pas, a dû te transmettre mon message l'autre jour.

Elbereth darda sur lui un regard espiègle.

— C'est indéniablement la meilleure disciple que j'ai eue depuis longtemps et de l'éminence de ses talents n'excelle que sa loyauté. Envers moi mais envers toi aussi, mon cher. Tu ne devrais pas en douter.

David émit un petit rire sarcastique : lui avait une version de la jeune sorcière légèrement différente. À chacune de leurs rencontres, elle se plaisait à le tester pour le moins, voire à l'aiguillonner et le défier.

— Mais j'avoue que tes révélations sur l'identité du Protecteur et ton approche du dénouement de notre entreprise m'ont particulièrement émoustillée, ajouta-t-elle avec flatterie.

Ses lèvres peintes et brillantes s'étirèrent de nouveau dans ce sourire froid et méchant qu'il lui connaissait.

— As-tu réussi à le convaincre ? Le passage est-il opérationnel ? demanda-t-elle.

L'exigence dans le ton de sa voix divinement rauque n'appelait certainement à la négation.

— Oui, mère, confirma David, soumis.

— Alors tu peux laisser l'Ours – comment se nomme-t-il déjà ? – entrer en action.

— Harry.

— Oui, fit-elle, accompagnant ses paroles d'un geste irrité de la main, donc tu pourras lui donner ce qu'il veut : ce petit gage qui scellera notre « collaboration ». Une fois cette innocente petite pierre ôtée des rouages de la machine, cela sera à notre tour d'entrer en scène...

— Mais cette fille...

Elbereth pencha délicatement la tête.

— Nous en avons déjà parlé, non ?

— Elle est totalement inconsciente de son état, de ses capacités ! Il va la briser !

— Qu'importe ! Lorsque nous la récupérerons, le terrain sera labouré, propice à planter les bonnes graines. Tout ce qui a attiré à ces chiens, cracha-t-elle avec véhémence, aura disparu et nous n'aurons plus qu'à développer ses dons de sorcière.

Elle caressa à nouveau la joue de David avant de déposer ses lèvres sur les siennes en un chaste baiser.

— Cesse donc de te préoccuper de tout ça. Focalise-toi sur ton élévation

dans notre monde, mon fils !

Et sur ces dernières paroles, elle s'éloigna de quelques pas pour disparaître complètement dans une onde floue qui se dissipa pour ne laisser qu'une fragrance volatile aux relents âcres et glacés.

Studieuse, Aria, consultait les tracés et affinait ses calculs quant à la profondeur du bassin artificiel d'assainissement naturel qu'ils allaient commencer de creuser dès le lendemain.

Assise en tailleur sur la couchette de sa tente, elle était penchée sur la tablette et faisait défiler d'un doigt des données qu'elle semblait recouper avec la carte déployée à ses côtés.

Sayan s'était présenté à l'entrée de son modeste et petit logis si silencieusement qu'elle ne l'avait pas entendu. Il en profita pour l'observer, un sourire tendre étirant le coin de sa bouche : la masse de ses cheveux châtain clair qu'elle avait attachés grâce à un crayon de papier en un chignon de fortune lui donnait vraiment l'air d'une adolescente. Ce qu'elle n'était pas, loin de là.

Car non seulement il s'était repu à chaque instant qu'ils avaient passé ensemble de la beauté de ses traits, de la grâce avec laquelle elle bougeait sans oublier les frissons qui lui déchiraient délicieusement l'échine à chaque fois qu'elle riait, mais il avait découvert une femme drôle, sensible, passionnée et passionnante, loin du modèle de cette petite fille réservée de chez Emerson's Company.

Jamais ils ne s'étaient retrouvés à court de conversation, leurs échanges presque fébriles et impatients, et lorsque le silence s'installait, c'était un tout autre langage qui prenait la relève : leurs regards, leurs sourires devenaient plus volubiles encore.

Il ne comptait plus le nombre de fois où il avait eu l'envie irrépressible de l'effleurer, de la toucher, s'approchant toujours plus près pour la respirer, enivré, ravi, paisible.

Heureux.

Son cœur se comprima d'un coup si violemment qu'il lui fit mal.

Était-il vraiment heureux ? Était-ce à cela que ressemblait le bonheur ?

Comment aurait-il pu le savoir exactement, lui, à qui tout attachement était interdit ?

Il sentit la tristesse peser sur son front.

Pourtant il le sentait battre comme un fou, ce lien entre eux, comme s'il était vivant, empli de cette fougue qui le colorait d'un savant mélange de féerie et d'invincibilité.

Et la profondeur sublime et brillante des iris bleu nuit qu'elle posa sur lui lorsqu'elle releva la tête et l'aperçut conféra à son intuition toute l'authenticité qu'il espérait.

— Je finis les ajustements pour le bassin d'assainissement, lui expliqua-t-elle pour se donner contenance.

Aria avait beau s'y préparer, à chaque fois que Sayan apparaissait près d'elle, elle se sentait comme vidée de toute volonté tout en s'admonestant pour garder sur son corps en entier galvanisé de cette incroyable énergie délectable, un contrôle raisonnable.

Cet homme avait bouleversé son univers. Véritablement. Irrémédiablement.

Ce regard ambré pailleté d'or avait le don de la laisser sans voix comme de l'entourer de cette certitude confiante qui la persuadait, sans contrainte, de livrer des pans entiers de son âme.

Sayan lui sourit sans gaieté et s'avança, laissant retomber le pan de toile derrière lui. Il avait tellement envie de s'asseoir juste là, en face d'elle, sans rien dire : il la regarderait, il l'écouterait, il veillerait sur son sommeil comme il le faisait chaque nuit depuis qu'elle était ici.

Pourtant, ce soir, toute sa joie était teintée d'une contrariété amère qui affligeait chacun de ses muscles, chacune de ses chairs mortifiées à l'idée de s'éloigner.

— Tout va bien ? s'enquit-elle soudain inquiète de le voir si taciturne.

— Il va falloir que je m'absente quelques jours, admit-il enfin. Deux ou trois, tout au plus. C'est important... Je ne peux pas faire autrement.

Ou alors il aurait pu simplement lui avouer toute la vérité sur ce qu'il était vraiment, sur son rôle ici-bas, sur le fait qu'il se devait d'informer la Royauté et son Alpha sur son affrontement avec l'ours quelques jours auparavant, sur sa présence à elle, ici, dans cette forêt... Lui dire qu'elle était au centre de tout ce qui se passait ces derniers temps, au centre même de son monde et qu'elle ne le savait même pas. Elle ne soupçonnait pas à quel point elle pouvait être différente des autres, si exceptionnelle qu'il ne savait pas lui-même qui elle était réellement et comment il pourrait le lui expliquer.

— Ah... fit-elle, déçue, en tentant de cacher sa propre angoisse.

Puis, comme elle le sentait toujours sur la réserve, elle crut bon de le rassurer.

— Aucun aménagement que vous n'auriez validé ne sera engagé pendant votre absence, vous savez ?

Sayan la fixa, interloqué pendant quelques secondes avant d'éclater de rire, ce qui eut pour effet d'abaisser la tension qui s'était installée.

— Je ne m'inquiétais aucunement pour ça ! s'esclaffa-t-il avant de reprendre son sérieux en la dévorant du regard.

Il leva la main et saisit une mèche échappée qu'il replaça avec tendresse derrière l'oreille de la jeune femme. Ensorcelé, il s'autorisa à effleurer sa joue, dessinant du bout des doigts la fine ligne de sa mâchoire, ses yeux fascinés suivant le chemin qui le menait inexorablement vers cette bouche tentatrice. Il vit ses lèvres s'entrouvrir lorsque son pouce les caressa et ne put résister plus longtemps.

Doucement, comme pour ne pas l'effrayer, il approcha son propre visage, le souffle court, jusqu'à unir ses lèvres à celles qui s'offraient, goûtant enfin ce qu'il désirait tant. Ivresse délectable, il entendit son loup hurler lorsqu'il la sentit s'ouvrir à lui, effaçant la retenue de leur baiser qui devint ardent. Ses mains s'enfoncèrent dans la chevelure de châtaigne pour en défaire l'entrave et profiter de leur soyeux tandis que sa langue savourait avec un plaisir béat celle, douce et chaude, de la jeune femme et explorait les mystères enivrants de sa bouche.

Son loup grogna d'un désir impatient lorsqu'il sentit la petite paume fraîche se poser sur sa joue et s'enhardit à en demander encore plus. Ce que Sayan lui refusa en interrompant avec toute la délicatesse qu'il put trouver en lui, toutes ses forces maintenant engagées à tenter de discipliner son animal.

— Aria... exhala-t-il péniblement, maîtrisant difficilement la bête fauve qui ruait en lui. Je crois que vous allez me manquer.

La jeune femme lui sourit tout en se mordant la lèvre inférieure avec une sensualité qui faillit le faire basculer définitivement.

— Je crois que vous allez me manquer aussi, exhala-t-elle à bout de souffle.

Chapitre 12

Assis sur un sofa mis à la disposition des passagers dans l'un des petits salons privés de l'aéroport de Toronto, Harry feuilletait nerveusement un quotidien économique afin de se donner une occupation mais rien ne l'y intéressait.

Jetant un coup d'œil à l'hôtesse qui pianotait sur son ordinateur derrière un bureau qui ressemblait plus à un guichet, il n'eut pas à être insistant car elle se tourna vers lui presque immédiatement.

— Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur ? Peut-être d'autres magazines ? Ou un rafraîchissement.

Un « rafraîchissement » ? répéta-t-il silencieusement dans sa tête avec hystérie. Au fond de lui, c'était tout simplement un torrent de lave qui se déchaînait depuis son entrevue avec David. Alors un rafraîchissement, c'était le moindre des remèdes à préconiser, en effet ! Les choses allaient changer et il trépignait d'une telle impatience que rien ni personne ne pourrait contenter son trouble.

— Un scotch, finit-il par dire. Oui, un scotch, ce serait très bien.

Il la regarda se dandiner pour descendre de son tabouret haut et répondit avec charme au regard et au sourire qu'elle lui offrit avant de sortir de la pièce, roulant des hanches dans son uniforme gris et rouge.

Égayé par cette simple distraction, Harry tenta de se replonger dans l'article qu'il essayait de lire depuis plusieurs minutes maintenant sans arriver à en finir la première phrase.

— Eh bien, c'est une véritable infection ! l'invectiva une voix masculine et tonitruante. Depuis quand as-tu investi toutes tes économies dans de l'eau de Cologne ?

Harry, plus vif qu'il ne le laissait paraître, se redressa et banda chacun de ses muscles. Croyait-il que c'était par plaisir qu'il s'aspergeait de ces artifices incommodants ? Chaque jour, il devait réfréner des haut-le-cœur :

sa nature d'ours devait rester cachée et le prix en était suffisamment élevé pour qu'un individu ne le titille pas sur ce terrain-là.

Face à son adversaire appuyé négligemment au chambranle de la porte, ils se mesurèrent quelques instants.

L'autre, un grand brun aux cheveux bouclés, leva les bras en signe de paix.

— Doucement, Harry...

— Qu'est-ce que tu fais là et surtout qu'est-ce que tu veux, Gregory ? jappa Harry avec hargne.

La présence d'un autre ours à Toronto même, et de cet ours-là en particulier, n'augurait rien de bon.

— Du calme, Harry, vraiment ! se défendit l'incriminé. Je venais aux nouvelles, c'est tout...

— Aux nouvelles ? Mais aux nouvelles de quoi ?

Le dénommé Grégory fit quelques pas dans la pièce d'une démarche souple et nonchalante.

— Cela fait plusieurs mois que tu es parti, que tu t'es lancé dans cette mission et...

— Et quoi ? le coupa Harry, toujours autant sur la défensive.

— Le clan se demande juste où en sont les avancées de ce projet, répliqua Grégory.

— Et je ne crois pas avoir aucun compte à leur rendre. J'ai combattu selon nos règles, je suis sorti vainqueur et lorsque je rentrerai, ce sera en tant que roi.

L'homme se passa une main dans les cheveux et soupira. Les lèvres pincées, il fit face à Harry.

— Alors, pardonne-moi de te rappeler qu'en tant que roi, tu auras à défendre ce clan que tu sembles mépriser aujourd'hui et si tu veux que chacun de ses membres te respecte, tu devrais commencer par leur en montrer un peu.

La colère monta d'un cran chez Harry qui avança, menaçant, vers son frère d'arme.

— Qui es-tu, toi, pour me faire de tel sermon ? Ah oui, attends... Tu es celui qui s'est plié devant moi pendant le tournoi !

Harry attendit que l'humiliation fasse effet : une bonne petite bagarre, là, tout de suite, ne se refuserait pas.

Pourtant, son estocade retomba comme un soufflet : Grégory encaissa l'affront et c'est même avec douceur qu'il reprit.

— Le peuple des ours a souffert ces derniers siècles et souffre encore du choix de ses ancêtres et du joug des sorcières. Chacun d'entre nous, en s'engageant dans cette aventure, avait à l'esprit ce changement impératif. Les cartes doivent être redistribuées, Harry, et j'espère que ton bénéfice personnel n'est pas la seule motivation à tes actions. Car il est fort probable que, le cas échéant, tu ne sois pas accueilli en maître, mais plutôt en traître...

Harry toisa l'homme qui lui faisait face avec dégoût.

— Quelle grandiloquence moralisatrice... Tant de menaces enrobées dans de jolis mots. Surtout de la part de ceux qui ne prennent aucun risque.

— Tu étais au courant de ces risques, toi comme nous tous !

— Oh oui, j'étais au courant mais tant que tu ne t'es pas frotté à « lui », tu n'en mesures pas exactement la hauteur.

Grégory le fixa avec une curiosité non dissimulée.

— Tu l'as...

— Oh que oui, et en toute franchise, j'ai eu de la chance de m'en sortir cette fois-ci. Alors, soyons clairs : ils veulent des résultats ? Ils vont en avoir. Tu vas leur dire que j'ai la fille, je vais même la chercher dès ce soir mais qu'ils ont intérêt – et cela vaut pour toi aussi – à être au garde à vous et prêts à tout donner quand il faudra achever ce chien, ce qui ne saurait tarder.

Harry avait fini sa tirade en enfonçant son index dans la poitrine de son interlocuteur avec une telle force que sa première phalange avait disparu dans les plis de la chemise.

— Est-ce que ça te paraît plus clair ? s'assura-t-il en plantant son regard courroucé dans celui de l'autre ours.

— Oui, Harry, accepta Grégory.

Puis, se dégageant pour partir, ce dernier s'immobilisa un instant.

— Les ours te suivront. Si ce que tu dis est vrai, alors oui, les ours te suivront. N'en doute pas.

À peine était-il sorti qu'Harry se laissa retomber sur son sofa. Il lui sembla réaliser véritablement ce qui était en train de se passer : David lui avait donné le feu vert. Enfin. Ce pour quoi il s'était préparé depuis si

longtemps allait prendre corps ; et par « corps », il entendait bien sûr celui d'Aria.

Il ne put empêcher ses lèvres de s'étirer dans un sourire carnassier et un flot de salive envahit sa bouche comme une réelle sensation d'appétence : il s'était engagé dans cette croisade en faisant fi de l'allure de celle qui lui était promise, seulement attiré par les relents capiteux du pouvoir. Peu lui avait importé de connaître la forme et le visage qui incarneraient sa future souveraine puisqu'elle lui serait non seulement soumise mais dotée de pouvoirs bien plus puissants qu'aucune autre créature aux alentours. Même Elbereth, la Reine des sorcières, n'aurait plus cette emprise sur eux et devrait les traiter en égaux car jamais elle n'aurait plus, de ses grands airs insupportables, le pouvoir de les rabaisser à nouveau.

À juste titre, si Aria, future sorcière en devenir, l'exaspérait parce qu'elle était jusqu'alors inaccessible, il devait bien admettre qu'il était un ours chanceux car ses formes à elle, étaient tout à fait appétissantes et son visage d'une beauté indéniable. Et ce qui ne gâchait rien, elle semblait d'un naturel si facile et si tendre derrière son fier petit menton et sa moue mutine, que ce ne serait qu'une formalité de la plier à ses désirs.

Et des désirs, il en avait.

Harry ferma un instant les yeux : excité par les flashes de ses fantasmes qui inondaient ses pensées, il sentit son ours s'ébrouer et gémir, en proie à des frustrations, des besoins trop longtemps réprimés.

— Voilà votre scotch, monsieur, dit soudainement la voix fluette de l'hôtesse alors qu'elle se penchait respectueusement devant lui pour poser le verre sur le guéridon à ses côtés. Vous avez besoin d'autre chose ?

Le sourire sur les lèvres d'Harry encore imprimé, il le lui adressa et la détailla sans vergogne de haut en bas, ignorant l'embarras qu'il sécrétait pour la jeune femme qui rougit.

C'était une grande blonde aux jambes interminables ; son visage était quelconque, ses grands yeux bleus fardés d'une couche trop épaisse de mascara, sa bouche d'un rouge à lèvres trop appuyé et elle était un peu maigre à son goût. Mais en l'instant, elle revêtait tous les atouts qu'Harry recherchait chez une femme et il avait bien l'intention de faire fi de ces défauts pour apaiser la passion qui le dévorait.

— Rappelez-moi : à quelle heure décolle-t-on ? demanda-t-il d'une voix

douce.

— Vos bagages viennent d’être enregistrés donc je dirais d’ici une heure. Le pilote...

— Une heure, vous dites ? la coupa-t-il.

Tout en la fixant intensément, il passa sa langue sur ses lèvres et accepta avec un plaisir non dissimulé l’émotion qu’il provoquait. Après tout, depuis qu’il était arrivé, elle n’avait pas feint d’être indifférente, lui lançant de fréquentes œillades et des sourires aguicheurs.

Il sentit le pouls de la femme s’accélérer et choisit de donner le coup fatal.

— Alors oui, je crois que je vais avoir besoin d’autre chose, répondit-il finalement en se levant pour aller lui-même fermer et verrouiller la porte du salon.

Au même moment, Sayan passait les doubles-portes de verre et d’acier en bas de l’immeuble de la Royal Northern Society, siège officiel de la Royauté. Dans ce building prestigieux, on trouvait toute l’infrastructure nécessaire au règne de l’Alpha et de son épouse : banques d’investissements, cabinet d’avocat, sociétés de communication et de techniques informatiques de pointe. Sans oublier plusieurs appartements dans les étages supérieurs, dont ceux de Richard et Astrid, les loups régnants. C’est à cet étage que les pans de l’ascenseur privé s’ouvrirent, débouchant sur l’entrée de l’appartement en lui-même. Clair, luxueusement décoré, Sayan avança sans hésiter dans l’immense suite qu’il connaissait depuis longtemps, foulant les tapis épais et moelleux, et se dirigea vers l’espace où Richard, son Alpha, avait installé son bureau. Dès qu’il le vit, Richard se leva et s’avança vers Sayan pour le prendre dans ses bras. Tels étaient les rapports qu’ils entretenaient mais Sayan n’était pas dupe : sous l’amabilité conservatrice de son maître se cachait une colère sourde qu’il pouvait sentir.

— Cela fait plaisir de te voir Sayan, comme toujours, énonça Richard pour toute introduction. J’aimerais, d’ailleurs, que cela soit plus souvent mais qui veillerait sur nous, alors ?

Espiègle, les sourcils de Richard eurent un haussement caractéristique et il lui offrit un sourire taquin.

— Viens, assieds-toi, lui proposa-t-il avant d’aller lui-même reprendre sa

place derrière son bureau. Je t'écoute.

Plus aucune trace de plaisanterie : le visage de son dirigeant était rempli d'un sérieux et d'une gravité tels que Sayan n'imagina pas lui celer une seule information.

Avec minutie et honnêteté, il raconta ce qu'il avait vécu, sa rencontre avec cette jeune femme, l'intrusion de l'ours sur leur territoire et sa décision de le laisser s'enfuir, lui-même assez mal en point après l'altercation.

— Sayan, l'interrompt Richard, avant que tu continues ton rapport, j'ai déjà deux questions en suspens.

— Je vous en prie.

— D'une part, comment se fait-il que j'apprenne par autrui un fait aussi important que celui-là...

— Je peux vous expliquer, Richard, tenta Sayan.

— Et deuxièmement, continua ce dernier en ignorant l'intervention de son interlocuteur, veux-tu justement m'expliquer, à moi, ce que cette humaine a déclenché chez toi pour que tu te refuses l'appel de ta force !

Ce qui devait être une question s'était finalement commuée en une assertion courroucée.

Sayan soupira. Valrus avait déjà fait son rapport et visiblement son inquiétude était bien plus grande qu'il ne l'avait supposée. Mais Sayan ne lui en voulut pas : comment aurait-il pu alors que le vieil homme était pour lui, ce qui se rapprochait le plus d'un père ? Pourtant, rien ne l'empêcherait, aujourd'hui, d'exprimer ce qui était devenu des certitudes : Aria n'était pas comme les autres. Oui, elle possédait en elle, et de façon flagrante, les atouts des sorcières mais ce n'était pas aussi simple. Il avait rencontré tant de ces harpies qu'il savait exactement en identifier une. Chez Aria, il ne savait pas le définir mais c'était autre chose. Et depuis qu'il avait passé tout ce temps avec elle, qu'il avait appris à la connaître, il savait au plus profond de son être qu'elle était plus que ce qu'ils pouvaient tous imaginer.

— Richard, commença-t-il, vous me connaissez assez pour savoir que je ne fais rien à l'emporte-pièce. Je suis jeune, en tant que Protecteur j'entends, et je suis parfois passionné mais, jamais je n'ai mis en défaut ma fonction et le respect que j'ai pour vous et la Royauté.

— Et j'ai toute confiance en toi, tu le sais. C'est pour cela que je veux ta version.

— Alors, croyez-moi lorsque je vous dis qu'Aria est... spéciale, dit-il en

s’avançant sur son siège, soudain investi et lyrique. Je sais que Valrus vous a fait part de ses soupçons sur son caractère d’enchanteresse et s’il a été honnête, il vous a dit aussi que non seulement elle n’a aucune idée des pouvoirs qui sont les siens mais qu’elle possède en elle une force qui ressemble tellement à la nôtre que c’en est déroutant.

— Peut-être parce que cette harpie d’Elbereth a enfin trouvé une sorcière assez puissante pour nous manœuvrer et nous bernier. Ça ne vous est pas venu à l’esprit, mon cher ?

La voix, froide et impitoyable qui venait de résonner était celle d’Astrid, la Dominante, qui fit son entrée dans la pièce de sa démarche hautaine et sûre.

Sayan se retourna et se leva prestement pour la saluer, comme il se devait de le faire.

Avec ses cheveux d’un blond presque blanc remontés dans un chignon strict et son regard d’opale, Astrid était la louve la plus glaciale que Sayan ait rencontrée. Issue d’une famille de dominants des plus anciennes, chacun de ses gestes était empreint d’une grâce royale qui reflétait sa haute naissance et il la suivit des yeux alors qu’elle s’approchait de Richard et feignait de déposer un baiser chaste et sans tendresse sur le front de son époux.

— Je vous trouve, tous les deux, extrêmement et dangereusement crédules, ajouta-t-elle avec dédain. Qui vous dit qu’elle ne simule pas son « innocence » ?

— Non, madame, se défendit Sayan. Je vous assure, pour avoir passé ces derniers jours avec elle, que c’est un être exceptionnel et...

Il s’arrêta devant le regard explicite qu’elle lui jeta et le sourire en coin qui, loin d’éclairer son visage, lui donna un air sinistre.

Elle posa sa main sur l’épaule de l’Alpha, exprimant par ce geste sa position de dominante et susurra, venimeuse :

— Eh bien, eh bien... Il semblerait que cette petite sorcière ait réussi au moins un tour de passe-passe : celui de s’amouracher notre Protecteur.

— Ce n’est pas ce que vous croyez, répondit Sayan avec fermeté même s’il avait du mal à s’en persuader lui-même.

— Je pense qu’il serait de bon ton de s’en débarrasser sur le champ. Menace ou pas, mieux vaut prévenir que guérir, n’est-ce pas, mon chéri ?

De l'épaule, sa main glissa vers la nuque de son mari qu'elle caressa d'un geste lent sans toutefois cesser de fixer Sayan de ses yeux de glace.

L'Alpha ferma brièvement les paupières sous la caresse et lorsqu'il les rouvrit, Sayan ne put réprimer un frisson. Il allait donner raison à la Dominante et ordonner un acte que Sayan ne pourrait pas exécuter. Il le savait.

— Je veux rencontrer cette femme, dit-il simplement.

Ses paroles firent sursauter les deux autres loups : la Dominante abasourdie d'avoir été démentie en public et Sayan envahi d'un bonheur inespéré.

Astrid fut la plus prompte à reprendre ses esprits et se tourna vers son mari.

— Mais enfin, Richard, tu n'y penses pas ?

— Si, justement, j'y pense. Et je le répète. Je veux la rencontrer et me faire ma propre opinion. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ?

— D'extraordinaire, rien mon ami, mais d'inconséquent, une multitude de raisons ! Que tu ailles là-bas ou qu'elle vienne ici, tu vas te mettre en première ligne. Tu vas tous nous mettre en première ligne !

Richard effectua un quart de tour avec son fauteuil et fit face à sa femme.

— Astrid, je suis l'Alpha de notre meute. Je me suis battu pour cela et j'ai prouvé à tous que je pouvais non seulement diriger notre peuple mais que je suis le premier garant de sa protection. C'est « mon » rôle d'évaluer les menaces qui pèsent sur nous.

Il avait intentionnellement appuyé sur ce mot possessif et Astrid le reçut telle une gifle. Elle n'en montra rien pour autant et c'est mielleuse qu'elle se blottit contre son maître.

— Je ne supporterais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, minauda-t-elle.

— Alors, ne crains rien, la rassura-t-il tendrement en la serrant contre lui.

Puis, s'adressant à Sayan, il reprit d'un ton assuré :

— Va la chercher dès demain et ramène-la ici. Jusqu'à nouvel ordre, elle est sous ta protection. Et la nôtre.

Sayan eut du mal à faire taire les battements désordonnés de son cœur. Il avait entendu et pris en considération les justifications d'Astrid mais tout son être en appelait autrement.

Allongé dans la chambre de l'appartement qui lui était toujours alloué dans l'immeuble de la Royal Northern Society, il tenta de rassembler ses

pensées et ses émotions : Astrid avait insinué qu'il était tombé amoureux d'Aria ce qui, si c'était réellement le cas, aurait des conséquences terribles non seulement pour lui-même mais pour tout le peuple des hommes-loups et des humains dont il assurait la protection.

Les Protectors n'avaient pas le droit de s'attacher à qui que ce soit et il se remémora le serment qu'il avait prêté lorsque Richard l'avait nommé lui-même Protecteur. Fier de ce moment qu'il brandit en avant comme un bouclier inattaquable, il feignit d'ignorer le déchirement de son âme lorsque l'image de la jeune femme se matérialisa juste devant ses yeux clos.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Harry poussa le pan de la toile de tente et passa sa tête mais tout son corps suivit presque instantanément.

— Ah, tu es là ! cria-t-il sans demander la permission d'entrer. Je t'ai cherché une plombe dans le campement plus bas.

Aria, penchée sur les plans étalés sur la table, se redressa d'un coup. Décidément, Harry détenait le record de l'homme le plus goujat et sans gêne qu'il lui avait été de rencontrer.

— On ne t'a jamais appris à frapper avant d'entrer ? demanda-t-elle, fâchée.

Déjà mal à l'aise en sa présence, Aria devait contenir sa contrariété de le voir s'immiscer dans le seul endroit, ici, où elle avait un tant soit peu d'intimité.

Haussant un sourcil narquois, Harry s'immobilisa avant de faire demi-tour abruptement, ce qui eut le jouissif mais bref résultat de surprendre Aria avec plaisir. Mais en le voyant porter trois coups insonores contre la toile qui se déforma au gré de son poing avec un large sourire triomphant dévorant la moitié de son visage, Aria ravala avec difficulté son irritation naissante.

— Comme ça, ça te va ? Ai-je bien respecté le protocole, ma chère ? demanda-t-il, goguenard tout en s'avançant vers elle d'une démarche chaloupée, féline.

Quelque chose d'animal brillait dans ses yeux comme il s'approchait et Aria ne put réprimer la désagréable décharge électrique qui lui zébra le dos.

— Je ne savais pas que tu devais revenir aujourd'hui, dit-elle en cherchant à rester maîtresse d'elle-même.

— Et moi je ne savais pas qu'il fallait te demander la permission pour être là où David me demande d'être.

Son arrogance était à la mesure de sa suffisance et Aria refusa net de s'engager sur ce terrain-là.

— Tu as besoin de quelque chose ? demanda-t-elle en se détournant nerveusement vers les plans qu'elle étudiait juste avant son irruption.

Harry qui n'avait cessé de se rapprocher, s'était arrêté à peine à quelques centimètres d'elle, si bien qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps, son haleine sur sa nuque lorsqu'il lui répondit.

— En fait, non.

De quoi d'autre aurait-il eu donc besoin ? Celle qui se tenait là, presque contre lui, occupait toutes ses exigences.

Les petits cheveux à la base de sa tête d'Aria, tous ceux qui n'étaient pas pris dans l'élastique de sa queue de cheval, vibrèrent sous le souffle de l'homme qui la surplombait aisément et dont le regard intentionnellement posé sur sa nuque ne reflétait rien de doux ni d'amical. Si elle en avait été témoin, elle aurait constaté ce désir bestial qui flamboyait dans ses iris.

Aria serra les dents pour garder le contrôle puis, les yeux fixés sur les lignes et les courbes qui s'entremêlaient dans son inconfort, elle tenta de reprendre prise sur le cours des événements.

— Bien, alors, si tu n'y vois pas d'inconvénients, comme je démarre tôt avec l'équipe au nord demain matin, j'aimerais finir de travailler pour pouvoir aller me coucher, l'informa-t-elle le plus calmement du monde...

— Quelle douce idée... Finis ce que tu as à faire, ne fais pas attention à moi, répondit-il sans bouger d'un pouce.

Aria bougea un bras pour saisir un feuillet et le heurta.

— Ce n'est pas possible, le gronda-t-elle agacée, j'ai besoin d'espace. Je ne peux travailler ainsi. Ne peux-tu...

Sans attendre il recula d'un pas en levant les mains devant lui en signe de reddition puis s'assit dans le fauteuil pliant qui trônait à côté de la table, position plus terrifiante encore pour Aria car il pouvait l'observer tout à loisir. Ce qu'il fit sans se gêner. Bien au contraire, il ne cachait rien de ce plaisir qu'il avait à la malmenier dans ce petit jeu où il se sentait maître et vainqueur par avance.

Soupirant sans pour autant lui jeter un seul regard, Aria se saisit de sa grande règle qu'elle plaça sur les plans, traçant des traits qu'elle annotait consciencieusement.

— Tu sais, commença-t-il, en ne cessant de la fixer. Au début, je me suis demandé si tu le faisais exprès. En fait, je n'arrivais pas à savoir si tu

étais la plus parfaite d'entre toutes ou la plus naïve et inconsciente de toute l'histoire.

Aria leva les yeux vers lui, interloquée.

— David a tout de suite penché pour la seconde solution mais moi, tu sais, continua-t-il comme s'il énonçait l'évidence même, je suis plutôt du genre méfiant. Alors, j'ai préféré attendre.

Hébétée, Aria ouvrit la bouche, cherchant quoi dire mais Harry ne lui en laissa pas le temps.

— Ce qui n'a pas été facile, crois-moi ! renchérit-il en se levant pour revenir à son niveau.

Proche, il inspira avec force et profondément comme s'il cherchait à la respirer, avant de continuer, ses lèvres se mouvant dans un ralenti inquiétant.

— Humer ton parfum, comme ça, jour après jour, sans pouvoir laisser libre cours à ce qu'il enflammait en moi, c'était... comme une torture.

À mesure qu'il parlait, il se collait petit à petit contre elle, son visage approchant dangereusement de celui d'Aria, tétanisée. À grandes inspirations, il la respirait, ses narines palpitantes.

— Mais David avait dit non, souffla-t-il avec regrets à présent à quelques millimètres de son cou. Alors j'ai obéi. Mais je ne suis plus certain d'accepter d'attendre. Surtout maintenant, depuis qu'il est dans les parages, cet enfoiré de cabot.

Aria discernait le frôlement de cette bouche déjà humide et repoussa de toutes ses forces Harry, s'écartant de lui de plusieurs pas.

— Mais qu'est-ce qui te prend, Harry ? As-tu perdu l'esprit ? Et... de quoi tu parles, à la fin ?

Le regard condescendant qu'il lui offrit finit par la terrasser.

— Alors David avait raison, dit-il avec morgue avant qu'un large sourire carnassier ne s'étale sur le bas de son visage. Et moi j'ai gagné le gros lot, on dirait...

— Qu'est-ce que David vient faire dans cette histoire. Sur quoi avait-il raison ?

— Ça, mon petit trésor, tu vas le découvrir bien vite.

Sans s'en apercevoir, Aria avait reculé mais se retrouvait acculée au fond de la tente et regardait avec une horrible sensation Harry s'avancer

inexorablement vers elle, la mine de son visage de plus en plus cruelle et satisfaite.

— Harry, je veux que tu sortes de ma tente, tu entends ? Tout de suite !

Mais il continuait d'avancer, passant sa langue sur ses lèvres comme un animal affamé prêt à mordre sa proie.

— Je ne le répéterai pas. Dehors ! réitéra-t-elle à bout de souffle.

Mais alors qu'elle tendait instinctivement son bras, pointant de son index la sortie, Harry le lui agrippa et l'attira contre lui, emprisonnant son corps contre le sien, sa bouche avec la sienne, avide et brutale.

— Lâche-moi ! vociféra-t-elle en se débattant comme une diablesse.

— Oh que non, petite princesse. Tu es à moi. C'était ma récompense, ma part du contrat et j'ai bien l'intention de la faire valoir maintenant !

Comme si elle n'était qu'un fétu de paille, il la souleva et la jeta sans ménagement sur la couche spartiate qu'Aria occupait dans la tente, pesant de tout son poids sur le corps de la jeune femme qui ne cessa pas le combat pourtant perdu d'avance. Harry déployait une force insoupçonnée contre laquelle Aria ne pouvait lutter et bientôt de lourdes larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux horrifiés alors qu'il arracha en deux de ses mains le t-shirt en coton d'Aria.

— Arrête, Harry, je t'en prie... supplia-t-elle dans un dernier élan.

Mais rien ne fit réponse à sa supplique sauf le souffle anormalement grave et rauque d'Harry, ses mains rapaces qui s'emparaient de ses seins et de ses fesses, frottant sa virile impatience contre son ventre dénudé dans un rôle bestial et caverneux.

Alors qu'il se soulevait légèrement pour se laisser le champ libre vers la fermeture du jeans d'Aria, cette dernière, mue par un réflexe de survie, réussit à se contorsionner suffisamment pour envoyer un coup de genou dans l'entrejambe d'Harry qui grogna, perdant quelques fractions de seconde l'emprise qu'il maintenait sur sa proie. Aria, groggy, le corps engourdi par ce trop-plein de frayeur et le poids d'Harry, se tortilla et rampa sur le sol. Au moment où elle s'appuyait sur ses bras pour se mettre debout et courir le plus loin possible de cet être immonde, une entrave la saisit à la cheville et elle se sentit tirée, sa tête heurtant violemment la toile rugueuse au sol qui préservait l'abri de l'humidité de la terre.

— Où est-ce que tu crois aller comme ça, ma petite garce ? Tu n'iras nulle part avant que tu aies appris qui sera ton maître dorénavant ! cracha

Harry en l'entraînant vers lui à nouveau.

Aria tenta à nouveau de crier mais Harry étouffa son désespoir de son poids, lui coupant littéralement le souffle lorsqu'il s'allongea de tout son long contre son dos.

Lui agrippant les cheveux, il tira d'un coup sec sur la queue de cheval : la tête d'Aria fut projetée vers l'arrière, l'obligeant à cambrer le dos.

— Quel caractère, ma petite reine ! siffla-t-il tout près de son oreille. Et crois-moi si je te dis que je suis ravi de te découvrir si fouguese mais je crois que j'ai attendu suffisamment longtemps et nous aurons tout le temps de jouer à ces petits jeux si tu en as envie. Je ne voudrais pas que notre union débute de mauvaise harmonie mais lorsque ma patience arrive à son terme, je peux être quelqu'un de bien moins gentleman...

Sur ce, il remonta avec sa langue le long du cou tendu d'Aria jusqu'à la bouche ouverte par contrainte dont il s'empara sans ménagement, étouffant le râle de chagrin de la jeune femme.

— Par Asgard ! exulta-t-il avec un certain triomphe. Ton odeur me rendait fou mais ta saveur est à elle seule un péché...

Harry éclata d'un rire sonore et dénué de toute joie.

— Tu vas faire de moi le plus puissant des guerriers, l'égal de tous les grands de ce monde... Et pourquoi pas, après tout, pourrons-nous même voir plus grand... Le premier roi ours depuis tant de siècles enfin célébré... À bas l'hégémonie de ces saletés de loups !

Sa main qui tenait fermement la queue de cheval tira encore un peu plus et Aria eut l'impression que sa nuque allait rompre pendant qu'il prenait une nouvelle fois d'assaut sa bouche déjà endolorie. De son autre main, par mouvements désordonnés au comble de l'excitation, il cherchait à s'emparer de ses seins tout en tentant alternativement mais sans succès de lui ôter son pantalon.

Dans la tête d'Aria, tout se bousculait : la crainte, l'horreur de ce qui était en train de se passer, mais aussi les paroles incompréhensibles d'Harry qui semblait pris de démence. Elle ne comprenait rien au charabia qu'il déversait ces dernières minutes mais était consciente que cette situation intolérable ne devait pas aller jusqu'à son terme, qu'elle refusait de subir ce qui semblait inéluctable.

Avec force et dans un dernier espoir que quelqu'un entende le combat qui se menait ici, elle lança un « au secours » aussi fort qu'elle put ce qui pour

effet un tout autre résultat que celui escompté : retournée aussi soudainement sur le dos, la tête d'Aria fut propulsée sur le côté par l'intensité du coup de la gifle que lui asséna Harry. La violence de l'impact lui fit perdre brièvement connaissance et c'est à peine si elle comprit les minutes qui s'ensuivirent.

Le tonnerre se déchaînait-il dehors ? Un tumulte assourdissant s'abattait dans la tente et semblait soulever tout sur son passage, le poids d'Harry y compris. Tout était confus, son environnement sonore réduit à des grondements puissants comme des rugissements...

Aria tenta d'ouvrir les yeux mais sa vision resta floue : des masses indistinctes et gigantesques tournoyèrent avant de disparaître au-dehors. Elle ressentit tout à coup le froid de l'air sur elle qui la transit et la joie de se sentir respirer à nouveau sans entrave. Sa tête repartit sur le sol et elle sombra à nouveau dans une demi-conscience pour un bref instant. Le vacarme s'était éloigné mais s'activait toujours. Aria se força à nouveau à reprendre connaissance : son regard, légèrement plus clair, elle espéra comprendre ce qui se passait. La toile de la tente était complètement déchirée et les pans en lambeaux battaient au gré du vent. Ce qui lui glaça le sang fut le concert de râles et de grognements qui se déroulait à quelques mètres d'elle. Incapable de se mettre debout, elle avança à quatre pattes et se figea devant le spectacle.

Pour la deuxième fois de sa vie et en seulement quelques semaines d'intervalles, elle assistait à un combat entre un ours et un loup ! C'était inconcevable, impossible !

Subjuguée par la fureur qui se dégageait de chacun des animaux, elle resta immobile à admirer ce déchaînement bestial et inhumain.

Malgré la nuit, elle distinguait bien les deux bêtes : l'ours, assez sombre avec son pelage brun foncé, elle se rendit compte tout de suite que le loup, bien qu'il fut de taille hors norme également, était différent du précédent, avec sa fourrure grise, qui captait chaque rayon de la lune.

Toutes griffes et tous crocs dehors, les deux fauves luttaient avec une irascible sauvagerie, le loup visant les organes sensibles tout en sautant sur le dos de l'ours afin d'éviter les crochets assassins des pattes gigantesques, l'ours ruant dans un fracas si terrible que la terre en tremblait.

Aria était littéralement tétanisée par le spectacle et n'arrivait pas à bouger. De plus petite taille, le loup n'aurait pas dû avoir un tel ascendant

mais tenait la dragée haute au mastodonte qu'il combattait.

Pourtant, sûrement à cause de la fatigue, il manqua une de ses attaques, contrée par l'impact de la patte de l'ours qui le propulsa plusieurs mètres plus loin dans un roulé-boulé, finissant sa course contre le tronc d'un arbre dans un bruit sec et effrayant lorsque son dos s'y cogna.

Haletant, de longues coulées de bave souillée dégoulinant de sa gueule ouverte, l'ours se tourna vers son adversaire, masse de poils gisante et inerte.

Pendant quelques instants, Aria eut l'impression que le temps s'était arrêté, suspendu dans l'accalmie soudaine et inacceptable, que le monde entier avait décidé de se taire, de louer le silence comme le dieu suprême, que tout était désormais figé, immuable.

Le vent, qui n'avait pas compris les règles, s'immisça dans ce jeu improbable et fit s'agiter les cheveux défaits d'Aria devant son visage, ramenant tout d'un coup la jeune femme à la réalité.

Le contraste entre l'immense bête brune qui se tenait sur ses quatre pattes, son pelage fumant sous les amples mouvements de son corps essoufflé, et la forme alanguie et comme exsangue au pied de l'arbre, agit comme une injection d'adrénaline pour Aria qui, instinctivement, commença à reculer pour trouver une autre échappatoire.

À peine avait-elle fait glisser ses genoux que l'ours fit volte-face et planta ses yeux dans les siens : ce qui animait le regard du géant, qui n'était pas sans rappeler ce qu'elle avait discerné dans le même regard d'Harry, épouvanta la jeune femme avec une telle intensité qu'elle se sentit comme galvanisée. Sans attendre, elle se remit debout et commença à courir, feignant d'ignorer que le monstre l'avait déjà prise en chasse.

Sans s'arrêter, pourtant, elle dévala la pente à travers bois et qui la mènerait vers la partie du campement où elle savait qu'elle trouverait du secours. Lorsqu'elle aperçut quelques ouvriers qui s'étaient regroupés autour d'un feu pour partager un moment de calme avant d'aller se reposer, elle hurla, demandant secours, leur intimant de se sauver eux aussi. Perdue. Affolée.

Tous se retournèrent puis l'un d'entre eux se leva juste à temps pour la recevoir dans ses bras et lorsqu'elle s'y jeta, elle tambourina sa poitrine, les invectivant pour qu'ils s'enfuient.

— Que se passe-t-il, mademoiselle ? demanda celui qui la maintenait dans

ses bras pour l'empêcher à nouveau de s'agiter.
— L'ours ! Là, l'ours ! cria-t-elle en osant pour la première fois depuis qu'elle avait pris ses jambes à son cou se retourner pour montrer du doigt le chemin de terre vide, tout juste rempli de nuit.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

À son arrivée au campement le lendemain, Sayan fut surpris de l'effervescence qui y régnait : les ouvriers étaient massés en petits groupes, çà et là, et des hommes que Sayan n'avait jamais vus encore étaient arrivés, armés de fusils portés en bandoulières. Des allées et venues incessantes donnaient à l'endroit des allures de fourmilière géante, bien loin du petit bivouac qu'il avait quitté la veille encore.

Humant l'air en profondeur, il sentit sa gorge se nouer et ses entrailles se déchirer lorsqu'une forte odeur de sang ébranla le peu de calme qui lui restait.

Que s'était-il passé ici, bon sang ?

D'un pas rapide qui se mua en course, il prit le chemin qui menait au petit campement qu'Aria et quelques-uns avaient établi quelques jours plus tôt, installé plus en hauteur vers le lac, suivant de plus en plus fébrilement la trace sanglante. Plus il avançait et moins il acceptait l'alternative qui battait à ses tempes : il était arrivé quelque chose à Aria et jamais il ne pourrait se le pardonner.

Il ne mit qu'une poignée de minutes pour rejoindre son but et héla Nosh qui sortait justement d'un des abris avant de s'immobiliser net : le spectacle de la tente d'Aria, éventrée dont les pans gisaient enchevêtrés tel un amas de cadavres, finit de lui glacer le sang.

Tous ses sens en alerte, il respira l'endroit, chercha les traces caractéristiques et évidentes de sa présence mais tout ce qui lui revint furent simplement des effluves lointains, le témoignage ancien de son passage ici.

Pour la première fois de sa vie, Sayan se trouva démuni, perdu, et durant quelques secondes, demeura hébété devant l'intolérable. Cela ne pouvait être possible ; il n'avait pas pu lui arriver quoi que ce soit...

Son loup, aussi ulcéré que malheureux, ruait sauvagement au fond de lui, cherchant à prendre le contrôle. Toutes griffes dehors qui lui lacéraient les

flancs, Sayan frissonnait à chaque coup de mâchoires qui claquait dans sa tête, et sa vision se troubla lorsque sa bête, s'ébrouant dans sa rage, exigea d'entrer en action.

Plongé dans son combat intérieur, il sentit à peine la main posée de Nosh sur son avant-bras et c'est d'un geste brutal qu'il se dégagea de l'étreinte.

— Pardonnez-moi, Sayan, s'excusa le Chipewyan sans reculer pour autant, je ne pensais pas vous surprendre.

— Mais que s'est-il passé ? explosa Sayan dans un état second. Où est Aria ? Où est-elle ?

Devant l'ampleur de son désarroi, Nosh resta très calme face au jeune homme. Il avait bien compris depuis les premiers jours qu'un lien solide et inaltérable s'était tissé entre les deux jeunes gens et nombre de fois il avait souri en les voyant partir à l'aube, armés de leurs sourires timides et leurs regards tendres.

Alors, pour première réponse, Nosh énonça un de ses proverbes dans sa langue natale mais que Sayan comprit sans aucune difficulté.

« Il faut que les eaux du torrent s'apaisent si l'homme veut y admirer son reflet ».

Aussi utile qu'un électrochoc, Sayan réprima son emportement et passa une main nerveuse dans ses cheveux.

— Je vous prie de me pardonner, Nosh, mais je suis tellement inquiet...

— Je sais, mon ami et je ne vais pas vous mentir : il s'est passé bien des choses terribles la nuit dernière, mais « Mukki » va bien maintenant.

— Comment ça, « maintenant » ?

— Le camp a été la cible de l'attaque d'un ours, attiré sûrement par les provisions. Cela n'est pas extraordinaire ici. Seulement la première tente sur son passage était celle d'Aria. Mais elle a réussi à s'enfuir et est redescendue jusqu'au campement principal pour donner l'alerte.

— Pourtant je ne l'ai pas sentie... Je veux dire, je ne l'ai pas vue lorsque je suis arrivé au camp principal.

— Non, avec les autres, nous avons préféré qu'elle s'éloigne pour quelques jours, tant que les lieux ne seraient pas mieux sécurisés, voire le projet reconsidéré, par exemple.

Sayan le considéra quelques secondes : avec ses cheveux longs tressés dont la teinte foncée était amplement dévorée par le gris aujourd'hui, les marques tribales qui maculaient sa peau et les amulettes qui ornaient son

torse, Nosh honorait sa tribu et ses racines Chipewyan. Mais dans son regard vif et acéré, tout indiquait qu'il analysait parfaitement le monde actuel et qu'il n'était dupe de rien : ce projet ne remportait pas son approbation et il n'avait pas caché sa méfiance vis-à-vis de David Emerson lui-même lorsqu'il était venu se présenter dès les premiers jours, avant même le démarrage des travaux. Nosh avait été le plus pertinent dans ses questions, le plus dérangeant et le plus intransigeant, poussant David dans ses retranchements. Sa présence sur ce chantier, au départ, n'était due qu'à son seul désir de voir de ses propres yeux et de pouvoir témoigner, le cas échéant, si les termes du contrat pour préserver l'intégrité des lieux, n'étaient pas respectés. Puis était entrée en scène celle qu'il avait surnommé « Mukki » et devant l'honnêteté et la probité de la jeune femme, il avait rendu les armes.

— Alors, elle n'a pas été blessée ? demanda Sayan avec soulagement.

— Non, pas physiquement en tout cas mais j'avoue qu'elle semble avoir été secouée. Elle tenait des propos incohérents, au sujet de l'homme de la ville – Harry je crois – et de l'ours en disant qu'ils ne faisaient qu'un, puis, à un moment d'un autre animal qui avait cherché à la protéger, d'un affrontement entre les deux. Rien n'était très rationnel... Pour nous, en tout cas.

Nosh le fixa intensément. La peau autour de ses yeux était épaisse et ridée, tannée par le soleil et le vent, signe qu'il avait passé la majorité de sa vie au contact de cette terre et de cette nature à laquelle il était fier d'appartenir.

— Mais pour vous, cela a un sens, n'est-ce pas ? insista-t-il finalement.

Sayan lui rendit son regard avec franchise : élevé dans les traditions de son peuple et abreuvé du folklore de ses ancêtres, le vieil homme aurait été offensé par un quelconque démenti.

— Peut-être parce que finalement le mythe et la réalité ne sont pas si éloignés l'un de l'autre, avoua Sayan. Les traditions puisent leur sagesse dans une réalité qui fut autrefois. Parfois, les légendes sont plus une certitude que de vulgaires contes.

Le sourire que Nosh lui offrit agit sur lui comme un véritable baume mais la sensation fut fugace.

— Vous ne devriez pas perdre votre temps ici, « Nuniye », reprit le vieil homme avec sérieux. Car si ce que la petite a dit est vrai, non seulement

il y a un ours qui traîne dans les parages mais il y a fort à parier que les traces de sang que j'ai relevé plus en amont, là-bas, ne soient pas seulement les siennes.

« Valrus » songea Sayan avec horreur.

— Je vous remercie, Nosh, lança-t-il en reprenant immédiatement sa course, sur la piste du loup qui s'était interposé entre l'ours et Aria.

Mais après quelques pas, le vieux Chipewyan le rappela.

— Eh ! En ce qui concerne la petite : lorsqu'elle est partie, elle a parlé d'une maison... Rosewood, je crois !

Sayan lui fit un signe qui valait un remerciement et, lorsqu'il se fut suffisamment éloigné, laissa son loup prendre les rênes de l'équipée : si ses sens étaient plus aigus que ceux d'un humain normalement constitué, son loup décuplait sans effort toutes ses capacités. Des deux, il serait le plus prompt à retrouver Valrus où qu'il fût.

En espérant qu'il soit encore en vie.

Un « bip » qui retentissait régulièrement lui vrillait les tympanes et Valrus grogna. Puis il entendit une voix de femme qui parlait trop fort à son goût mais qui, étrangement, lui était familière.

— Sayan ! Venez ! appela Maddie. Je crois qu'il reprend enfin conscience.

Avec aussi peu de temps qu'il n'en faut pour le dire, Sayan apparut et vint se positionner à côté du lit. Ses narines se dilatèrent et son loup chercha avec fièvre son compagnon de toujours. Lorsqu'enfin Valrus ouvrit les yeux, il fut si heureux qu'il soupira d'aise et saisit la main de Maddie qu'il serra avec force.

— Bienvenu parmi nous, Valrus, lui souhaita Sayan avec un pâle sourire, reflet de ces dernières heures d'inquiétude extrême.

Lorsqu'il l'avait retrouvé toujours plongé dans son corps de loup, plusieurs kilomètres plus loin, à l'abri dans une cavité naturelle, il avait tremblé d'arriver trop tard. La respiration faible, le pouls filant, Valrus souffrait de nombreuses plaies et de contusions qui l'avaient fait gémir lorsque Sayan avait voulu le déplacer. Avec patience et douceur tout en gardant à l'esprit que chaque minute comptait dans la survie de son ami, ils avaient réussi, avec Maddie, appelée à la rescousse, à le prendre en charge et à le ramener au chalet de Sayan. Là, un médecin de la Royauté, qu'ils connaissaient bien, avait été dépêché avec le matériel nécessaire et avait

pris en charge les opérations urgentes. Valrus avait repris depuis sa forme d'homme mais était resté dans le coma.

Jusqu'à cet instant.

— Suis pas certain d'être content d'être là, maugréa l'homme alité en grimaçant.

Chaque parcelle de son corps le faisait souffrir comme un damné.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris, vieux loup entêté, de vous en prendre à un ours, tout seul ? l'invectiva Maddie les yeux pleins de larmes. Vous auriez pu y rester, bon sang !

Valrus tenta un rire en signe de bravade mais le résultat ne fut pas à la hauteur : un gargouillis sinistre le fit tousser, rappelant comme une matraque assénée qu'il avait été roué de coups.

— Maddie... pria Sayan en lui pressant la main avec réconfort.

Il savait très bien que Valrus ne s'offusquait nullement du ton agressif sur lequel Maddie s'était adressée à lui : tous deux la connaissaient trop bien pour savoir que c'était sa façon, à elle, d'exprimer la détresse dans laquelle elle avait été ces dernières heures et pas une minute, malgré les tentatives répétées de Sayan pour qu'elle prenne un peu de repos, elle n'avait quitté le chevet de « Mr Farnsworth » comme elle aimait à l'appeler.

— Bien, je vais faire une tisane roborative, proposa-t-elle pour dissimuler ses larmes et être seule pour laisser éclater son soulagement. Je pense que cela nous fera du bien à tous.

Et sans plus de cérémonie, elle quitta la pièce, laissant les deux hommes seuls.

— Valrus, bon sang, qu'est-ce qu'il t'a pris ? demanda Sayan avec douceur.

Ce n'est pas toi, il y a quelques semaines de cela qui m'avait sermonné lorsque je m'y étais frotté ? Et toi, tu...

— Je ne pouvais pas le laisser faire, le coupa Valrus avec émotion.

Sa voix était plus éraillée que jamais et Sayan sentait qu'il faisait beaucoup d'efforts pour parler mais l'intensité de son regard, humide et effrayé, lui ôta toute envie de le rabrouer. Très agité, Valrus continua de parler, convaincu de l'importance de ce qu'il devait dire malgré les appels à l'apaisement de la part de Sayan.

— Je sais que tu ne m'avais rien demandé expressément mais lorsque tu m'as dit devoir descendre au siège pour rencontrer Richard, je savais que tu ne serais pas tranquille si personne ne veillait sur ta petite

protégée. Parce que, fils, même si je n'étais pas d'accord avec toi la concernant, je ne suis pas insensible et...

— Valrus, je sais tout ça. Tu es comme un père pour moi. Le meilleur père et le meilleur ami qui soit.

Le vieil homme lui tapota la main en esquissant un faible sourire mais son visage tout entier redevint grave lorsqu'il reprit.

— J'étais resté suffisamment à distance pour ne pas éveiller les soupçons mais du coup, je ne l'ai pas senti tout de suite. Cet enfoiré a dû trouver des subterfuges assez puissants pour passer inaperçu. C'est sa peur, à elle, qui m'a alerté. Et lorsque je suis arrivé sur place... Grand dieu ! Il aurait pu la tuer que cela aurait été le moindre mal ! Il voulait la souiller, Sayan, la soumettre, et mon sang n'a fait qu'un tour ! Mais c'est ce qu'il racontait qui m'a arrêté sur le moment. Parce que tu avais raison, fils, cette fille, elle n'est pas comme les autres !

Dans sa précipitation à raconter tout ce qu'il savait, Valrus fut pris d'une quinte de toux violente qui le terrassa. Perclus de douleur, sa tête retomba sur les oreillers et il poussa un râle. Combattant, guerrier avant tout, il refusa d'abdiquer et attrapa le poignet du jeune homme pour lui signifier qu'il maîtrisait la situation et que rien ne l'empêcherait de parler.

— Ce n'est pas un simple ours qui la convoitait, finit-il par reprendre. Mais elle est au centre d'une partie bien plus grande dans un jeu où, pour l'instant, nous sommes les derniers à en connaître les règles. Je ne sais pas qui elle est et pourquoi exactement ils veulent s'en emparer mais mon instinct me dit que si elle tombe entre leurs pattes, ce ne sera bon ni pour nous et encore moins pour elle.

— Alors les sorcières sont encore bien derrière tout ça... émit Sayan en réfléchissant.

— Eh bien, si le nom d'Elbereth te dit quelque chose, tenta de plaisanter Valrus, alors oui, elles sont à nos portes voire peut-être même ont-elles réussi à pénétrer sur le territoire et sont prêtes à passer à l'offensive. Ce que je ne peux pas te dire c'est quel rôle ton Aria est sensée jouer mais j'ai bien peur qu'elle en soit l'agneau sacrificiel.

Le cœur de Sayan s'était mis à battre plus fort en pensant à Aria : depuis leur première rencontre, il avait su qu'elle était un être à part et que la présence de cet ours à proximité n'avait rien de fortuit.

Elle était en danger. Où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, elle était en danger. Et peu importaient les pouvoirs qui se dévoileraient de sa véritable nature, qu'elle soit sorcière ou quoi que ce soit d'autre, elle devait dès à présent les faire siens pour se protéger.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Le domaine de Rosewood était vaste : des murets ceignaient le cœur de la propriété, à savoir le manoir de briques cramoisies niché au beau milieu de la forêt qui s'étendait sur des acres et des acres aux alentours.

Le loup leva la tête et huma l'air, sa truffe humide et noire se tortillant au bout de son museau. Le message était clair et le territoire amplement marqué, bien que le musc, léger, lui soit totalement étranger : depuis plusieurs lieues, Sayan avait pénétré sur un fief qui lui était inconnu. Comment se pouvait-il qu'il ignorât l'existence de ce Geoffrey Moorehead et de sa femme Méléna, lui, dont la mission était de préserver et de protéger tout ce secteur de la Royauté ? Des solitaires, il en existait, mais pas ici, pas sur ce continent... Du moins, c'était ce dont il était persuadé.

Mais pouvait-il sincèrement continuer à se faire confiance à présent ? Depuis qu'il avait rencontré Aria, toutes ses croyances, toutes les valeurs qui étaient les siennes avaient volé en éclat. Tout ce qui lui semblait immuable était remis en question. Jusqu'à leur prédominance en tant que loups. Sans mentionner pour autant la présence d'Aria, il avait même senti la Royauté ébranlée lorsqu'il leur avait fait part de ce qui s'était passé : car si lui s'était plutôt bien sorti de son affrontement avec l'ours, l'état de Valrus était, quant à lui, très préoccupant. À tel point que Sayan l'avait découvert toujours dans la peau de son loup lorsqu'il était revenu et l'avait trouvé gisant un peu plus loin dans les bois, presque moribond. Sayan avait contenu la fureur menaçante d'exploser dans sa rage et l'inquiétude irraisonnée pour son ami et pour cette femme disparue dont il ne pourrait se pardonner le moindre heurt. Funambule traversant un précipice, il avait géré avec la plus grande difficulté son agitation et avait su gré finalement à Maddie de lui apposer un calme et une patience qui lui avaient permis de reprendre ses esprits. Des premières heures passées au chevet de Valrus,

enfin redevenu à l'état d'homme, avait émergé un peu d'espoir quant au rétablissement du vieux loup.

— J'ai fait tout ce que je pouvais, avait coassé faiblement Valrus lorsqu'il avait repris connaissance. Il était fort. Trop fort...

— Je sais, je sais, l'avait rassuré Sayan. Tu dois te reposer et reprendre des forces. C'est tout ce qui importe.

Valrus avait alors fermé les yeux et Sayan avait pensé qu'il s'était à nouveau endormi mais au moment où il avait voulu s'éclipser, un étau d'acier lui avait saisi le poignet. Le regard vif et si énigmatique de son ami était à ce moment-là des plus clairs et lucides.

— La fille... Tu dois la protéger, coûte que coûte. Elle respire peut-être comme une enchantresse mais je pense sincèrement que tu avais raison : elle est bien plus que cela.

Sayan avait été meurtri de le voir si faible mais encouragé par une Maddie plus fine mouche que jamais, et qui avait compris depuis bien longtemps l'engagement de Sayan pour la jeune femme, il s'était donc lancé sur les traces d'Aria. Après quelques recherches faciles, il avait finalement trouvé l'emplacement de la maison familiale : Rosewood, le berceau d'Aria.

Autant pour sa sécurité que pour marquer ses intentions amicales, son loup décrivit de larges cercles concentriques et spiralés pour se rapprocher petit à petit de la demeure, invitant le maître des lieux à jauger sa présence avant de se sentir menacé.

La bâtisse était encore à bonne distance qu'il s'immobilisa : ses oreilles, mobiles, scrutèrent, tels des radars, les taillis et sous-bois qui l'entouraient. Sayan n'était plus seul mais l'autre avait un avantage certain en connaissant ces bois comme personne. Il renifla un moment, analysant tous les indices qui pourraient lui permettre non seulement d'identifier son suiveur mais surtout de savoir où il se terrait exactement. Sans succès. Sayan se décida et reprit son avancée. Il ne fit pas dix pas qu'il fut percuté en plein flanc par une masse claire. Subissant l'impact violent, il fut projeté plusieurs mètres, ratissant feuilles et branchages qui s'emmêlèrent à son pelage sur son passage.

À peine sa glissade s'achevait-elle qu'il reçut à nouveau le poids du belligérant, masse somme toute assez légère mais aux morsures acérées qui transpercèrent comme des lames le cuir de son épaule. Geignant sous le

coup de la douleur, Sayan exécuta une vive torsion de son corps qui déséquilibra son adversaire. Mais ce dernier n'attendit pas une seule seconde et lança une nouvelle attaque que Sayan tenta de contrer sans succès : sans intention de nuire de son côté, le loup avait beau être plus petit que lui, le jeu n'était pas à armes égales. Avec une force étonnante pour un si petit loup, il réussit à envoyer Sayan une nouvelle fois valser après un roulé-boulé qui le mena dans un fossé.

Dévalant la pente rendue glissante par les feuilles en décomposition et les lichens humides, emporté par son élan, il finit sa course au pied d'un arbre.

Sautant sur ses pattes, il se mit dos à l'épais tronc, assurant ses défenses sur les trois autres côtés. Le loup qui lui fit face, se déplaçant avec souplesse dans un enchaînement de pas calculés, le défiait, la mâchoire menaçante, tous crocs dehors. Le grondement qui faisait vibrer jusqu'à la cime de ses poils d'un blanc crémeux ne laissait aucune part à la tergiversation : Sayan n'était pas le bienvenu et s'il ne partait pas, la lutte serait inévitable.

Pourtant le jeune loup resta sur ses positions, toujours sans montrer aucune hostilité, et pour cause : il avait devant lui le chef inconnu d'un territoire qui n'appartenait pas à la Royauté et, qui plus est, se révélait être une louve. Plus surpris que jamais, il émit involontairement un jappement avant de s'aplatir et finalement se coucher en signe de soumission.

Le petit loup blanc grogna encore un moment, les mouvements de sa langue dans sa gueule interrompant çà et là la menace puis, tout devint silence. Le temps cessa sa course immuable pendant quelques minutes pour savourer cet instant incroyable : Sayan, le gigantesque loup brun et noir, toujours couché devant celle de gabarit sa moitié, un spectre dans la nuit, qui le jugeait de son regard couleur d'acier.

Rompant leur bestial échange, la louve blanche se détourna et en deux sauts disparut dans les fourrés.

Sayan attendit encore un moment puis se releva, s'ébroua et partit vers l'endroit où il avait laissé son sac. Et alors qu'il s'habillait, il cessa un instant son geste et regarda vers le manoir : comment était-ce possible qu'une sorcière fût élevée par des loups et ne sache rien du monde dans lequel elle vivait depuis toujours ? La louve avait été claire : elle ne voulait pas de lui sur son territoire mais n'avait aucun grief contre lui. Sayan ne pouvait pas en rester là : il avait besoin de comprendre.

Il avait surtout besoin de la revoir.

La nuit était complètement tombée lorsqu'il gravit, dans son corps d'homme, les marches du perron du manoir de Rosewood pour actionner le heurtoir.

Celle qui apparut derrière la porte était une femme de taille moyenne et qui portait sa cinquantaine avec un port altier et magnifique. Ce qui surprit Sayan fut ses cheveux d'un blond si clair qu'il frôlait les nuances de blanc : une couleur énigmatique et si particulière qui n'était pas sans rappeler celle de la Dominante.

Le regard gris qu'elle posa sur lui était tout bonnement insondable : acéré mais sans froideur, limpide et pourtant si expressif. Rien ne pouvait prédire ce qui allait suivre. Sayan choisit tout de même de prendre les devants.

— Je suis Sayan Major, se présenta-t-il en premier lieu.

— Je sais qui vous êtes, berserker, trancha la femme d'une voix qui se voulait dure mais qui se retrouvait trahie par ses notes douces et cristallines. Vous n'avez rien à faire ici.

— Je dois voir Aria, plaida-t-il doucement.

— C'est hors de question ! se révolta la femme un peu trop fort avant de reprendre, plus bas : je vous interdis de l'approcher, vous m'entendez ?

Cette fois-ci, les iris grises transmettaient un message clair et brillaient d'une colère sans équivoque.

— Sayan ? émit une voix féminine derrière la femme blonde qui barrait toujours l'entrée à l'importun.

Cette dernière fit volte-face, effrayée à l'idée qu'Aria découvrit ce visiteur qu'elle avait souhaité chasser au plus vite. Sans même chercher à cacher son trouble, elle regarda la jeune femme avancer vers eux.

— Mais, que faites-vous là ? le pressa Aria, enchaînant les questions sans lui laisser le temps de répondre. Comment avez-vous su que j'étais ici ?

Par déférence envers la maîtresse des lieux, Sayan jeta un regard appuyé à Méléna Moorehead qui se tenait, raide, entre eux. Le regard gris qu'elle lui rendit tenta d'être explicite et Sayan essaya de la rassurer comme il pouvait.

— J'étais inquiet, Aria. Lorsque je suis rentré, les ouvriers m'ont raconté une histoire effrayante et tellement incroyable sur l'attaque d'un ours... Votre disparition m'a fait craindre le pire.

Avait-il déjà été témoin d'un tel ravissement lorsqu'il la vit rougir ? La peau pâle de ses pommettes s'empourprant d'un rose si tendre qu'aucun artifice n'aurait pu égaler, Aria exhala :

— Je vais bien. Maintenant...

— Et il fallait que j'en sois sûr, répondit Sayan avec douceur.

En cet instant, il aurait pu oublier où ils se trouvaient, oublier la louve hostile qui faisait rempart de son corps pour protéger son enfant. Oublier tout ce qui faisait que d'être ici était d'une folie tout à fait scandaleuse.

Il prit conscience de la force avec laquelle son cœur battait dans sa poitrine, au moins avec la même déraison que celui, qu'il percevait nettement, chez cette jeune femme qui le rendait fou.

La revoir, après ces derniers jours de séparation, après la colère démesurée de retrouver Valrus en si piteux état, après l'insoutenable inquiétude qui lui avait vrillé les entrailles, laissait exploser ce qu'il tentait de contenir : le désir d'être avec elle. Jour après jour, nuit après nuit, sans qu'aucune minute ne la lui vole. Jamais.

— Bien, vous voilà rassuré, coupa la mère d'Aria en s'adressant à Sayan, interrompant ce moment de félicité. Nous vous souhaitons un bon retour, Mr Major et...

— Maman ! s'offusqua Aria en ouvrant des yeux ronds. Entrez, Sayan. Après cette route, vous ne direz pas non à un rafraîchissement ou un café, n'est-ce pas ?

— Écoutez, Aria, j'en serais ravi mais j'ai déjà abusé en me présentant chez vous à cette heure aussi tardive.

— À quel hôtel êtes-vous descendu ? demanda soudainement la jeune femme. Celui de Rosewood ?

— En vérité, je suis parti tellement vite que je n'ai pas pris le temps de réserver une chambre et il vaut mieux que je ne tarde pas, en effet.

— Ne prenez pas cette peine, Sayan, ajouta-t-elle avec naturel en se rapprochant de lui, vous resterez ici. Le manoir regorge de chambres et je suis certaine que papa et maman seront ravis de découvrir avec quelle implication vous vous êtes engagés dans votre mission, eux qui se battent si fort pour préserver l'intégrité de Rosewood. N'est-ce pas, maman ?

Qu'aurait pu répondre une mère devant la candeur de ce regard ?

— Ce sera effectivement une joie de vous offrir notre hospitalité, Mr Major,

affirma avec réticence la femme blonde en ouvrant le passage devant Sayan.

— Venez vous installer au salon, vous y serez mieux, proposa Aria en ouvrant la marche vers la vaste pièce, trop volubile pour être sereine. Café, whisky, ou autre chose ?

— Du café, ce sera parfait, merci.

— Faites comme chez vous, l'entraîna Aria en le faisant s'asseoir dans l'un des vieux canapés de cuir usé, je reviens dans une minute.

Elle n'avait pas encore disparu que Méléna se jeta sur Sayan, toutes griffes dehors.

— Aria ne sait rien, absolument rien de notre monde. Alors rien ne sortira de votre bouche, c'est entendu ?

— Méléna, commença Sayan avec un calme absolu, non seulement les choses s'aggravent à une vitesse vertigineuse autour d'elle mais je crois qu'il est temps que vous lui parliez. La Royauté est attaquée, a priori par les ours, mais je sais qu'ils n'agiraient jamais seuls. Les sorcières sont derrière tout ça et...

— Je me fiche de tout ça ! Je me fiche tout simplement de la Royauté ! Vous m'entendez ?

La louve se redressa et s'éloigna de quelques pas avant d'ajouter, la voix brisée par l'émotion :

— Aria n'a rien à voir avec tout ça !

— C'est là où vous vous trompez, Méléna ! renchérit Sayan. Je ne prétends pas pouvoir tout expliquer et je ne sais pas encore le niveau d'implication des sorcières mais les ours sont sur sa trace. Un ours en particulier. Deux attaques en quelques semaines... Il la veut et vous savez comme moi ce qui adviendra d'elle le cas échéant. Aria est...

— Elle est unique ! le coupa Méléna, les iris d'acier flamboyant. Comme l'ont été avant elle ses aïeules depuis Arkadian et Guerneva. Ce qu'elle porte en elle, cette alliance contre nature fait d'elle la victime d'une convoitise qui ne prend naissance que dans la recherche du pouvoir absolu.

Sayan prit quelques secondes pour encaisser la révélation qui venait de lui être assénée, tel un coup de massue.

— Qu'est-ce que vous entendez exactement par « alliance » ? demanda-t-il en devinant aisément la réponse.

Méléna Moorehead redressa le buste et fixa son visiteur.

— Aria est une descendante de la fille de Guerneva.

— Celle qui, dans la légende, aurait disparu, cachée par ses parents car elle était la seule à détenir la force du loup alliée aux pouvoirs des sorcières.

Méléna ne répondit pas mais esquissa un bref sourire rigide.

— Et je vous préviens tout de suite, ce trésor ne tombera pas entre les pattes de ces barbares d'ours ou de ces harpies, encore moins entre les griffes avides de la Royauté !

— Et je voudrais que vous me croyiez lorsque je vous dis que je ne veux ni l'un ni l'autre, professa Sayan.

— Comment pourrais-je croire un seul mot d'un berserker, vous qui êtes le bras armé de la Royauté ?

— Parce que...

Sayan s'interrompit et serra les mâchoires en baissant la tête, fixant l'invisible sur le tapis moelleux sous ses pieds.

— Je ne cherche qu'à la protéger. Juste à la protéger, ajouta-t-il, soudain las.

— Alors partez ! le supplia Méléna, en s'agenouillant devant lui. Si votre seul dessein est véritablement de la protéger, partez.

Sayan releva la tête et plongea son regard dans celui, gris d'orage de Méléna qui s'agrandit d'une effrayante surprise à la réponse du jeune homme.

— Je... ne... peux... pas, avoua-t-il.

— Mon dieu... murmura Méléna en se redressant, une main sur la bouche.

— Voilà, désolée d'avoir été si longue... les interrompit Aria en faisant irruption dans le salon, les bras chargés d'un plateau contenant une cafetière, des tasses et un gâteau déjà entamé. Je vous ai ramené un morceau de gâteau, vous n'aviez peut-être pas mangé ? Tout va bien ?

À voir sa maman debout, raide et pâle, le visage de Sayan aussi fermé, elle fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme avec une exigence dans la voix qui n'appelait plus au mensonge ou à la dissimulation.

Méléna rejeta ses épaules en arrière et releva le menton en fixant sur son enfant, son unique enfant, un regard résolu.

— Aria, ma chérie, nous allons devoir parler.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

— Je croyais que ça devait se dérouler sans accrocs ! vociféra Harry en pénétrant au même moment dans le bureau de David.

Ce dernier fit volte-face et ne cacha pas sa surprise devant la balafre qui lacérait la joue de son interlocuteur. David s'était attendu à de bonnes nouvelles ces dernières heures mais certainement pas à retrouver son bras droit une nouvelle fois humilié et vaincu. C'était le berserker qui aurait dû tenir ce rôle ! Mais visiblement, rien ne se déroulait comme il l'avait prévu.

— Mais qu'est-ce que vous avez foutu encore, Harry ? s'exclama David.
Ne peut-on réellement rien vous confier comme tâche, même la plus simple qui soit ?

Le regard mauvais, l'autre avança de quelques pas mais contint son envie de lui démolir le portrait à cet imbécile. Le souvenir cuisant de leur dernière entrevue lui restait en mémoire.

— Vous m'aviez dit qu'il ne serait pas là, que la voie serait libre... rejeta Harry avec mépris.

— Et c'était le cas ! se défendit son patron en redressant le buste. Vous aviez une autoroute toute tracée devant vous et vous avez encore échoué !

— « J'ai » échoué ? glapit Harry en s'étranglant presque sous la colère. Dites surtout que vous aviez omis la présence de son acolyte !

— Il n'était pas censé être là... murmura David presque pour lui-même, pensif.

David resta silencieux quelques secondes : des échauffourées avaient été déclenchées plus au sud pour éloigner ce Valrus Farnsworth. Dans la logique des choses, Sayan Major avait dû lui demander d'intervenir. Pourquoi ce fou n'avait-il pas suivi les instructions du Protecteur ? Cela n'augurait rien de bon en leur faveur : soit le vieux briscard avait tout simplement dérogé à ses prérogatives en pensant simplement bien faire, soit

le berserker avait senti que quelque chose se tramait et il ne lui faudrait pas longtemps, dans ce cas, pour dénouer les fils de leur machination.

— Eh bien, il l'était ! Et si je lui ai fait mordre la poussière à ce vieux cabot, il n'empêche qu'il a réussi à monopoliser suffisamment de mon temps pour qu'elle puisse s'échapper ! Si près du but... Je ne l'accepte pas ! hurla Harry en balayant une étagère à sa portée, envoyant valser tous les bibelots et les livres qui y étaient installés.

Ce qu'il acceptait encore moins était de s'avouer avec quelle difficulté il avait eu à venir à bout de ce loup somme toute ordinaire mais dont l'agressivité et une pratique accrue du combat l'avait mis en défaut à plusieurs reprises. C'était peut-être une créature plus âgée mais il était indéniable qu'il n'en était pas moins aguerri et en remontrerait à beaucoup de jeunes : il lui en avait bien fait voir de toutes les couleurs, à lui. Et le résultat était là : sa récompense venait de lui filer entre les doigts et sa frustration s'était élevée à un rang au-delà de l'imaginable. Ses narines palpitèrent en cherchant à évacuer son dépit : à présente qu'il y avait goûté, il voulait cette femme, corps et âme, mais son désir mis à part, il était hors de question qu'elle soit l'instrument qui jetterait sur lui l'opprobre de tout son clan. Il avait été suffisamment patient et elle paierait cher les déconvenues qu'il avait dû subir par sa faute.

David, à qui ces gestes emportés et colériques ne convenaient guère, fusilla l'homme du regard.

— Vous n'acceptez surtout pas votre propre médiocrité ! jeta-t-il avec fiel, comme s'il avait suivi le cheminement des pensées de l'ours. Depuis le début, vous n'avez été qu'un maillon faible et inutile !

Tendu comme un arc, Harry serra les poings : il contenait la rage de son animal avec effort. Il était à deux doigts de laisser son côté bestial prendre le dessus. Peu lui importait les conséquences dans l'instant présent, que quiconque soit témoin de sa véritable nature, s'il cédait, il aurait au moins la satisfaction de couper en deux d'un coup de mâchoire, cet olibrius prétentieux et de le faire taire pour de bon.

— Ne poussez pas le bouchon trop loin, David, siffla-t-il, menaçant. Vous avez tendance, toujours, à vous élever bien plus haut que vous ne l'êtes en réalité. Car c'est grâce et uniquement grâce à votre relation avec Elbereth que vous en êtes arrivé là. Vous savez peut-être sortir un lapin de votre chapeau ou des foulards de votre manche mais vous n'en restez

pas moins un magicien de bas étage. Et si vous arrivez à me faire plier à l'état d'homme, je suis plus circonspect quant à ce que vous pourriez faire face à un ours !

— Sale petite ordure ingrate... Eh bien, qu'à cela ne tienne, mon garçon : testons tout de suite vos hypothèses... J'en ai assez, de toute façon d'avoir à supporter votre faciès de dégénéré !

Harry ne put retenir le grondement de son ours dont l'écho, emprisonné dans sa cage thoracique, résonna si fort qu'il sembla emplir la pièce tout entière.

En position de combat, chacun bien campé sur ses jambes, leurs regards mauvais accrochés l'un à l'autre et leurs muscles bandés à l'extrême, ils s'apprêtaient à s'engager dans une lutte féroce lorsqu'une voix rauque mais envoûtante trancha l'air entre eux, telle une lame aiguisée.

— Cela suffit !

Elbereth, d'une démarche royale dans son tailleur d'un grenat sanglant, s'avança et d'un geste de la main, les tétanisa l'un et l'autre. Incapables de bouger, ils étaient à la merci de la sorcière qui passa à côté d'eux en les ignorant avec superbe.

— Votre arrogance est à mesure de votre incompetence ! À tous les deux ! ajouta-t-elle dans un éclat de voix. Des primates ! Oui, de simples bêtes animées par leurs cupides besoins, primaires et sans finesse ! Et vous êtes tellement décevants...

Ces derniers mots, elle les avait lâchés avec un tel mépris que David se retrouva un instant dans la peau de ce petit garçon qu'elle avait élevé. Meurtri autant que contrit, il ne put rester sans réagir.

— Mère... supplia-t-il.

— Je t'interdis ! le coupa-t-elle vertement. J'ai eu la faiblesse, trop souvent, de ne pas te rappeler assez que je suis avant tout ta reine ! Incline-toi comme un bon fils devrait le faire !

Et sans que David n'ait eu le temps de bouger de lui-même, il se retrouva à genoux, la tête penchée humblement vers le sol, une force colossale plaquée sur son dos qui lui coupait le souffle.

— Je... te... prie... de m'excuser... Ma reine, réussit-il à ânonner péniblement. À aucun prix... je n'ai voulu... te manquer de respect.

— Du respect ? répéta-t-elle, sa voix montant dans les aigus. As-tu jamais su véritablement ce que ce mot exige réellement. De l'humilité, de

l'abnégation mais surtout ce que tu as tendance à oublier : de l'obéissance.

— Elbereth, intervint Harry devant le procès injuste qui leur était fait ouvertement. Aucun de nos actes n'a jamais été...

Mais ses paroles s'achevèrent brutalement dans un gargouillis sinistre.

— De quel droit oses-tu t'adresser à moi de cette façon, ours ! vociféra-t-elle avec une telle rage glacée que les murs tremblèrent sous le froid polaire qui s'abattit tout à coup dans la pièce.

Sa volte-face vers Harry qui l'avait interpellée fut si véloce qu'il eut la sensation qu'on l'avait giflé.

— Qui crois-tu donc être pour transpirer de cette suffisance écœurante ? De quelle audace te crois-tu investi pour oser t'élever jusqu'à moi et me parler comme à tout un chacun ?

— Pardonnez-moi... Votre Altesse, finit-il par éructer d'un filet de voix. Je...

— « Je », quoi ? Je suis désolé ? Je ne suis qu'un imbécile ? termina à sa place Elbereth dans un élan sarcastique. Vous, les ours, tempétueux, bornés, irréfléchis... Vous foncez, tête baissée, foncièrement guidés par vos instincts ! Voilà pourquoi vous n'avez jamais fait le poids contre les loups et pourquoi, aujourd'hui, vous n'êtes ni plus ni moins que nos vulgaires serviteurs.

L'insulte ne laissa pas indifférent Harry qui rougit violemment et chercha à se dégager vainement de l'emprise enchantée.

— Tut, tut, tut... minaуда-t-elle du bout des lèvres en s'approchant si près que sa bouche effleurait presque celle d'Harry. Si la vérité aiguillonne tant votre haine, je vous engage à la déverser sur la bonne personne : le berserker. Car quoi que vous pensiez de moi et le ressentiment que vous pouvez éprouver contre moi à l'instant, vous savez pertinemment que jamais personne d'autre ne pourra vous donner ce à quoi vous aspirez.

L'homme-ours ferma les yeux un instant, submergé par les fragrances caractéristiques des sorcières et celle d'Elbereth, plus particulière, qui avait le don d'exacerber toute hostilité tout en envoûtant le plus récalcitrant des cœurs.

— Ai-je tort ? murmura-t-elle, ses lèvres contre celles d'Harry qui restait de marbre.

— Non, madame, répondit-il enfin sous la contrainte qu'elle exerçait sur

son psychique.

— Bien sûr que j'ai raison, reprit-elle en s'éloignant enfin.

Elle se mit à tourner autour d'eux comme une prédatrice, souveraine et fatale, qui encercla ses proies, incapables de s'enfuir, raidies par la peur et la conscience de leurs trépas imminents.

— Et regardez, oui, tous les deux, regardez où cela nous a menés ? Non seulement notre effet de surprise est complètement anéanti mais tous les projets que nous avons sont remis en cause ! Ne pouviez-vous, vous, fit-elle en s'adressant particulièrement à Harry, réprimer votre... concupiscence primitive et bestiale au point d'ignorer la présence d'un loup à vos côtés ? Et toi, David, depuis quand te penses-tu au-dessus de tout pour manquer d'autant d'investissement ? Tu aurais dû être sur les lieux et t'occuper de vérifier les bonnes dispositions de notre entreprise !

Dans sa tirade, la reine leva les bras au-dessus de sa tête et un éclair déchira le ciel pourtant sans nuages, illuminant son visage magnifique lorsqu'elle conclut :

— Car, si le berserker et la Royauté n'ont pas encore démêlé tous les nœuds que vous avez laissés traîner derrière vous, ce n'est qu'une question d'heures.

— Nous pensions notre plan infaillible, c'est vrai, mère, se défendit David humblement.

— Infaillible, vraiment ? Quelle arrogance... maugréa-t-elle. Une arrogance qui a surtout réussi à vous faire oublier contre qui vous vous battiez. Mais le plus accablant et le plus frustrant pour moi, c'est que vous n'ayez aucune idée de qui vous allez devoir affronter si cette petite garce découvre qui elle est et la puissance de ses pouvoirs avant qu'elle n'ait rallié notre cause !

— Nous pouvons encore la ramener, proposa David. Je sais où elle est partie se cacher.

Il sentit la pression cesser et il put de nouveau se redresser mais malgré son corps endolori par la contrainte qu'il avait subi ces dernières minutes, il sentit qu'elle le maintenait sous sa coupe.

— Ah oui ? fit Elbereth comme si elle était intéressée.

— Elle est chez ses parents, à Rosewood, continua David en ignorant le mépris qu'elle lui adressait. C'est à trois heures environ de Toronto, vers l'est.

— Et ?

— C'est un vaste domaine d'après mes recherches, largement en dehors de la bourgade. Un lieu qui n'attire pas l'attention. Je pense qu'il faut s'attendre à rencontrer un couple de loups, bien entendu, mais rien d'insurmontable.

La sorcière s'approcha de son fils et leva la main pour caresser sa joue du bout de son ongle long et laqué de rouge.

— Et le berserker ? roucoula-t-elle contre lui.

Comme si son courroux, quelques minutes plus tôt, n'avait jamais eu lieu, Elbereth retrouva ses manières sirupeuses, presque indolentes que David lui connaissait bien.

— Nous n'avons eu aucun signe de son retour encore et quand bien même, il sera suffisamment occupé sur site pour nous laisser une bonne longueur d'avance.

— Hum, hum... répondit sa mère, faussement distraite par la caresse qu'elle prodiguait à son fils.

Un moment passa dans un silence pesant puis elle tourna la tête vers son autre interlocuteur.

— Et toi, l'ours, finit-elle par invectiver Harry en l'inondant de son regard ardent. Qu'as-tu à dire, maintenant ?

Harry déglutit avec difficulté mais il ne fuit pas devant ce défi qu'elle lui lançait.

— Je dis que nous allons aller chercher cette fille sur le champ et terminer ce que nous avons commencé.

Dans le flamboiement de ses iris opalines, Harry put apercevoir toute la puissance de cette sorcière et durant un moment, il sut que dans sa fougue et sa fureur, elle pourrait non seulement le briser mais qu'il n'était qu'une feuille de papier qu'elle déchirerait en menus morceaux sans rencontrer la moindre peine, le moindre regret.

— Inconséquents... Vous êtes des inconséquents ! dit-elle en éclatant d'un rire cristallin aussi joyeux qu'effrayant. Mais ça a l'air tellement excitant !

Les délivrant complètement de son emprise, elle se dirigea vers la sortie d'un pas raide et décidé.

— Il n'y a donc pas de temps à perdre, dit-elle avec dédain et fiel. Et comme toujours, la chose est claire : puisque je ne peux rien déléguer – à

personne ! —, j'irai moi-même déloger ce petit rat de son terrier. Parce que, s'il le faut, je me chargerai moi-même de cette pimbêche ! Et elle pliera, de gré ou de force !

Arrivée sur le pas de la porte, elle s'immobilisa mais ne leur fit pas l'aumône d'un regard, tournant juste à demi la tête afin que les mots qu'elle allait asséner leur parviennent parfaitement.

— Mais je peux vous assurer d'une chose, c'est que si vous n'êtes pas à la hauteur, je vous ferai regretter, à l'un comme à l'autre, d'être jamais venu sur cette Terre.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Toute la nuit suivante, Sayan l'avait passée à tourner en rond dans la chambre que l'on avait préparé à son attention pendant que Geoffrey et Méléna révélaient enfin la vérité à Aria.

Il n'avait aucune idée de comment la jeune femme avait pris les choses, si même elle avait accepté ces terribles révélations. Elle qui s'était crue humaine, tout simplement, à l'instar de ce père surprenant que Sayan avait rencontré dans la soirée : un homme le plus ordinairement humain qui puisse se trouver mais dont la force d'âme était si profonde qu'elle le couronnait d'une grandeur qui forçait non seulement l'admiration mais un élan d'affection éminent. En regardant ses parents et la force avec laquelle ils s'aimaient, Sayan avait compris ce qui construisait Aria : une mère louve, descendante directe des plus grandes et des plus anciennes familles de leur monde, prête à tous les sacrifices pour sauver son enfant, et un père emprisonné dans sa fragile humanité mais dont le courage, mésestimé, était le garant protecteur de ces secrets inviolables.

Lui était né loup, avait été élevé par ses semblables, avait évolué dans ce monde hors norme sur un chemin parallèle à celui du monde des humains. Descendant direct d'un berserker, il en avait hérité le gène qui faisait de lui un loup à part. Un loup exceptionnel, touché par la grâce des dieux. Et il avait été placé dès son plus jeune âge à l'entraînement pour l'aider à maîtriser cette pulsion extraordinaire mais si dévastatrice, dans ce camp d'élite qui avait fait de lui ce qu'il était aujourd'hui. La puissance à l'état brute, une force démesurée par rapport aux autres loups, une capacité à combattre inégalée : il était devenu le Protecteur, le gardien des peuples.

Oui, il était tout ça.

Mais elle... Ses pouvoirs scellés, elle paraissait si fragile...

Apparence trompeuse, Sayan en avait bien conscience. Ce qu'était Aria faisait partie des légendes des Anciens que l'on raconte aux jeunes, avides

d'apprendre qui ils sont. Des mythes, des croyances qui se sont forgés à l'origine même de la naissance des dieux. Et si Valrus avait coutume de dire qu'il n'y avait pas de fumée sans feu, ni lui ni personne n'avait jamais rencontré un être comme Aria. Elle était effectivement de ces trésors : le fruit d'un amour puissant béni des dieux, l'héritage même de l'alliance d'un loup et d'une sorcière coulait dans ses veines.

Lorsque la porte de la chambre s'était ouverte tout à coup, Sayan avait fait volte-face : Aria, debout dans l'encadrement, le fixait de ses grands yeux bleu de nuit. Ils étaient tellement grands, le regard immensément intense à cet instant qu'il eut l'impression qu'ils dévoraient tout son visage. Elle demeura immobile un moment puis avança avec précaution, toujours rivée sur lui et referma la porte derrière elle tout en s'y appuyant.

Sayan observa son expression et chercha à savoir dans quel état d'esprit elle pouvait bien être après toutes les révélations que ses parents venaient de lui faire mais tout chez elle demeurait énigmatique : son corps solide ne tremblait pas, son cœur étouffé semblait battre lentement, les traits de son visage restaient impassibles.

Ce dont il ne se doutait pas, c'est avec quelle ardeur elle tentait de maîtriser toutes les émotions qui la submergeaient.

Penchant la tête imperceptiblement sur le côté, les paupières d'Aria s'étrécirent.

— C'était vous, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sans autre préambule.

Comme Sayan ne répondait pas, elle insista.

— La première fois, dans les bois, c'était vous.

Sa question s'était transformée en affirmation et elle s'approcha de Sayan lentement, sans rompre leur contact visuel.

— Je savais que c'était votre regard mais à l'époque, cela n'avait aucun sens. Cela n'appartenait à aucun champ du possible.

À chaque pas qu'elle faisait vers lui, Sayan se sentait fondre comme neige au soleil et pourtant tout son être n'avait jamais été aussi galvanisé, fort, vivant. Comme si elle avait le pouvoir de le réduire à néant tout en maniant avec efficacité le don de lui redonner la vie, de le rendre immortel.

Mais s'il ne pensait pas réellement réussir à cacher cette faiblesse alors qu'elle était si proche, elle ne feignait rien non plus de son trouble profond, sa respiration courte et trop rapide, cette même lueur émerveillée dans le fond de ses iris.

Et lorsqu'elle leva la main pour toucher sa joue, il ne se déroba pas. Il accepta le frôlement de ses doigts le long de sa mâchoire, sur sa bouche, se laissa apprivoiser du regard qui suivait la course douce et caressante.

Comme lorsqu'elle avait effleuré son pelage la toute première fois.

Il ne put réprimer un frisson.

Était-ce de ces sensations qu'Arkadian avait ressenties lorsque Guerneva l'avait étreint la toute première fois ? Un mélange tumultueux de désir, d'exaltation, de souveraineté qui fourmillait dans chaque centimètre carré de son corps.

— Vous m'avez protégée, murmura-t-elle.

— Je ne pouvais pas le laisser vous approcher, pire encore, vous faire du mal, rétorqua-t-il du tac au tac, mal à l'aise.

— Parce que vous saviez qui j'étais ?

— Non.

La réponse quelque peu abrupte de Sayan la surprit.

— Pourquoi, alors ?

— Votre...

Mais il se tut pour reformuler différemment. Comment pouvait-il lui expliquer combien son seul parfum l'avait métamorphosé ? Qu'il avait déjà franchi les frontières de l'impossible en se trouvant ici, devant elle.

— Mon instinct m'a guidé.

— Ah... fit-elle, déçue, tout en souriant légèrement.

Pourtant si Sayan anticipait avec douleur qu'elle allait s'éloigner, c'est tout en crainte et félicité qu'il sentit ce corps si violemment désiré se coller contre le sien. Aria se hissa sur la pointe des pieds pour approcher au plus près son visage de celui du jeune homme.

— Saurait-il encore vous guider vers moi ? chuchota-t-elle, ses lèvres contre celles de Sayan qu'elle sentit frémir.

— Aria...

Mais le murmure de son prénom se perdit dans le baiser qu'elle lui donna et auquel il répondit avec une douceur incroyable, comme empli d'une triste souffrance.

Leurs souffles courts emmêlés l'un à l'autre, Aria toujours sur la pointe des pieds, délaissa à peine la bouche de Sayan et posa alors ses mains de chaque côté du visage si masculin.

— Veillerez-vous toujours sur moi ? demanda-t-elle dans un souffle.

Sayan soupira. Imaginait-elle combien il avait envie de le lui promettre ? Veiller sur elle, c'était l'avoir auprès de lui et c'était tout ce à quoi il aspirait. Mais c'était de la pure déraison, de cette folie dont il avait été pris depuis qu'elle lui était apparue. Protecteur il était, Protecteur il devrait rester. Et son statut ne lui permettait pas d'effleurer ce rêve qu'elle incarnait.

— Ce n'est pas si simple... commença-t-il, la gorge nouée d'autant de regret que de bonheur de la sentir tout contre lui.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en se reculant plus vivement qu'elle ne l'aurait voulu, retombant sur ses talons.

Bon dieu, ce qu'elle pouvait être belle, son menton relevé vers lui, dans l'attente d'assouvir ce désir qui flamboyait dans son regard profond, refusant avec aplomb tout ce qui pourrait éteindre l'espoir qu'elle nourrissait en l'instant.

Sayan inspira profondément.

— Aria, je ne suis pas libre, dit-il en regrettant aussitôt le choix de ses mots à l'éclair fugace mais douloureux qu'il vit passer dans les yeux de la jeune femme.

Exécutant deux pas en arrière, laissant le vide entre eux se combler d'un froid glacial, Aria en profita pour se reprendre et afficha un visage empreint d'une sérénité trop sage.

— Je vous prie de bien vouloir excuser mon emportement. Je... J'ai dû perdre un peu les pédales après tant de révélations... C'est beaucoup à digérer !

Offrant un sourire exagérément joyeux, elle précipita sa fuite mais n'atteint pas la porte, arraisonnée par l'étau des mains de Sayan sur ses bras.

— Bon sang, Aria ! cria-t-il en la maintenant face à lui. Ce n'est pas de cet attachement-là dont il est question !

Aria ne pouvait résister à l'appel de ce regard ambré aux reflets pailletés d'or. Étincelant à l'ombre cruelle de ses pupilles, elle ne pouvait nier l'animalité qui l'habitait.

— Ne voyez-vous pas... gémit-il à bout de force.

Ses résistances lâchèrent tel un barrage qui explose, les torrents de ses affres et sa folie se déversèrent en lui et lui intimèrent d'abdiquer. Avec une ardeur trop longtemps refoulée, Sayan s'empara de la bouche d'Aria et

plongea corps et âme dans cette ivresse fascinante lorsqu'il la sentit se cambrer et vibrer tout contre lui.

D'étau, son emprise se mua en étreinte fiévreuse, serrant le corps de la jeune femme contre le sien, explorant sa bouche, leurs langues s'apprivoisant dans un ballet délicieux.

Sayan ne réprimait plus aucune de ses pulsions et lorsqu'elle laissa échapper comme un sanglot de plaisir en s'accrochant à lui, tremblante et impétueuse, il s'embrasa. Avec fougue, il la souleva et la plaqua contre le mur, le feu grondant en lui lorsqu'elle entourait ses hanches de ses jambes.

Il n'était plus ni homme ni loup. Elle n'était plus que l'essence même du bonheur à l'état pur, le suc rare et précieux qui coulait dans ses veines, qui se propulsait jusqu'à ce cœur gros qui battait fort dans sa poitrine, aussi fort que celui qui vibrait sous la peau douce d'Aria.

Non, il n'était plus ni homme ni loup. Juste lui. Pour la première fois.

Submergé par son désir, il gémit dans un désespoir éperdu lorsqu'il sentit les mains fines et froides d'Aria se glisser sous le tissu de son t-shirt et caresser sa peau brûlante.

Une déflagration soudaine dans tout son être : l'urgence. L'urgence d'être avec elle, de lui appartenir autant qu'elle lui appartiendrait. L'urgence d'effacer, d'oublier, de renaître lui aussi au moment où elle se découvrait elle-même.

Avec volupté, il la déposa sur le lit et se délesta de son t-shirt, offrant sans arrogance son torse sculpté et musculeux à l'exquise conquête des mains d'Aria. Il se laissa happer par les iris au bleu abyssal et fantastique qui l'enveloppèrent avec envie et impatience.

Avide de sentir sa peau contre la sienne, il défit le haut de la robe qu'elle portait, effleurant de ses mains tremblantes chaque millimètre de son cou, de ses épaules, descendant sur le doux renflement de sa poitrine dont les seins, fermes et gorgés d'une exigence irrésistible, l'appelaient à l'en rendre fou.

Goûtant sans attendre au travers même du tissu les petits fruits de ses mamelons érigés, il la sentit se cambrer contre lui, appuyant sur son membre déjà tendu à l'extrême, repoussant jusqu'au paroxysme la vertueuse patience qu'il tentait de brandir encore, dernier bouclier de sa raison.

Être en elle, se damner en toute conscience, renoncer à tout s'il le fallait. Mais périr ou mourir pour son unique gloire, à elle.

Aria.

Et qu'elle soit louve ou sorcière, que lui importait...

Un éclair violent l'aveugla une fraction de seconde. Aucune tempête à l'extérieur, aucun orage excepté celui de son cœur qui violentait sa poitrine de ses à-coups irréguliers et tumultueux.

Il se raidit involontairement et se recula juste suffisamment pour reprendre pied à la réalité.

Lucidité. Terrible et cruelle lucidité.

Il sentit son loup hurler à lui en crever les tympans.

Qu'était-il en train de faire ?

De quel droit permettrait-il le péril de tant d'âmes dont il était le protecteur ? À raison de quel égoïsme devait-il lui faire subir, à elle, une vie entière d'humiliation et de haine, séparée de tous ceux qu'elle aimait pour fuir avec lui ?

Répudié, il deviendrait un berserker hors-la-loi, chassé, exilé jusqu'à la fin des temps. Condamné tout comme il la condamnerait, elle aussi.

Il pouvait en vouloir à la terre entière, il avait néanmoins juré et ses prérogatives étaient d'une importance qui le dépassaient, lui, Sayan. Qui surpassaient même son don, ce fardeau divin qui l'éviscérerait et le crucifiait aujourd'hui.

— Aria... murmura-t-il douloureusement. Je suis désolé...

— Pourquoi ? suffoqua-t-elle, encore sous l'emprise de leur étreinte ardente. J'ai fait quelque chose... ?

— Non, non, tenta de la rassurer Sayan d'une voix tremblante. Il ne faut pas... Je n'ai pas le droit.

D'un bond, il fut près de la porte qu'il ouvrit à toute volée avant de disparaître dans le couloir, Aria déjà sur ses traces, criant son prénom dans l'espoir qu'il stopperait sa fuite.

Mais lorsqu'elle déboucha sur le perron, hors d'haleine, elle n'entendit que le hurlement sauvage et bestial du loup déjà aux frontières du domaine.

— Sayan ! cria-t-elle dans un dernier espoir, titubant, prête à s'effondrer sous l'impact douloureux et incompréhensible de cet abandon.

Elle sentit des bras solides la retenir et la voix consolante de sa mère.

— Laisse-le. Laisse-le partir et se calmer. Il reviendra.

- Comment peux-tu le savoir ? demanda Aria, le regard profond embué d'une brume bouleversante.
- C'est un berserker, Aria, celui qu'on appelle le Protecteur. Jamais il ne plie devant ce qui lui semble injuste, ce qui fait partie de sa mission. Mais tu dois comprendre combien sa lutte est tellement violente, ma chérie. Il est écartelé entre son devoir qui doit passer avant tout le reste et ce qu'il ressent pour toi dont il ne peut et ne veut se résigner à perdre. Aria enfouit son visage dans ses mains.
- Maman, qu'ai-je fait ? culpabilisa-t-elle. Si j'avais su tout ça avant, jamais je n'aurais...
- Méléna laissa échapper un petit rire tendre et réconfortant en frictionnant amoureusement son enfant redevenue pour un instant sa petite fille adorée.
- Même en sachant qui il est et qui tu es, ma chérie, vous n'auriez rien empêché du tout. Ce qui se passe entre vous est au-delà de toute volonté. C'est pour cela qu'il reviendra. Rien, jamais, ne l'éloignera de toi.

Chapitre 18

La légende d'Arkadian et de Guerneva

Extrait des « Mythes et légendes des Berserkers : guerriers des dieux »

La légende remontait à des temps immémoriaux, ces temps fameux où les dieux veillaient encore sur les hommes, persuadés de les protéger, de les guider, de leur enseigner tradition et humilité, sagesse et soumission.

Arkadian était un roi, un jeune et puissant monarque à son époque. On le disait impitoyable au combat, porté par les dieux tant sa rage à vaincre était extraordinaire. On le prétendait capable d'affronter une centaine d'hommes à lui seul, qu'il avait le pouvoir d'en appeler à la force du loup, son emblème. Très vite, il fut même raconté qu'Arkadian, enfant chéri des divinités, avait reçu un don unique et devenait lui-même un loup tellement énorme, si terrible qu'il en était invulnérable. De cette transmutation apparut le terme de berserker : celui qui est béni par la fureur divine. Arkadian fut appelé le roi-loup et redouté de tous. De tous sauf d'un clan. Un clan composé presque exclusivement de femmes : des guerrières qui utilisaient des artefacts mystiques et de la magie pour asseoir leur propre pouvoir. La renommée d'Arkadian à travers le monde déplut si fort à la reine de ces sorcières qui estimait être l'élue en droit de réclamer le pouvoir suprême, qu'elle se mit en chasse de ce roi-loup. Imbue d'elle-même, certaine de l'ampleur de ses pouvoirs et de sa réussite pour vaincre Arkadian, elle attaqua ce dernier de front et essuya la plus belle défaite de son règne. La reine subit alors un double affront : celui d'avoir été battue par l'homme-loup et le châtiment qui lui était réservé pour un tel échec. Brûlée vive lors du rituel ancestral, ses pouvoirs lui furent arrachés au prix de mille tourments et cédés à une autre reine, plus jeune, plus maligne. Cette dernière laissa le temps aux sorcières de panser leurs blessures, de recouvrer l'aura qu'elles avaient eu jadis, élevant en son propre sein l'arme

ultime de destruction de celui qui serait, à jamais, leur ennemi. Cette arme eut pour nom Guerneva.

Dans les textes anciens, elle était décrite comme la plus délicieuse créature qui fut apparue sur Terre. D'une beauté si exceptionnelle que chaque homme la voyant en tombait éperdument amoureux, que chaque femme souhaitait la parer des plus beaux atours, la coiffer des plus belles fleurs ; d'une affabilité si douce que les plus irascibles et les plus mécontents s'apaisaient de leurs courroux ; d'un esprit si fin et pertinent qu'il était impossible de se délaïsser de sa compagnie.

Les nombreuses louanges sur Guerneva vinrent voler jusqu'aux oreilles d'Arkadian qui ne s'intéressait guère aux choses de l'amour. Et lorsque ses conseillers lui enjoignaient de prendre épouse, une reine qui lui donnerait la nombreuse descendance que les devins avaient vue dans leurs astres, Arkadian ne parlait que de conquête et de combats. Pourtant, à force de murmures à chaque jour l'un après l'autre, un conseiller en particulier, espion à la solde de la reine des sorcières, vanta tant l'inaccessible belle qui se refusait à tous ceux qui lui demandait sa main, qu'ils fussent simple, monarque ou dieu, qu'il distilla chez Arkadian le sublime désir de devenir l'ultime conquérant de ce bastion imprenable. Il invita dans son royaume celle qui avait fini par être au centre de toutes les conversations, persuadé qu'elle ne lui résisterait pas plus longtemps tant elle serait éblouie par ce si grand roi qu'il était.

Il fut dit alors que, lorsque Guerneva pénétra la grande salle, un silence s'abattit sur le royaume au grand complet si bien que même les oiseaux se turent pour l'honorer.

Et ce fut Arkadian qui se leva et traversa la salle pour venir rendre hommage à Guerneva, s'agenouillant devant la plus belle créature qu'il n'eut jamais rencontrée. À l'instant même, épris d'un amour incommensurable, il lui offrit de devenir sa reine, ce qu'elle refusa d'une douce et polie retenue, comme le lui avait inculqué la reine, sa mère, depuis sa plus tendre enfance. Car fidèle à la promesse faite à la reine de ne jamais prendre époux sous peine de jeter opprobre et malédiction sur son clan, elle luttait avec sincérité et ferveur contre la prophétie dont elle était l'objet. Prophétie qui n'existât jamais, tout juste l'un des fils funestes qui tissaient la toile macabre de la reine.

Arkadian fut abasourdi par ce refus et fut pris d'une telle rage qu'il se transforma sur le champ en un loup énorme car s'il avait vu là le plus beau combat de sa vie, il n'avait pu accepter l'idée même de le perdre. Rompu à toutes formes de combats, il manquait pourtant deux choses à Arkadian : l'humilité et la patience, failles bien connues de tous ses ennemis. À la vue du terrible animal, tous hurlèrent dans la grande salle et tous s'enfuirent dans une telle panique que beaucoup périrent piétinés, écrasés. Tous ? Non, seule Guerneva resta immobile face à ce loup démesuré prêt à écharper tous ceux qui passaient à sa portée. Elle dont le destin secrètement ourlé par la reine des sorcières devait rendre fou d'amour et de déshonneur le plus grand des rois jusqu'à l'asservir pour le détruire, fut frappée, elle aussi, du sentiment le plus profond qui put exister en le voyant ainsi. Et lorsqu'il fondit sur elle, la gueule béante, prêt à l'engloutir tout à fait, elle lui offrit un tel sourire radieux qu'il fut stoppé dans sa course et se planta devant elle, plus chiot que fauve, acceptant, le regard humide, l'étreinte de ses bras. C'est à ce moment que, redevenu à sa forme d'homme, nu et presque fragile après cette impressionnante métamorphose, la reine des sorcières fit son entrée dans le palais en déroute et ordonna qu'on assassine le roi-loup tant qu'il était faible et à leur merci. Guerneva, qui maintenait encore dans ses bras cet être singulier qui lui avait ravi son cœur, s'opposa à l'ordre donné, demandant à celle qu'elle avait toujours considéré comme sa mère, celle qu'elle avait toujours cru douce et aimante envers elle, ce qui motivait une telle cruauté. La reine montra alors son réel visage et révéla avec un méchant plaisir à Guerneva qui elle était et le rôle qu'elle avait joué. À mesure qu'elle entendait la vérité, qu'elle comprenait combien toute sa vie n'était qu'un mensonge et tromperie, une colère tempétueuse et colossale naquit dans le cœur même de la jeune fille qui fut envahie d'une telle force qu'elle balaya d'un revers de main toutes les sorcières présentes, la reine y compris, incapable de faire face à une telle démonstration de puissance. Bouleversée, Guerneva chercha à s'enfuir mais Arkadian la retint : conscient de ce que Guerneva avait dû abandonner pour lui en le sauvant, il lui promit qu'il vouerait son existence à faire naître le bonheur à chaque seconde de leur vie ensemble. Promesse qu'il tint et aucun royaume ne fut plus heureux. De leur union naquit plusieurs enfants dont une fille, aussi belle et puissante que sa mère, aussi impitoyable et louve que son père. Pour la reine des sorcières, ce fut l'outrage de trop mais craignant à

nouveau de ne pouvoir contrer la force de ce couple fabuleux, elle décida de créer une alliance avec d'autres guerriers, tous aussi puissants à l'époque que les loups : les ours. Lorsque la guerre éclata, le peuple d'Arkadian et de Guerneva se défendit, conduit par les propres fils du couple royal mais les pertes, de tous côtés, furent tellement cruelles que Guerneva perdit toute sa gaieté. Arkadian sachant que tant qu'ils seraient vivants, la reine des sorcières ne les laisserait jamais en paix et chercherait à leur nuire, ils décidèrent, lui et son épouse bien-aimée en accord avec leurs fils, de disparaître avec leur petite fille. Plus jamais on ne revit Arkadian, Guerneva et leur enfant, mais certains affirmaient qu'ils avaient vécu simples fermiers dans de lointaines contrées. De leur fille, pourtant, aucune trace ne fut jamais retrouvée.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

Méléna avait laissé une Aria songeuse assise sur les marches. Elle avait tellement d'informations nouvelles à digérer, à accepter, qu'un peu de solitude était nécessaire. Aria les avait écouté toute la nuit sans broncher, son père et elle, demandant juste quelques précisions ici ou là, d'un stoïcisme angoissant. Méléna connaissait bien sa fille : le temps des questions viendrait mais pour le moment, elle avait besoin de mettre en ordre tout ce flot de vérités plus insensées les unes que les autres.

Pas de colère ni d'énervement. Pas de panique ni de dépit. Aria était restée d'un calme olympien et les avait serrés très fort contre elle en leur témoignant un authentique chagrin à l'encontre de ce qu'ils avaient dû endurer pour la protéger. Ils avaient partagé cette chaleur si indispensable en s'étreignant tous les trois, ponctuant cette communion intense de mots aimants.

Au petit matin, lorsqu'elle s'était dirigée vers la chambre de Sayan, elle était animée d'un seul but : il fallait qu'elle sache qui il était réellement.

Mais le loup était parti si brusquement que Méléna avait cru bon de lui raconter une de leurs plus anciennes légendes, celle de leurs ancêtres à tous : Arkadian le roi-loup et la sorcière Guerneva. bercée par le son de la voix de sa mère qui l'avait toujours abreuvée de tant d'histoires, Aria avait essayé de comprendre le combat que menait Sayan. Mais rien, en l'instant, n'était plus douloureux que la sensation de sa culpabilité. Car ce n'était pas tant le rejet de Sayan qui la blessait mais plutôt la tentation qu'elle représentait pour lui. La tentation et le danger évident.

Être berserker entraînait non seulement une lourde charge mais surtout l'acceptation tragique d'un destin solitaire. Car depuis que les premières meutes s'étaient établies après la prodigieuse et néanmoins effrayante épopée d'Arkadian et Guerneva, les communautés de loups installées un peu partout avaient pris leçon sur leurs ancêtres et refusèrent qu'à leur tête

quelconque berserker reprenne la domination de leur peuple, effrayées par avance de la vindicte de leurs éternelles ennemies magiciennes. Muselés, conditionnés, aux guerriers divins fut allouée la tâche – ô combien décisive et primordiale – de devenir les Protectors. Une destinée honorable et solitaire qui, jour après jour, asséchait pourtant cruellement de toute humanité celui qui en avait la charge. Et si Sayan était encore à la croisée de ces chemins irréversibles, sa droiture et sa probité écharpaient son âme liée inextricablement à celle de cette jeune femme hors du commun qu'était Aria, l'empêchant d'accepter le sens nouveau donné à sa vie.

Aria soupirait régulièrement et fixait le morceau de forêt par lequel s'était enfui le Protecteur.

Maintenant, elle allait devoir faire face à cette déception momentanée. Tout du moins, c'était le secret espoir d'une mère pour sa fille.

À peine Méléna s'était-elle engagée dans quelques corvées quotidiennes que toute sa colonne vertébrale s'électrisa et elle sentit sa louve griffer au fond d'elle pour prendre le contrôle.

Immobile, elle tourna la tête à droite puis à gauche, humant avec force, son audition aux aguets, cherchant à identifier d'où provenait cette alarme.

Mais à peine l'odeur insupportable du danger envahit tout son être, elle retourna sur ses pas pour ordonner à Aria de rentrer au moment même où cette dernière l'appela.

Au comble de l'horreur, elle réalisa que c'était déjà trop tard. Tout juste garé devant le manoir, d'un tout-terrain de luxe aux vitres teintées descendaient deux hommes. L'un, en pleine force de l'âge, les cheveux plutôt blonds, le sourire enjôleur et le geste ample lorsqu'il boutonna sa veste, ne lui apporta aucune véritable inquiétude qu'elle ne puisse suppléer. En revanche, l'autre plus jeune, brun, dont l'attitude était aussi glaciale que l'hiver polaire, lui fit écarquiller les yeux de surprise : à peine masquée par une eau de Cologne pestilentielle, elle ne doutait pas de la créature tapie en son sein. Et lorsqu'il posa un regard entendu sur Méléna, elle durcit le sien dangereusement, toute prête à bondir.

— Aria ! Ma chère petite Aria ! Vous nous avez fait tellement peur ! clama le blond, grandiloquent. Quelle aventure terrifiante vous avez dû vivre !

Aria, décontenancée, restait tétanisée sur les marches, intégrant, immobile, l'avancée de David vers elle alors que son regard était inexorablement fixé sur Harry.

Comment pouvait-il être là ? Comment en avait-il le culot après ce qu'il avait essayé de lui faire ? Le seul fait d'imaginer qu'il se sente suffisamment hors d'atteinte et respecté par David pour oser venir la défier lui provoqua un haut-le-cœur qui la fit chanceler. David profita de cet instant de faiblesse pour lui saisir les mains avant de l'entourer de ses bras, de cette façon chaleureuse si habituelle chez lui qu'elle n'eut pas le réflexe de la refuser.

— David, je... commença Aria, tremblante de rage et de terreur.

— Ne dites rien, mon petit, la coupa-t-il en lui tapotant le dos. Cette épreuve a été suffisamment terrifiante pour que vous ayez eu le besoin de venir vous ressourcer ici, chez vos parents et je ne pouvais faire autrement que de venir en personne m'assurer de votre rétablissement.

L'écartant un peu de lui tout en la maintenant à bout de bras, il lui offrit le regard le plus condescendant et le plus affable qui soit.

— Vous savez que nous avons besoin de vous, ma très chère. Vous comptez beaucoup pour nous et il va sans dire que la sécurité du camp – votre sécurité – ne sera plus jamais mise en défaut. Je n'accepterais pas que quoi que ce soit vous arrive, n'est-ce pas ?

Voyant que les deux hommes avaient pris à part de l'ignorer, Méléna s'imposa en avançant sur le perron, les bras croisés sur sa poitrine, pour reprendre le contrôle de la situation, son regard menaçant vissé sur Harry.

— Bonjour, je suis Méléna Moorehead. À qui ai-je l'honneur ?

— Mais que je suis indélicat ! claironna David comme s'il voulait que tout le comté de Rosewood en soit témoin. David Emerson, Madame, avec mes plus plates excuses.

Il lui tendit une main que Méléna ignora avec superbe, le menton haut, la bouche pincée. Elle le détailla avec froideur tout en gardant en joue celui qui dissimulait à peine son animosité, son regard allant, dans un ballet incessant, d'un homme à l'autre. En alerte maximale, Méléna devait réfléchir très vite et élaborer toutes les stratégies possibles à sa portée car si elle connaissait la nature de l'un de ses deux adversaires, ce David Emerson restait une énigme. Qui était véritablement cet homme endimanché, doux, maniéré, dont la sournoiserie exsudait de tous les pores de sa peau ? Méléna renifla plus fort : il y avait quelque chose d'alarmant et d'impérieux, comme s'il transportait une aura malfaisante avec lui et qu'elle trouva sinistre et épouvantable.

Le sourire de David se figea brièvement mais il reprit pourtant, toujours jovial.

— Votre fille est un véritable trésor pour ma société, Mme Moorehead, et il semblerait que sans elle, tout le projet Canopée sur lequel elle travaille actuellement, soit comme sclérosé... Je comprends tout à fait l'immense frayeur qu'elle a pu avoir lors de cette malencontreuse rencontre...

— « Malencontreuse rencontre », c'est ainsi que vous qualifiez l'attaque pure et simple dont ma fille a été victime, persifla Méléna avec aigreur.

Elle détailla l'employeur d'Aria de haut en bas. De deux choses l'une : soit ce David était l'homme le plus simple d'esprit qu'il lui avait été donné de rencontrer, soit c'était un acteur né car à aucun moment on ne pouvait sauter d'un côté ou de l'autre de la balance. La conclusion demeurerait claire : tout, absolument tout subodorait le mensonge et l'usurpation chez lui.

— Je mesure, madame, s'inscrit-il en faux pour assurer sa défense, toute l'horreur de ce drame, comprenez-moi bien et j'ai pensé que ces quelques jours avaient suffi...

— Aria a encore besoin de se reposer, Mr Emerson, trancha Méléna dont les yeux lançaient des éclairs peu amènes. Il est hors de question qu'elle y retourne maintenant. Qu'elle n'y retourne jamais d'ailleurs.

Le sourire de David disparut presque totalement, ne laissant comme trace qu'un rictus froid et dédaigneux.

— Alors, nous allons avoir un problème, très chère, grinça-t-il tout en attrapant l'avant-bras d'Aria.

Tout se déroula alors très vite.

La main de David s'était à peine resserrée sur le bras d'Aria que la seconde suivante un éclair blanc en place et lieu de Méléna se lançait sur lui, la gueule béante sur ses crocs acérés.

Loin d'atteindre sa cible, Aria qui voyait pour la première fois sa mère à l'état de loup, hurla lorsqu'elle la vit projetée dans les airs par une force soudaine, comme si un géant invisible lui avait asséné un terrible coup de poing dans les flancs. La louve alla glisser plus loin sur les graviers du chemin mais exécuta une torsion de tout son corps et sauta derechef sur ses quatre pattes en position d'attaque, sa fourrure blanche souillée de terre, babines retroussées exhalant un grognement terrible.

Face à elle, pourtant, ce n'était plus David mais un ours monumental qui s'interposa. Il rugit si fort qu'il projeta des filets de bave qui éclaboussèrent la poussière tout autour de lui. Ils se mesurèrent du regard pendant un court instant, la louve blanche déstabilisée dans son impuissance à voir Aria entraînée vers le véhicule par David, empêchée d'intervenir face à cette montagne brune de chair et de muscles qui lui bloquait le passage. Évaluant son meilleur angle d'attaque, elle chargea, visant le museau du monstre, la partie la plus tendre et douloureuse, plantant ses canines acérées et coupantes dans le museau luisant. La blessure qu'elle lui infligea fit gronder l'ours qui se débattit avec fougue ; en représailles, il frappa de ses pattes griffues l'abdomen de la louve qui gémit et lâcha prise, son pelage s'imprégnant d'un rouge vermeil sur une bonne longueur de flanc.

— Laissez ma fille ! cria alors une voix masculine.

Geoffrey Moorehead apparut au coin du manoir, armé d'un fusil. Son cri avait surpris David qui s'était retourné d'un coup pour faire face à cette nouvelle menace. Adressant un sourire vainqueur à l'homme qui se tenait trop loin, pensa-t-il, pour intervenir sans blesser sa fille au passage, David tira fermement sur sa prise et contraignit Aria à le suivre.

Une détonation sonore retentit et, surpris tout à coup, David se statufia un instant, la bouche en forme de O, avant que sa tête ne plonge en avant, admirant avec une fascination morbide une auréole sombre propageant ses tentacules fatals en plein centre de sa poitrine. La sensation d'une brûlure déchirante explosa alors dans sa poitrine.

« Il a osé, ricana-t-il intérieurement, son hilarité commuant à une folle hystérie. Il a osé tirer... »

Sa main toujours crispée sur le poignet d'Aria, il sentit ses membres inférieurs le lâcher, le forçant à s'effondrer dans une lenteur impossible, malgré le refus hargneux de son esprit encore récalcitrant. Entraînée dans sa chute, la jeune femme se retrouva face contre terre, entravée sous l'emprise du moribond et qui se raffermissait chaque seconde un peu plus.

— Non ! David, mon fils !

Plus qu'un cri, la déflagration du tonnerre s'abattit soudainement et violemment sur eux, un vent virulent s'engouffra et tournoya entre les belligérants, soulevant des cohortes de poussière et de détritiques qui vinrent fouetter museaux et visages, laissant de fines traces ensanglantées.

Une silhouette vêtue de rouge sombre surgit de la voiture comme poussée par une force invisible. Elle resta en suspension à quelques centimètres du sol, ses bras tendus de chaque côté de son corps, ses cheveux noirs aux reflets carmin dansant autour de sa tête tels des flammes incandescentes et avides, son teint pâle creusant plus encore les traits de son visage émacié.

— Stupides insectes, cracha-t-elle avec véhémence, à qui croyez-vous vous mesurer ?

L'apparition projeta sèchement son menton vers les cieux et l'instant d'après, son fusil projeté à plusieurs mètres plus loin, Geoffrey se retrouva crucifié dans les airs, son corps tétanisé, membres en croix, torse en avant comme si une force l'attirait vers le haut. Les yeux écarquillés d'horreur, sa bouche s'ouvrait dans un cri muet d'effroi et de douleur.

Ignorant sa blessure, les pupilles dilatées devant ce spectacle, la louve voulut délaissier son combat et tenta une percée pour venir en aide à son compagnon. Poussant sur ses membres inférieurs, elle banda tous ses muscles pour bondir le plus près possible de Geoffrey agonisant ; brutalement, elle fut stoppée et hurla à en perdre connaissance lorsque la mâchoire de l'ours se referma sur une de ses épaules, broyant en minuscules morceaux le moindre de ses os.

Aria, le regard fixé sur son père, chercha à se relever mais se retrouva toujours prisonnière de David dont la mort aussi soudaine que foudroyante en avait comme calcifié l'étau.

— Arrêtez, bon sang ! Laissez-le ! supplia-t-elle en continuant de tirer sur son bras pour le dégager.

La sorcière, l'ignorant avec superbe, ne s'intéressa même pas à sa supplique, le regard fixé sur sa proie.

— Croyais-tu pouvoir te sortir indemne de cet affront, misérable mortel ? avertit Elbereth à l'attention de Geoffrey dont le corps vibrait sous la rage de la reine qui le maintenait à sa portée. Tuer mon fils... Enlever à sa mère le fruit de son amour le plus profond... C'est un geste que seul un homme sans cœur pourrait avoir. Alors, faisons de toi l'homme que tu es réellement !

Des rafales assourdissantes ruèrent de nouveau dans un rôle lugubre et Aria, tirant encore sur la dépouille de David pour se libérer assista, terrassée, à la vision d'horreur dont Elbereth se délecta : la poitrine soudain

gonflée et trémulante, le cœur de Geoffrey explosa au travers de sa poitrine dans une gerbe sanglante qui fut emportée par le vent intrépide.

Abasourdie et sonnée par tant de violence, Aria ouvrit grand la bouche mais aucun son n'en sortit, si ce n'est un infime gémissement lorsque sa mâchoire se mit à trembler : retombant tout à coup sur le sol dans une position impossible, Geoffrey gît, éteint.

Le temps sembla s'arrêter. Aria fixa la dépouille inerte de son père puis tourna la tête vers sa mère vaincue, emprisonnée dans la gueule de l'ours.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Tout n'était qu'un rêve. Oui, c'était cela, elle était en plein cauchemar et lorsqu'elle s'éveillerait, rien de tout ceci ne serait réel.

À quelques mètres d'elle, le corps de son père gisait, désarticulé, un trou béant et sanglant en plein milieu de sa poitrine. Cette poitrine si forte, si rassurante ! Combien de fois Aria n'avait-elle pas couru vers cet homme lorsqu'elle était enfant pour qu'il la serre et l'étreigne, cajolant contre son sein son petit trésor, la consolant de quelque frayeur enfantine ?

Son cœur... Cette créature, vile et impitoyable, lui avait pris son cœur. Son cœur !

Pour la première fois de sa vie, Aria fut envahie par une émotion si brusque, si féroce que même avec toute la douceur du monde, elle n'aurait pu la calmer.

Était-ce la démesure de l'agitation furieuse qui bouillonnait en elle ? Quelque chose de sombre, de violent, se mit à grandir dans les profondeurs de son être comme une vague déferlante, une vie propre qui se développait en toute indépendance.

Et cette passion soudaine altéra non seulement sa vision mais toute la perception de ce qui l'entourait. Une idée fixe martelait ses tempes : il fallait que tout cela cesse !

D'un mouvement rageur qui laissa les doigts de la main de David totalement désarticulés, Aria se libéra et se releva, face aux deux monstres qui focalisaient leur attention sur elle dorénavant.

— Bienvenue dans ton monde, Aria. Pauvre petite fille, siffla la sorcière, tu ne causes que mort et destruction...

— Vous ! C'est vous qui avez voulu tout ça, qui avez provoqué tout ça ! cria Aria avec colère.

— Crois-tu ?

Aria sentit la lame acérée et vive de la culpabilité transpercer son ventre, fourrager dans son cœur meurtri, cherchant à la terrasser dans ce combat gagné d'avance.

Un rire rauque, épouvantable, explosa de la gorge d'Elbereth.

— Regarde ! Regarde ce que ton existence entraîne ! clama la sorcière d'un mouvement ample et gracieux des bras qui invita Aria à regarder de nouveau le carnage tout autour d'elle. Cela n'aurait jamais dû se passer ainsi. J'aurais pu te protéger de tout cela et je le pourrais encore !

Déstabilisée, Aria considéra la sorcière, lui demandant, par son silence implicite, de s'expliquer.

— Ton pouvoir Aria... reprit le reine en cessant sa lévitation.

Les traits de son visage sublimes et adoucis, elle avança de quelques pas lents vers la jeune femme.

— Tu ne soupçonnes même pas ton pouvoir. Il est immense ! Mais nous pourrions apprendre à le maîtriser. Ensemble. Et tout ceci ne serait qu'un mauvais souvenir. Tu portes en toi l'héritage de nos mères et de nos sœurs et ta place légitime est à nos côtés, Aria.

D'un mouvement de la main, Elbereth chercha à séduire Aria en créant une illusion qui devait effacer l'horreur de la scène mais à sa grande surprise, son sort échoua. Et lorsqu'elle posa à nouveau son regard sur la jeune femme, elle ne put dissimuler un rictus aussi atterré que méchant. Le regard bleu de nuit plus intense et dilaté se mit à briller, comme piqueté de milliers d'étoiles.

— Aux côtés de violeurs, d'assassins et de meurtrières ? Est-ce l'entourage – que dis-je ! – la famille que vous souhaitez m'offrir ? railla la jeune femme avec défi. Comment osez-vous, vous qui venez d'exécuter un innocent devant mes yeux, me demander de rejoindre vos rangs ? C'est « vous » qui avez envoyé cette bête abjecte qui a tenté de me forcer ! « Vous » qui lui avez ordonné de terrasser ma mère et c'est « vous » qui avez assassiné mon père !

— Ton père ? Petite sotte ! fulmina Elbereth. Regarde-nous, Aria, regarde l'étendue de nos pouvoirs : Goeffrey Moorehead était peut-être un brave homme et un papa merveilleux à tes yeux mais tout ce que je vois, moi, n'est qu'un insignifiant petit professeur de campagne. Crois-tu sincèrement qu'un humain fragile et ordinaire puisse engendrer une créature telle que toi ?

Aria savait en son for intérieur que la sorcière cherchait à la provoquer mais la douleur de ces derniers instants avait été telle qu'elle ne put juguler la tension qui enserrait sa raison. La moindre parcelle de sa peau se mit à vrombir et une aura de force se mit à bruire tout autour d'elle. C'est pourtant d'une froideur létale qu'elle parla.

— Oh oui, il était brave, merveilleux et tout un tas d'autres choses dont vous n'aurez jamais conscience et que vous ne serez jamais. Je vous plains, vous et vos semblables : vous ne vous considérez peut-être pas comme ordinaires et fragiles mais vous n'êtes rien de plus que des coquilles vides, inhumaines, et jamais – vous m'entendez ? – jamais je ne ferai un seul pas à vos côtés. Pire encore : je vous jure de ne cesser de vous combattre jusqu'à mon dernier souffle.

Elbereth recula d'un pas. Plus surprise qu'elle ne voulait l'admettre, elle mesura son adversaire. Pourtant, elle choisit l'attaque : Aria ne devait à aucun moment laisser libre court à sa puissance.

— Alors, pleure, ma fille, pleure parce que tout ce qui s'est passé ici se reproduira encore et encore : derrière toi seront semées les graines de la désolation. Car tout est et sera de ta faute. L'exemple de tes parents ne te suffit-il pas ? Leur exil, leur existence solitaire, en marge de tous et pourquoi ? Les voilà réduits à l'état de cadavres maintenant parce qu'ils ont voulu te protéger inconsidérément ! Ont-ils réellement cru, faibles d'esprit qu'ils étaient, qu'ils pouvaient protéger ce qu'ils imaginaient de toi : un trésor ? Ce que tu portes en toi est tout sauf précieux : c'est une alliance contre nature ! Une aberration. Voilà ce que tu es, Aria : une aberration qui n'aurait jamais dû voir le jour...

La cruelle véhémence qui colorait les paroles d'Elbereth avait fait mouche et frappait la jeune femme de plein fouet. Seulement, si elle accablait coup après coup l'humanité d'Aria, la reine ignorait qu'elle nourrissait inconsciemment quelque chose de bien plus ravageur qui ne cessait de croître, répandant une énergie insoupçonnée dans les veines de la jeune femme.

— Maintenant, tu vas apprendre où est ta place, continua la sorcière, et il se trouve que nous avons ici le meilleur des professeurs...

Se tournant vers l'ours, Elbereth lâcha avec dédain :

— Tu peux la prendre. Elle est à toi.

L'ours délaissa la dépouille du loup blanc sans autre considération et avança d'un pas lourd vers Aria ; de son museau se dégageaient de longues nuées humides à chacune de ses expirations bruyantes.

Aria avisa cette montagne de muscles qui approchait, en proie à une lutte interne qui la faisait basculer sans cesse entre la rémission et la révolte : une part d'elle, désespérée, ignorait comment vaincre ; l'autre, rebelle, n'admettrait jamais de se soumettre à ce monstre. Jamais Harry ne devait reposer les mains sur elle.

Les pupilles noires encore dilatées, ce dernier semblait avoir du mal à retrouver le chemin pour redevenir un homme, son ours encore galvanisé de son récent affrontement.

Focalisé sur la jeune femme, il n'eut pas le temps de tourner la tête vers la cavalcade qui approchait sur son flanc et fut percuté par une force phénoménale qui le projeta plusieurs mètres plus loin. La bête qui se tenait là, les babines remontées sur des crocs démesurés, était un loup gigantesque, dont le pelage brun et noir était hérissé comme les piques d'une armure inviolable.

Sayan.

Transcendé par sa Fureur, le loup gronda, son regard d'ambre enflammé embrassant la scène avec une terrifiante impassibilité, comme s'il était dénué de toute raison : une folie destructrice. Ses pupilles s'étrécirent pourtant une fraction de seconde lorsqu'elles passèrent brièvement sur Aria. Débordant d'une rage incontrôlable, il ne laissa pas à l'ours le temps de reprendre ses esprits et fonça sur lui.

Aria profita de ce coup de théâtre pour se ruer près de sa mère qui gisait tout près. Avec soulagement, elle la sentit qui respirait et posa sa main tremblante sur la fourrure poisseuse de sang.

Pendant ce temps, Sayan s'était jeté sur le dos de l'ours, et laboura le cuir solide de sa peau avec ses griffes, arrachant des lambeaux qui firent rugir le fauve belliqueux.

Toujours plus imposant que le loup, il n'arrivait néanmoins pas à reprendre le dessus de la lutte, et s'évertuait dans des tentatives vaines qui l'épuisaient.

Voyant son champion en triste posture, la reine des sorcières entra dans une rage folle.

— Oh non ! fulmina Elbereth. Il est hors de question que cela se passe comme ça !

De la bouche aux lèvres sombres sortirent alors des palabres incompréhensibles, psalmodiées dans une langue si ancienne qu'elle était oubliée depuis des millénaires et une tornade bleue se souleva de terre, gonfla comme une outre trop remplie avant de se projeter contre le berserker qui maintenait l'ours sous son poids, sa mâchoire plantée dans le cou de son adversaire qui ruait sous l'attaque. Dans un hurlement, le loup lâcha sa prise et se redressa, son corps endolori par le sort que la sorcière lui avait jeté et qui brisa la suprématie qu'il avait imposée dans ce combat.

Titubant sur quelques pas, sa gueule happait le vide de droite et de gauche, cherchant à se défaire de cette prise invisible qui le paralysait dans une terrible souffrance. L'ours, délivré de son assaillant, s'ébroua et réduisit la distance entre lui et le loup en quelques foulées pour lui asséner de violents coups de patte, tailladant les flancs de Sayan incapable de se défendre à présent.

Entendre ces grognements de douleur, ces gémissements d'impuissance eurent raison du contrôle inconscient qu'Aria intentait sur ce pouvoir qui prenait peu à peu possession d'elle.

Ne supportant plus de le voir souffrir lui aussi, Aria se dressa sur ses pieds, les iris de son regard bleu de nuit se dilatant à tel point qu'ils envahirent tout le blanc de son œil.

— Cessez tout de suite ! menaça-t-elle à l'attention de la sorcière qui maintenait son sort sur Sayan.

Elbereth fit volte-face et son regard opalin devenu fantomatique se mesura à celui, insondable, d'Aria.

— Voyez-vous ça, dit-elle avec morgue. La petite chose se réveille... Mais trop tard ! Ton loup va gentiment servir de paillason à mon cher ami Harry avant de subir le même traitement que ton petit papa et bientôt, tout ce qui aura compté dans ta vie... ne sera plus !

— Laissez-le ou...

— Ou quoi, ma mignonne ? Que feras-tu, toi, contre une sorcière aux pouvoirs séculaires comme moi ?

Et comme pour prouver son hégémonie ou encore la mettre au défi, Elbereth activa de plus belle son sort : les pattes de Sayan ne le portèrent

plus et il s'avachit sur le sol, supportant les coups de l'ours sans pouvoir se défendre.

Aria sentit son âme écartelée dans une bataille qui n'avait lieu d'être, se fendre, se craqueler jusqu'à laisser éclater un torrent lumineux qui imprima dans ses yeux de minuscules éclats diamantés.

Submergée par un feu nouveau qui brûlait ses entrailles, tambourinait dans sa cage thoracique, s'engouffrait comme un torrent de lave dans sa gorge, battait contre ses tempes, elle s'éleva dans les airs, portée par la seule force de son esprit.

Une tempête monumentale se leva avec elle, les vents affolés virevoltèrent sans dessein dans cette danse de fin du monde, emportant avec eux les tuiles qui se détachèrent du toit pour venir s'écraser tout autour d'eux. Les nuages s'amoncelèrent, armés d'éclairs, vomissant le tonnerre comme un cri de guerre qui finit par faire exploser, d'une onde de choc, l'ensemble des fenêtres du manoir.

De sa bouche sortit alors une voix profonde et miraculeuse qui déversa dans cette langue d'un autre monde comme un chant, un poème sans âge qui en appelait à la Terre, au Ciel, aux Ancêtres et aux Dieux. Qui en appelait à la force du roi-loup et à celle des magiciennes, dans cette alliance improbable et magnifique qui explosa tout à coup, propulsant l'ours qui alla se briser l'échine contre un tronc avant de succomber, son sang se déversant de ses yeux, ses oreilles, son nez, sa bouche.

Elbereth avait relâché sa pression sur Sayan et tenta de contraindre l'énergie qui la foudroyait, reculant petit à petit sous la force de l'impact. Ses bras, ses jambes puis tout son corps se mirent à trembler, prêt à se désintégrer, et c'est dans un cri de rage et presque d'agonie qu'elle disparut subitement.

Au centre de ce ballet apocalyptique, Aria se tenait en suspension, raide, dans un état second.

Pendant combien de temps restèrent-ils ainsi ? Nul n'aurait su le dire : Méléna qui avait perdu connaissance gisait encore à quelques pas et Sayan reprenait difficilement le contrôle de son esprit et de son corps endolori.

Mais lorsqu'il reprit pied, enfin délivré des affres qu'Elbereth avait déversées sur lui, son loup se rencognant dans un coin de son âme pour panser ses blessures, il fut pris dans une bourrasque telle qu'il valsa dans la tourmente. Devant lui, en suspension à quelques mètres du sol, Aria

continuait de psalmodier, insensible à ce qui se passait autour d'elle. Luttant contre les vents, il se mit debout, protégea son visage et ses yeux de la poussière assassine et avança vers Aria qui maintenait sans l'ombre d'un effort les envolées cataclysmiques tout autour d'elle.

— Aria ! hurla-t-il pour se faire entendre dans ce vacarme. Aria, arrête !
C'est fini !

Il fit encore deux pas, luttant contre la tornade puissante qui la protégeait comme un bouclier impénétrable. Sayan avança pourtant : jamais il ne la laisserait. Il s'était promis de la protéger, à n'importe quel prix. Même si cela devait lui coûter sa propre vie.

— Écoute-moi, Aria ! Arrête !

Des branches arrachées vinrent tournoyer, manquant de se briser contre Sayan qui continuait son ascension désespérée pour la ramener vers lui.

— Reviens ! Je t'en supplie, Aria, reviens-moi...

Chapitre 21

À la seule force de sa volonté, Sayan avait bravé la tempête qui protégeait Aria en repoussant de ses bras d'Aquilon tout contact, toute atteinte. Mais alors qu'il criait son nom pour la énième fois pour l'encourager à recouvrer son calme, un bras en paravant pour protéger son visage, il la vit bouger : son corps qu'il trouvait si fin, si fragile, se tendit à l'extrême pour finir par s'arc-bouter, chacun de ses membres raidis par la tension qu'exerçait l'intensité de son pouvoir.

Impuissant, ses yeux d'ambre s'agrandirent de surprise et d'effroi lorsqu'il vit la tête de la jeune femme plonger en arrière, sa bouche s'ouvrant sur un cri muet, l'ensemble de son être grondant comme l'orage.

À quoi assistait-il réellement ? Jamais de sa vie, il n'avait été témoin d'un tel potentiel. Même chez Elbereth, qu'il redoutait pourtant, il n'avait eu une telle démonstration de force et cela l'angoissa plus encore.

Qui était Aria véritablement ? Elle n'était pas seulement l'héritière d'une alliance ancestrale et légendaire, ce qui se présentait à lui, en l'instant, ne ressemblait ni plus ni moins qu'à la transfiguration de la prééminence d'un dieu.

Aria n'était pas humaine, ni même loup ou enchanteresse : elle était la pure incarnation de la déesse, la fille de Guerneva en personne.

Et comme il tombait à genou, à seulement quelques mètres d'elle, incapable de faire un pas de plus, il eut à peine le temps d'entrevoir la lumière fulgurante expulsée par sa bouche, ses yeux et chacun des pores de sa peau dans un hurlement sauvage et indescriptible.

Aveuglé, assourdi, Sayan se recroquevilla sur lui-même le temps que la torture cesse, étrangement étourdi de sentir son loup lové dans les profondeurs de son âme.

Et puis, aussi tempétueux avaient été les vents, un calme pesant s'abattit soudain : plus rien ne bougeait, pas un bruissement de feuille, pas un

craquement de brindille, pas un pépiement d'oiseau.

Ce lieu même qui avait été le théâtre d'un si violent affrontement, au cœur d'une tourmente incroyable, était plongé dorénavant dans une torpeur glaçante.

Sayan se souleva rapidement et concentra son attention sur la jeune femme qui gisait, juste là, à sa portée.

— Aria, bon sang ! gronda-t-il en la voyant inerte et craignant le pire.

Tout en la prenant délicatement contre lui, il tâta son pouls et laissa son cœur exploser de joie lorsqu'il constata qu'il battait solidement, avec rapidité mais bien présent. Sans hésiter, il la serra contre lui et déposa sur son front ses propres lèvres encore tremblantes de la peur de l'avoir perdue, berçant tendrement cette femme merveilleuse.

Le souffle court, ému par ces derniers instants qu'ils venaient de vivre, Sayan, son trésor contre lui, prit le temps de regarder autour de lui. Le décor qui celait autrefois le manoir de Rosewood dans un écrin verdoyant et magnifique ressemblait à présent à un champ de bataille. Le sol était jonché de branches et de tessons de verre des fenêtres qui avaient implosé un peu plus tôt. En crispant les mâchoires, Sayan avisa les corps inertes non loin d'eux : celui de l'ours encore avachi au bas du tronc majestueux contre lequel il s'était brisé la colonne vertébrale, celui de David dont les doigts écartelés de la main raide cherchaient à attraper le néant, celui de Geoffrey qui reposait, improbable, dans une mare rouge vif et enfin celui de Méléna, toujours dans la peau de son loup qui...

Sayan affina sa perception : à moins qu'il fût sujet à une illusion, les flancs de la louve bougeaient régulièrement, signe qu'elle respirait.

Avec délicatesse mais célérité, il emporta Aria à l'intérieur de la maison et la déposa dans le canapé confortable avant de courir au secours de sa mère.

D'une main sûre et entraînée, il palpa le petit loup blanc pour découvrir avec soulagement qu'aucun organe vital n'était touché et avec douceur, il entreprit de la ramener à l'abri également.

Les premiers soins donnés, Sayan avait veillé à ce que Méléna reprenne son enveloppe humaine puis s'était mis en charge de faire une flambée dans l'âtre de belle taille qui trônait sur le mur central : la nuit allait tomber et par les fenêtres pulvérisées, la fraîcheur de la nuit ne serait pas bienvenue pour les deux femmes affaiblies. Fier de son œuvre, il admirait les hautes

flammes qui dévoraient, affamées, les bûches sèches et craquantes lorsqu'il sentit Aria s'agiter. Revenant à ses côtés, il la trouva tremblante, prise de convulsions : touchant son front, il constata qu'il était glacé, comme ses mains et ses jambes. Était-ce une réaction à l'état de choc qu'elle subissait ? Sans attendre, il déplaça le canapé pour la positionner au plus près du feu et courut chercher d'autres couvertures. Emmitouflée, Aria se mit à gémir, débitant des phrases incohérentes, comme en proie à une fièvre intense et Sayan, furieux de se retrouver aussi impuissant à la soulager, ne cessa de lui chuchoter les mots les plus doux, les plus rassurants, caressant avec tendresse la chevelure soyeuse de la jeune femme.

Lorsqu'enfin elle s'apaisa, il sentit son loup reculer lui aussi et se terrer calmement, toujours en alerte pour autant.

Soudain las, il lança un regard sur les deux femmes : il ne pouvait attendre plus longtemps et il se saisit du téléphone pour faire part à Richard des derniers événements tragiques.

— Tu avais raison, Sayan, admit gravement l'Alpha à la fin du rapport. Et nous n'avons pas été assez prompts à réagir. Plus exactement, « je » n'ai pas été assez prompt à réagir et j'aurais pu éviter ce drame. Ce qui est arrivé est entièrement ma faute.

— Non, Richard, non, le défendit Sayan sincèrement. C'est moi qui ai tardé à te mentionner l'existence d'Aria. Et si Valrus ne l'avait pas fait, je ne suis pas certain...

— Sayan, insista l'Alpha avec douceur. Parle-moi.

Richard avait ces facultés d'écoute et de bienveillance, issues de son humanité dont il en chérissait chaque parcelle au grand dam de son épouse, la Dominante. Pour elle qui descendait d'une illustre famille très ancienne d'hommes-loups, la prédominance du gène lupin valait sur toutes les autres. Mais Richard n'abordait jamais les choses de cette façon, ce qui répondait sans aucun doute au caractère de Sayan : c'était un Alpha, aussi implacable et exigeant mais un ami sincère et attentionné.

— Je ne sais pas comment expliquer ça, Richard, tenta d'éclaircir le jeune homme à l'autre bout du fil. Je sais qui je suis, la mission qui m'incombe et... Je suis le Protecteur. Mais elle... Elle m'obsède et me possède. Elle a bouleversé quelque chose en moi, bien avant tout ce qui s'est passé aujourd'hui. Et si tu l'avais vue, c'était complètement incroyable. Qui aurait pu prévoir une telle force, un tel pouvoir, capable

de supplanter avec une telle facilité la témérité de celui de la reine elle-même ?

Sayan avait essayé de casser la solennité du moment mais le rire qui fusa de sa gorge n'avait rien de joyeux. Il se remémora l'instant où, revenant en trotinant sur ses pas vers Rosewood, il avait flairé le danger. Des effluves sanglants, d'effroi et de rage l'avaient frappé avec un tel déchaînement qu'il en avait été légèrement ébaubi. Bandant tous les muscles de son corps, il s'était élancé ventre à terre, en direction du manoir, laissant le feu divin galvaniser chacune de ses cellules pour le rendre plus fort, plus rapide. Plus impitoyable. Mais lorsqu'il était arrivé... Il était déjà trop tard. Dans sa fureur, il avait eu un soubresaut de bonté en découvrant Aria, saine et sauve, mais cela n'avait fait que décupler sa rage. Et il s'était aveuglé lui-même, si bien qu'il en avait fait une erreur. Une terrible et dramatique erreur qui aurait pu lui coûter la vie. Celle de tourner le dos à Elbereth.

— Elbereth... répéta pensivement l'Alpha comme s'il avait suivi le fil de ses pensées.

Richard se tut un instant.

— Cette garce ne cessera donc jamais, conclut-il en soupirant de lassitude. Il faut la retrouver, Sayan. Et la stopper. Une bonne fois pour toutes.

— Il n'était pas question qu'il en soit autrement, l'assura le loup, soudain ragaillardi.

— Mais pour le moment, le plus important, c'est de les protéger toutes les deux. Je t'envoie une équipe médicale et de quoi nettoyer tout ce « bazar ». Il ne faudrait pas que la communauté de Rosewood nous tombe dessus en plus de tout ça. Il est important que rien ne s'ébruite. Le moins possible en tout cas.

Un silence s'installa entre eux : Richard élaborait déjà une stratégie pour contrer les actions de la sorcière tout en préservant la nature d'Aria qui devait demeurer secrète tant que les membres éminents de la Royauté et le conseil des Anciens n'auraient pas eux-mêmes évalué ce qu'elle représentait.

— Richard, à propos d'Aria... commença le Protecteur, sur la défensive.

Bien sûr qu'il serait le premier à partir en chasse de la sorcière mais pas sans garantie pour celle qui s'était emparée de toute son âme. Il la regarda, encore inconsciente, endormie. Son visage avait changé, empreint d'une maturité nouvelle : il était singulièrement paisible, presque plus magnifique

encore. Et Sayan ne pouvait dire pourquoi mais, si elle semblait être exactement la même, quelque chose en elle avait profondément changé, la rendant plus impressionnante encore, plus désirable.

— Tu crois que je n’ai pas entendu ce que tu viens de dire ?

— Pardon ? demanda le jeune loup contrit en pensant avoir parlé tout haut.

— Nous allons tout mettre en œuvre pour la protéger. Et elle sera accueillie ici. Le siège de la Royauté est l’endroit le plus sûr pour elle et non seulement elle y trouvera la quiétude nécessaire mais un entourage propice à l’aider. Cette... odyssée qui l’attend ne sera pas de tout repos et mieux vaut qu’elle bénéficie de tout le soutien indispensable.

Sans pouvoir se l’expliquer, Sayan se sentit étrangement mal à l’aise à l’idée d’imaginer Aria déambulant dans les appartements de l’Alpha, au sein même de la Royal Northern Society mais il chassa ce sentiment avec honte. Le siège de la Royauté était une forteresse imprenable et Aria serait en complète sécurité là-bas.

— N’est-ce pas ? demanda avec insistance son Alpha comme il restait mutique.

— Oui, exactement, finit-il par répondre. Elle aura besoin d’être épaulée.

Les renforts promis par l’Alpha arrivèrent très vite et en quelques heures, tout sembla réglé. Les médecins qui étaient intervenus avaient vite redonné à Aria les forces suffisantes mais avaient passé plus de temps au chevet de Méléna : en dehors des plaies recousues et des contusions embaumées, son épaule, broyée par la mâchoire terrible de l’ours, avait subi de nombreux dégâts. Mais le caractère de son loup, vif, généreux et battant, l’aidait déjà dans sa guérison et leur diagnostic s’était révélé tout à fait optimiste. Certes, elle devrait apprendre à ne plus se servir de son bras en écharpe pendant plusieurs semaines et éviter, bien évidemment toute transformation mais il n’y avait aucune raison pour qu’elle n’en retrouve pas l’usage complet.

Des équipes, en extérieur, s’étaient occupées des corps de l’ours et de David qui disparurent et un maximum des dégâts que la lutte avait occasionnés furent réparés. Seule la dépouille de Geoffrey resta sur place, à Rosewood : une petite femme dont l’embonpoint comblait chaque pli de sa robe était arrivée peu de temps après les autres et avec une autorité naturelle, avait sommé le placement du corps dans la seule chambre du rez-de-chaussée. Elle s’y était alors enfermée pendant un long moment,

interdisant à quiconque de la déranger et lorsqu'elle était venue présenter ses respects avant de partir aux deux victimes orphelines, elle avait laissé derrière elle, un spectacle étonnant : Geoffrey, retrouvé les membres disloqués et un trou béant en travers de la poitrine, reposait maintenant dignement, le visage serein, dans la pièce mortuaire qui avait été installée avec sobriété mais non sans respect et attention.

Méléna, qui ne tenait à peine debout, avait exigé qu'on l'y conduise et refusa toute idée de quitter le défunt pour passer les dernières heures avec lui avant son inhumation ; ni Aria ni Sayan ne purent lui faire entendre raison.

Plusieurs fois, Aria était venue lui apporter du thé et quelques menus sandwiches, mais lorsqu'elle revenait un peu plus tard, le thé était froid et l'assiette intacte. Devant l'immobilisme de sa mère, presque en état cataleptique, elle s'était fâchée, prétextant qu'elle devait reprendre des forces, qu'ils se devaient tous d'en reprendre.

— Papa ne voudrait pas te voir comme ça !

Sa mère se tourna vers elle et esquissa le plus pâle des sourires avant de reprendre sa place, immuable. Aria tentait de combattre sa tristesse mais à chaque fois, elle ne pouvait s'empêcher de regarder son père et un flot de culpabilité, aussi acide que de la bile, lui montait dans la gorge.

Du ressentiment aussi, qu'elle tentait de chasser mais qui revenait la tarauder sans cesse. Lorsqu'elle voyait ainsi le premier homme de sa vie, les traits éclairés de sa bonhomie coutumière, et sa mère à ses côtés, raide, abîmée dans sa douloureuse ferveur, elle avait la sensation d'être en présence de deux étrangers. Ils lui avaient menti, effrontément, depuis sa naissance ! Et elle finissait par se demander si cela avait été réellement la protéger que de lui cacher ce qu'elle était ou bien est-ce que cela avait plus facile pour eux de taire ce secret dérangeant ?

Elle ne se souvenait plus vraiment de ce qui s'était passé à partir du moment où ses pouvoirs avaient pris le contrôle quelques heures plus tôt mais si ce que Sayan lui avait raconté était vrai, elle aurait voulu connaître et maîtriser cette puissance bien avant : peut-être aurait-elle pu le sauver alors ?

Entre chagrin et colère, elle allait et venait, s'échinant à trouver des réponses pour repousser le moment où son cœur se briserait, où il lui faudrait accepter l'inacceptable.

Tout en revenant dans le salon, elle retrouva Sayan qui l'attendait. Debout devant la cheminée, il contemplait les flammes dansantes mais il tourna tout de suite la tête dans sa direction lorsqu'elle pénétra dans la pièce. Il la regarda se laisser tomber dans le canapé et ramasser ses jambes contre elle, les entourant de ses bras comme pour en faire un rempart. Il aurait tant voulu être cette forteresse invincible qui la protégerait de tout ! Malheureusement, la vie n'épargnait personne et malgré sa force herculéenne et son don divin, il ne pourrait ôter le chagrin qu'elle ressentait aujourd'hui.

Il vint s'asseoir tout en souplesse à ses côtés.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-il avec douceur.

Elle émit un petit rire par le nez avant de répondre.

— Physiquement, ça va mieux, beaucoup mieux.

Elle laissa le reste en suspens. Sayan était assez fin pour évaluer lui-même l'étendue des ruines qui pavaient son cœur.

— Il va te falloir du temps, Aria. Beaucoup de temps peut-être. Pour panser tes blessures, pour accepter et apprendre qui tu es.

— Je sais tout ça.

Sayan attendit avant de reprendre : il n'était pas certain que ce qu'il allait dire tomberait judicieusement mais il n'avait pas le choix.

— Si tu le veux, je serai là, avec toi, pour t'aider.

Aria se redressa subitement et le fixa, les sourcils froncés.

— Bien sûr que je veux que tu sois là ! Comment pourrais-je affronter tout ça toute seule ?

Sayan ne put empêcher son visage de s'éclairer d'un sourire tendre. Cette femme le désarmait littéralement.

— Alors tu pourras compter sur moi, l'assura-t-il avec une légère hésitation qui n'échappa pas à la jeune femme.

— Mais pas maintenant, c'est ça ? exprima-t-elle à la place du Protecteur.

Ce dernier soupira, réellement déçu et peiné.

— Je dois partir. Il faut que je prenne en chasse Elbereth tant que les traces qu'ils ont laissées avec Emerson sont fraîches.

— Je comprends, ne t'inquiète pas. J'aurais aimé que tu sois là, pour papa.

Sans qu'il s'y attende, elle se laissa aller contre lui et il lui ouvrit les bras, son cœur débordant de ce bonheur indécent en de telles circonstances.

— Moi aussi, j'aurais aimé lui rendre cet hommage. Mais ce ne sera pas

long. Et nous nous retrouverons à New York, au sein de la Royauté. Et là, je te promets, tout sera différent.

Sayan ne vit pas la moue dubitative et légèrement contrariée qu'Aria ne put laisser échapper, sa tête contre la poitrine musclée et rassurante du loup.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Elles avaient à peine eu le temps de dire au revoir à Geoffrey Moorehead que quelques heures plus tard, une grosse berline noire aux vitres teintées avait pénétré le domaine de Rosewood et s'était arrêtée devant le perron du manoir. Deux hommes en costume en étaient sortis et se tenaient debout à ses côtés : le chauffeur, plutôt jeune, croisa les mains devant lui, les épaules droites, révélant sans crainte le renflement d'une arme de beau calibre sur les flancs de sa veste ; l'autre, le cheveu court et grisonnant, transpirait d'une confiance et d'une assurance aussi cruelles que l'expression de son visage rendue plus dure par le cache-œil qui protégeait son regard borgne.

Aria et sa mère s'avancèrent de concert vers la porte d'entrée. Pourtant, Méléna s'arrêta avant de l'ouvrir. Raide dans son tailleur pantalon d'un noir absolu, le bras en écharpe, la tête haute, encore marquée du combat mené quelques jours plus tôt, elle demeura immobile face à la dernière paroi qui la protégeait jusqu'ici. Car rien ne serait plus comme avant : il n'y avait pas que le manoir de Rosewood qui était en ruines, leurs vies à chacun avaient été altérées par ce qui venait de se passer. L'affrontement avait été terrible, les pertes impardonnables, les puissances en jeu trop titanesques pour penser à en étouffer l'ampleur. Même si tout s'était arrêté aussi soudainement que cela avait commencé : au dernier appel de Sayan, Aria était retombée au sol, évanouie, et il s'était précipité pour la prendre dans ses bras, fou à l'idée qu'elle ne puisse survivre à une telle démonstration de pouvoir. Il l'avait veillée toutes ces heures jusqu'à ce qu'elle reprenne connaissance, soulagé de retrouver son regard bleu de nuit, ravagé en découvrant l'insondable tristesse qui l'assombrissait.

Aria hors de danger, il avait aidé Méléna à se soigner avant l'arrivée de l'équipe médicale. Malheureusement, pour le reste, avec l'accord de Méléna, il avait dû faire appel à la Royauté qui avait envoyé des équipes pour effacer le plus possible les traces de la dramatique rencontre.

Impossible maintenant de faire machine arrière.

Méléna inspira profondément mais avec tant de difficulté qu'Aria fut submergée de nouveau par le chagrin qu'elle avait réussi à tempérer.

Elle fixa sa mère. Cette petite femme était somme toute plus menue qu'elle ne l'avait vraiment vue en réalité : ses longs cheveux fins d'un blond si pâle que le soleil s'amusait à les faire paraître blancs, ce même regard bleu devenu glacial ces dernières heures, depuis que Geoffrey avait été tué, ses mâchoires si serrées qu'elles faisaient ressortir les arêtes fines de son visage.

— Maman, murmura Aria d'une voix enrouée par l'émotion, ne pouvons-nous pas reporter cette formalité ? Qu'importe ces gens, ce ne sont pas...

— Non, Aria. Nous ne pouvons plus différer, ni attendre, et encore moins nous soustraire.

Méléna avait répondu avec une telle froideur qu'Aria sentit la culpabilité qui la tenaillait déjà, étendre ses larges bras en travers de son âme, s'y installant confortablement.

Tout ce qui s'était passé était de sa faute : ses parents l'avaient laissé vivre une vie normale, veillant à chaque instant à sa sécurité depuis qu'elle avait quitté leur protection grâce à Angela sans que jamais elle ne le sache. Ils l'avaient laissé faire ses propres choix et c'étaient là où elle les avait tous menés. Car malgré toutes leurs précautions, toutes les mesures qu'ils avaient pu prendre, Aria, dans son besoin égoïste de s'épanouir et de grandir, avait plongé à corps perdu dans la toile habilement ourlée et tendue par les ennemis de ses parents. Tous leurs ennemis. Elle avait rencontré son destin. Et Geoffrey le sien.

C'était de sa faute si son père avait péri et maintenant que son existence à elle, avait été révélée au grand jour, sa mère allait devoir affronter la Royauté.

Méléna se tourna subitement vers sa fille et offrit un sourire qu'elle voulut rassurant mais qui était si crispé qu'il ressembla plus à une grimace.

— Allons-y, veux-tu ? lui dit-elle autant pour donner du courage à son enfant qu'à elle-même.

Et sur ce, elle ouvrit la porte et avança, droite et fière, telle une reine, suivie par une Aria plutôt en retrait, observant les deux hommes avec suspicion.

Elle remarqua que le plus vieux des deux ne quitta pas un seul instant Méléna du regard, que cette dernière ne lui rendit aucunement mais lorsqu'elle s'arrêta devant la portière, il prit tout son temps pour venir la lui ouvrir et se pencha vers elle presque jusqu'à l'effleurer avec une lenteur volontaire qui marquait son statut de prédateur suprême.

— Cela fait bien longtemps, Méléna, glissa-t-il d'une voix de baryton.

— Pas suffisamment à mon goût, répondit la louve toujours aussi froidement sans le regarder. Et c'est Mme Moorehead pour toi, Jorge !

L'homme leva un sourcil et tordit sa bouche dans une moue tout à la fois dubitative et respectueuse avant de s'effacer pour la laisser monter.

— Comme il vous plaira, Mme Moorehead.

Cette dernière remarque était si empreinte de sarcasme qu'Aria sentit Méléna qui s'immobilisait une imperceptible seconde, toute prête à lui sauter dessus et lui arracher l'unique œil qui lui restait.

Lorsque ce fut au tour d'Aria de monter, Jorge la détailla sans vergogne, indifférent à l'impolitesse de son attitude, allant même jusqu'à la renifler. Son œil cilla et ses lèvres formèrent un rictus instinctif en se retroussant sur ses canines.

Un peu plus et Aria aurait pu l'entendre gronder. Elle monta alors assez précipitamment dans la voiture et fut étonnée de voir sa mère, la bouche étirée dans un sourire satisfait.

— Quelque chose de drôle que je n'aurais pas capté ? demanda Aria, susceptible.

— Rien, mon cœur, rien de bien important, lui répondit évasivement Méléna.

Mais cette dernière avait une telle lueur nouvelle dans le regard, une sorte d'espoir satisfait, qu'Aria sut qu'elle lui mentait. Ouvertement.

Méléna reprit son attitude de sphinx et regarda droit devant elle, immobile, jubilant intérieurement devant la confirmation qu'elle venait d'avoir : quoiqu'il advienne maintenant, Sayan avait imprégné sa fille et si la Royauté était en passe de la lui enlever, elle savait dorénavant qu'aucun autre loup mâle que le Protecteur ne pourrait veiller sur elle.

Le trajet en voiture fut d'assez courte durée : ils arrivèrent très vite sur un petit aérodrome privé sur la piste duquel attendait un bimoteur luxueux, aux couleurs blanc, brun et or de la Royauté. Le pilote les accueillit lui-même et

les informa qu'ils se dirigeraient sur New York. Les membres de la Royauté se déplaçaient très régulièrement, non seulement pour limiter une routine qui installerait son lot de brèches et affaiblirait ses défenses mais également pour imposer sa présence sur toute l'étendue de son royaume. Pourtant, le siège restait immuablement dans cet immeuble de la Northern Royal Society, en plein cœur de Manhattan.

Moins de deux heures plus tard, le petit avion atterrissait et une nouvelle berline les attendait pour les mener à leur destination finale.

Le gigantesque building de verre et d'acier de la Northern Royal Society abritait plusieurs infrastructures dont une banque, des entreprises de sécurité, un cabinet de juristes et tout un arsenal de technologies de pointe que ce soit en armement ou la maîtrise des réseaux virtuels.

L'atmosphère dans l'ascenseur qui les menait vers les plus hauts étages était tendue. Les deux femmes étaient toujours encadrées par le borgne, Jorge, et son acolyte plus jeune qui devait être muet car il n'avait pas décroché un seul son depuis qu'ils étaient partis de Rosewood.

Un carillon discret et feutré annonça qu'ils étaient arrivés et les deux pans s'ouvrirent directement sur le vestibule d'un appartement assurément immense, très moderne de décoration mais d'une élégance raffinée.

Jorge resta immobile quelques secondes puis se retourna vers Méléna et sa fille.

— Vous pouvez y aller, Mélé... Mme Moorehead, se reprit-il avec tout de même une pointe d'ironie devant le regard meurtrier que lui lança la mère d'Aria.

— Viens, Aria, dit-elle simplement.

Puis elle passa devant l'arrogant avec plus de superbe qu'aucune souveraine ne pourrait jamais espérer feindre et avança, conquérante, sur les moelleux tapis qui recouvraient le sol.

Tous les murs extérieurs de l'appartement n'étaient que des baies qui embrassaient une splendide vue de tout Manhattan. Dans le salon, une femme leur tournait le dos et se tenait face à ce décor vertigineux, campée sur de hauts talons qui élançaient sa silhouette déjà fine et hissaient sa modeste taille vers des sommets plus prestigieux. Mais ce fut lorsqu'elle leur fit face qu'Aria perdit pied : devant elle se tenait non pas la réplique conforme de sa mère mais tout du moins de si proches similitudes que la

ressemblance entre les deux femmes, outre le fait que l'une avait les cheveux détachés et l'autre tenus en un chignon serré, en devenait effarante.

Leur hôtesse s'approcha de quelques pas, la démarche provocante due au déhanché causé par la jupe crayon de son tailleur. Son regard acéré était verrouillé sur son clone et tout dans son allure, dans l'expression de son visage, était d'une ambiguïté incroyable : une chaleur réfrigérante, une gestuelle féline mais d'une rigidité implacable.

— Bonjour Méléna, dit-elle dans un sourire carnassier qui n'avait rien d'accueillant.

— Bonjour, Astrid, répondit la mère d'Aria aussi froidement.

— Je suis désolée que nous nous revoyions dans de telles circonstances...

Quel drame ! continua Astrid tout en alignant un pas après un autre, lentement, superbement. J'espère que tu accepteras nos sincères condoléances...

Sa voix se voulait velours mais elle n'était que glace. Elle avançait tel un prédateur sûr de fondre sur sa proie, jouissant de sa suprématie, écœuré déjà de sa victoire. Puis elle se tourna vers Aria et son visage se transforma, affichant une affliction théâtrale et répugnante.

— Et voilà notre petit trésor, dit-elle comme si Aria n'était qu'un bébé en tendant ses bras vers elle.

Sans qu'elle n'eût le temps de réagir, Astrid l'avait enveloppée de ses bras et avait posé sa joue contre la sienne, la humant à force de grandes inspirations. Un parfum vraiment étrange : doux, captivant, doté d'une touche de musc, sauvage, presque masculine. Astrid fronça les sourcils.

Aussi brusquement qu'elle s'était emparée d'elle, elle se recula mais garda l'emprise de ses mains sur les bras d'Aria pour la détailler.

— Quelle tragédie tu as dû vivre ! geignit-elle, éplorée, en détaillant la jeune femme de haut en bas.

Aria vit ses iris d'un bleu gris sidéral bouger de gauche à droite comme si elle lisait mécaniquement un mode d'emploi.

Astrid cachait du mieux qu'elle pouvait sa crainte avide à rencontrer un être tel que cette jeune femme. Car l'exception dérangeait Astrid. Ainsi elle admira ce corps parfait dans cette robe de circonstances, noire et cintrée, qui ne celait rien de la grâce d'Aria ; mais ce fut surtout les traits de son visage façonné de cette beauté insultante des sorcières et ses yeux bleu de nuit aux profondeurs insondables qui lacérèrent son ego.

Puis elle la lâcha brusquement et reprit sa marche vers un bureau magistral qui trônait non loin.

— Bien sûr, nous aurions pu éviter tout ceci, reprit-elle avec une touche venimeuse avant de faire face à nouveau à ses visiteuses. Méléna... Pourquoi ? Pourquoi avoir mené cette vie de renégat alors que vous auriez été protégées toutes les deux en honorant la place qui était la tienne ? Ici, à nos côtés.

Face à la condescendance outrageuse d'Astrid, Aria sentit à côté d'elle, et ce pour la première fois depuis leur récent combat, la force du loup vrombir comme une aura phénoménale sur chaque parcelle du corps de sa mère. Méléna était à deux doigts de laisser son loup prendre place et mener cet affrontement trop longtemps repoussé. Pourtant elle chercha en elle toute la raison possible et apaisa la bête qui enrageait au fond d'elle.

— Pourquoi user ta salive à poser de futilles questions puisque tu en as déjà toutes les réponses ? demanda plus agressivement Méléna. Tu sais très bien que j'ai fait – que nous avons fait, Geoffrey et moi ! – tout ce qu'il fallait pour protéger Aria de toi. De vous tous !

Astrid fit claquer plusieurs fois sa langue et ses yeux flamboyèrent lorsqu'elle s'approcha à nouveau des deux femmes. Déformé par la colère et par une haine envers Méléna, elle arborait enfin son vrai visage.

— Ton discours est d'une écœurante déloyauté, Méléna ! Ils t'avaient tout donné, à toi ! Ils te voulaient Dominante et qu'as-tu fait ? Tu les as trahis, pour un humain !

— Je ne voulais pas de cette vie programmée, enchaînée ! cria Méléna en effectuant instinctivement un pas de côté vers Aria de façon à se mettre entre sa fille et son ennemie. Et surtout, je ne voulais pas de cet asservissement pour Aria !

— Tu avais tout... psalmodia plusieurs fois Astrid comme dans un état second. Tu as tout eu ! Et maintenant, tu vas tout perdre...

Aussi forte que pouvait être Méléna, Aria la sentit vaciller.

— Tout ça n'a servi à rien, Méléna chérie, reprit avec fiel une Astrid emplie d'une haine satisfaite. Car aujourd'hui, plus de cache-cache ! Aria va rester ici, avec nous. Avec les siens !

— Non ! cria Aria, suffoquant en entendant ces propos. Je ne veux pas...

Méléna leva une main pour l'exhorter à se taire. Astrid en profita pour continuer sur sa lancée.

— Oh que si, ma toute douce, la Royauté est au-dessus de tout et personne ne la bafoue sans en payer le prix. Ici, tu découvriras tes pouvoirs et nous t'aiderons à les maîtriser. Plus jamais tu n'auras à revivre ce flou catastrophique qui a fait que ton pauvre père a péri.

— Je vous interdis ! menaça Aria dont le sang de ses veines commençait à bouillir littéralement, signe que son pouvoir affluait en elle sans qu'elle ne puisse le contrôler.

Ses iris d'un bleu sombre s'élargirent et dévorèrent tout de ses grands yeux, au moment même un vent se levait dans la pièce : sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit, son corps s'étendit légèrement, dans une lenteur glaçante et ses pieds délaissèrent le sol. Aria, portée par cette brise soudaine et impossible, flottait devant les deux femmes qui s'immobilisèrent.

La mine d'Astrid changea soudainement : de la méchanceté et de l'aigreur était né un émerveillement total.

— Bon sang, quelle puissance ! C'est magnifique...

— Astrid, arrête ! hurla Méléna. Elle ne doit pas apprendre de cette manière !

Puis elle se tourna vers Aria qui lévissait toujours, ses cheveux flottant autour de sa tête, son regard bleu fixé sur Astrid.

— Aria ! appela-t-elle avant de chuchoter. Arrête ! Pense... Pense à lui. Pense à Sayan. Il te protégera, mon ange. Toujours, il te protégera.

L'image du loup brun et noir envahit l'esprit d'Aria qui se calma assez rapidement.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda vertement Astrid, les yeux brillants de satisfaction.

Méléna reprit toute sa souveraineté pour s'adresser à celle qui avait été sa sœur louve.

— Tu as raison sur un point, Astrid : Aria a besoin qu'on l'aide à maîtriser ses pouvoirs et c'est ici qu'elle sera le mieux à même de le faire mais ce sera à ses conditions.

— Ses conditions ? répéta, interloquée la femme qui leur faisait face. Depuis quand la Royauté se plie-t-elle à aux conditions de tout un chacun ?

— Depuis qu'Aria est imprégnée.

Méléna s'offrit le luxe de laisser sa petite bombe se frayer un chemin jusqu'aux profonds méandres du cerveau d'Astrid. L'émerveillement de

cette dernière s'évanouit et un rictus amer le remplaça. Maintenant, elle comprenait cette empreinte masculine sur la fille.

— Et qui est l'heureux élu ? demanda-t-elle avec morgue.

— Sayan Major, répondit fièrement Méléna.

— Le Protecteur ? exhala Astrid en tentant de cacher sa contrariété angoissée.

Méléna ne répondit pas. Elle se contenta d'afficher un sourire vainqueur.

« Game over », pensa-t-elle.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

— Pourquoi Sayan devient-il un tel enjeu ? demanda Aria d'un ton péremptoire à sa mère.

Elles n'avaient pas beaucoup de temps à passer ensemble et Méléna devait employer chaque instant à apprendre à Aria tout ce qu'elle pouvait sur la Royauté : ce qu'elle pouvait en tirer mais surtout ce qu'elle devait craindre, surveiller.

— Sayan et toi partagez un lien. Un lien très fort, répondit Méléna.

— Un lien que tu m'as demandé non pas de rompre mais d'ignorer le plus possible ! Je croyais que je devais le protéger, qu'il perdrait tout ?

Méléna soupira puis s'empara de la main de sa fille et la dirigea vers le lit sur lequel elles s'assirent toutes les deux côte à côte.

— Chérie... Comme je te l'ai expliqué, Sayan est effectivement un Protecteur et son rôle est très important. Lorsqu'il a été nommé à ce poste, il en a accepté les conditions...

— Qui sont complètement absurdes ! s'exclama Aria, déchirée, en revoyant encore la tristesse insondable dans le regard de Sayan lorsqu'ils s'étaient quittés la dernière fois, avant qu'elles ne doivent venir ici.

Sa mère lui pressa la main.

— Tu sais combien je suis celle qui peut le mieux comprendre...

— Dans ce cas, pourquoi ne puis-je m'affranchir de la Royauté, comme toi ?

— Aria, souffla sa mère, nous n'étions pas dans le même cas de figure ! Je n'avais rien de spécial...

— Tu devais être Dominante ! Ce n'était pas insignifiant tout de même !

— Oui, peut-être mais cela n'est rien en comparaison de ce que tu es, toi ! De tes pouvoirs ! Ma fuite avec ton père a provoqué un scandale qui s'est finalement éteint. Toi – et tu sais combien ça me coûte de le dire – tu auras besoin des Anciens pour te guider et comprendre qui tu es.

— Qui je suis... répéta Aria avec dégoût.

Ses pensées filèrent ventre à terre vers le loup brun magnifique dont le museau se métamorphosa en un visage, celui de Sayan et son regard d'ambre pailleté d'or. Quelque chose s'était passé entre eux, dès la première seconde et ce qu'elle avait pris pour de l'éblouissement devant un spectacle si magique était en fait leurs destinées à chacun qui s'étaient liées l'une à l'autre. Dès lors, ils n'avaient plus réussi à vivre loin l'un de l'autre, réunis par une force qui dépassait tout entendement. Comme si Méléna avait suivi le cheminement des pensées de sa fille, elle rompit le silence.

— Sayan est lié à toi, tu sais ? Ce qu'il éprouve pour toi est tellement puissant que ça l'a même dépassé.

— Mais je croyais qu'il fallait une union pour qu'une imprégnation soit possible ?

— Dans votre cas, ma chérie, je pense que toutes les théories sont à balayer d'un revers de main. Tu n'es pas une simple humaine ou même une louve mais un être très particulier ; et lui est un berserker. Il est de ces loups touchés par les dieux ! Il a lutté pour garder le contrôle mais je pense que les instincts de son loup ont été les plus forts et qu'il t'a marquée. Comme tu as laissé toi-même ton empreinte sur lui. On pourrait voir ça comme une protection mutuelle !

L'élan d'espoir que Méléna tentait d'allumer réchauffa un instant le cœur d'Aria qui se rembrunit très vite.

— Sauf que nous ne pourrons pas être ensemble.

— Peut-être pas de la manière dont vous aimeriez l'être aujourd'hui, renchérit sa mère avec tendresse. Vos forces, à l'un comme à l'autre, sont colossales. On peut facilement imaginer que tout ce qui s'applique à notre condition de loup ordinaire, est absurde vous concernant. Une chose est certaine, aucun autre loup mâle ne pourra assurer ta protection maintenant. Il n'y aura donc pas d'autre choix et sachant Sayan à tes côtés, je sais que tout se passera bien. Jamais il ne laissera qui que ce soit te faire du mal. Même Astrid sera pieds et poings liés.

Les iris d'Aria s'épaissirent à l'évocation de ce nom.

— Cette femme est mauvaise. Je ne comprends même pas cette ressemblance physique entre vous deux.

— Astrid... hésita Méléna. Astrid était une enfant si gaie... Lorsque nous étions petites, nous étions inséparables. On nous appelait les jumelles

même si nous n'avions pas les mêmes parents car nous étions les deux seules louves blanches de la Royauté. Nous nous ressemblions tellement...

— Tu n'as absolument rien en commun avec elle ! rétorqua Aria avec une moue boudeuse enfantine. Et je ne suis pas certaine de rester ici.

— Aria... soupira sa mère en la prenant dans ses bras. Ce qui s'est passé... La présence des Sorcières, leur alliance avec les Ours, ton père qui... Sa voix se brisa mais elle toussa pour reprendre contenance.

— Enfin, toute cette tragédie m'a fait comprendre que je ne pouvais plus te protéger à moi seule.

— Mais tu n'es pas seule ! Tu oublies Sayan ! Nous sommes assez forts à nous trois pour...

— Pas tant que tu ne maîtriseras pas correctement ces pouvoirs qui sont les tiens.

Méléna se déplaça et se mit à genoux devant sa fille encore assise sur le lit de la chambre qu'elle occuperait ici, à New York. Elle avait tellement l'air d'une enfant en cet instant et non de cette jeune femme splendide et forte qu'elle était en réalité que Méléna sentit son cœur se serrer fort.

— Ma chérie, reprit Méléna en saisissant les mains de sa fille, tu es un être d'exception. Tu as reçu l'héritage de l'alliance du loup et de l'enchanteresse, comme la fille d'Arkadian et de Guerneva ! Je conçois très bien que ce n'est pas à juste titre un cadeau et si j'avais pu agir sur ça aussi, je t'aurais épargné une telle charge, crois-moi. Ton père et moi, nous avons essayé...

— Je sais, maman, la rassura Aria qui commençait à comprendre tout doucement que c'était elle qui avait choisi son propre destin.

Elle aurait pu tout arrêter, à la minute même où elle avait croisé ce loup. Elle avait su au plus profond d'elle-même que cette rencontre était revêtue d'une aura particulière, magique. Mais elle avait ployé sous cet appel : Sayan, sans le savoir, avait entrouvert la porte sur la partie de son âme qui était restée en sommeil tout au fond d'elle. Mais c'était elle qui avait choisi de l'accueillir.

— Il faut que tu apprennes à contrôler ce qui est en toi. Après, seulement, tu auras la possibilité de décider de qui tu voudras être.

Le regard triste qui plissait le coin de ses yeux, démentait le sourire que Méléna offrait à sa fille.

Cette dernière n'eut pas le temps de le lui rendre qu'on toqua à la porte : Jorge pénétra dans la pièce, l'expression de son visage aussi fermée qu'à son habitude.

— Il est temps, Mme Moorehead, déclara-t-il à l'adresse de Méléna, appuyant sur son nom toujours avec sarcasme.

— Maman... murmura Aria.

— Ça va aller, ma chérie, la rassura sa mère en la prenant dans ses bras. Que veux-tu que ce bannissement change à quoi que ce soit ? Je serai à Rosewood et nous nous reverrons bientôt.

Ces derniers mots, Méléna les avait jetés sans promesse, avec toute la joie qui pouvait lui rester car, au fond de son cœur, elle n'était pas certaine qu'on lui laisserait honorer un tel serment.

L'intercom sur le bureau d'Astrid sonna.

— Sayan Major est arrivé, Madame, dit une voix féminine rendue aiguë par les petits haut-parleurs.

— Bien, je l'attends.

Astrid se laissa aller dans l'épais fauteuil et s'y cala confortablement.

Des deux hommes qui lui firent face quelques instants plus tard, elle reconnut sans l'ombre d'un doute le Protecteur. Jeune, grand, les muscles saillants, une aura si puissante qu'elle en étouffait la sienne, Sayan Major ne pouvait rien cacher de son don particulier. La beauté du jeune homme était renversante mais c'est une fragrance plutôt féminine, sucrée, à la saveur douceâtre de la résine d'arbre qui finit d'attiser sa colère. Elle comprenait tout maintenant : le jeune et beau héros qui tombe amoureux de la plus gracieuse et extraordinaire des jeunes filles. Pour un peu, elle en aurait éclaté de rire sur le champ. Mais cette niaiserie n'avait sur elle aucun effet attendrissant, bien au contraire, et elle sentait monter dans sa gorge une bile acide et dévastatrice. La pièce qui se jouait sous ses yeux avait tellement l'étoffe des contes et des mythes dont elle avait été abreuvée enfant que cela pourrait en être comique si elle n'était pas cantonnée à en être le témoin.

— Monsieur Major, je suis heureuse que vous ayez pu venir aussi vite, dit-elle en déshabillant Sayan du regard avant de tourner légèrement la tête vers son compagnon. Monsieur Farnsworth. Je sais que vous êtes en pleine chasse mais j'avais un besoin urgent de m'entretenir avec vous.

Les deux hommes lui adressèrent de concert un signe de tête respectueux puis Sayan prit la parole. Il avait planté son regard dans celui d'Astrid et bien qu'elle représentait une hiérarchie supérieure, il n'avait pas l'intention de se laisser intimider. Après tout, le rôle des Protecteurs – et plus encore celui des berserkers – était l'apanage du mâle Alpha. La femelle dominante n'avait en aucun cas son mot à dire dans l'organisation de la sécurité.

— J'ai été contacté à la demande l'Alpha : où est Richard ?

— Eh bien, en fait, Richard n'est pas là et pour être tout à fait claire, c'est moi qui vous ai demandé de venir.

— Puis-je en savoir la raison ?

Astrid croisa ses doigts devant elle, agacée par l'aplomb de ce garçon mais jubilant par avance du cours qu'allait prendre les choses.

— Aria, dit-elle simplement.

Sayan resta de marbre, à l'exception de ses mâchoires qui tressautèrent imperceptiblement mais aussi infime fut-elle, sa réaction n'échappa pas à Astrid.

— Elle est ici, vous vous en doutez bien. Enfin parmi les siens.

— Comment va-t-elle ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Bien, bien ! Assurément bien...

Astrid s'interrompit. Le ton amical qu'elle avait employé ne disait rien qui vaille à Sayan dont chaque muscle du corps s'était raidi.

— Mises à part deux ou trois petites choses, bien entendu, continua Astrid en se levant de son fauteuil pour effectuer quelques pas de sa démarche chaloupée. Toute cette situation est nouvelle et la pauvre enfant est un peu perdue, cela va s'en dire. Elle va avoir besoin de tout notre soutien. C'est une jeune femme tout à fait exceptionnelle... Mais ça, vous le saviez déjà.

Tout en parlant, Astrid avançait le long de la baie vitrée, son regard perdu vers le vide qui plongeait au-dessous d'elle, ses doigts glissant distraitemment sur la vitre.

— En effet, ses capacités sont extraordinaires et je serai plus qu'honoré d'être son soutien, proposa Sayan, en proie à l'espoir le plus fou.

D'un demi-tour théâtral, Astrid se retourna vers Sayan, ses sourcils relevés qui donnèrent à son visage une expression outrageusement surprise.

— Son soutien ? s'offusqua-t-elle si fort que son jeu d'actrice ne trompa personne.

Sayan fut désarçonné et Valrus renforça son aura pour le soutenir. Astrid éclata soudainement d'un rire pointu qui n'avait rien de charmant.

— Vous avez cru, dit-elle tout en continuant de s'esclaffer, qu'on vous avait fait venir pour être le soutien d'Aria ?

Puis, aussi vite qu'elle était venue, son hilarité s'envola et une agressivité prit sa place.

— Comment vous, qui avez failli à votre mission de Protecteur, osez-vous vous imposer de la sorte auprès d'elle ?

— Quand ai-je failli ? Que me reprochez-vous ? Mon seul souci a toujours été de protéger la meute !

— Oh oui, et vous la protégez si bien que vous en avez oublié votre serment.

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler, Madame.

— Ah non ?

La voix d'Astrid partait dans les aigus.

— Vous connaissiez l'existence d'Aria et vous n'en avez fait mention lorsque vous avez été acculé ! Vous avez mis en péril sa vie mais également toute la sécurité du territoire en laissant pénétrer Elbereth sur nos terres ! Mais pire, elle est imprégnée, et par vous ! Et, à moins que mes sens me fassent défaut, vous l'êtes tout autant par elle. C'est impardonnable !

— Il ne s'est rien passé ! se défendit Sayan avec hargne. À aucun moment je n'ai trahi mon serment envers la Royauté, envers mon peuple, et Richard le sait ! Nous ne sommes pas unis, Aria et moi. Ce lien, entre nous, s'est créé à notre insu. Les instincts de mon loup étaient peut-être forts et complexes vis-à-vis d'Aria mais je les ai toujours contrôlés.

— Vous m'en direz tant, lâcha Astrid avec un certain dégoût. Il n'en demeure pas moins que vous avez failli à votre condition... En la marquant ainsi, vous avez signé votre défection. Et c'est en ma qualité de Dominante, épouse de l'Alpha des Royaumes du Nord que je prononce votre bannissement, Monsieur Major, de la Royauté et de son peuple bien-aimé. À compter de ce jour, vous ne faites plus partie des nôtres et je vous ordonne de quitter sur le champ le territoire de la Royauté.

— Madame, je vous en prie, intervint Valrus au comble de la stupéfaction, tout ceci n'est pas sérieux !

— Monsieur Farnsworth, objecta Astrid en se tournant vers lui d'un air hautain, à moins que vous ne songiez à accompagner votre ancien Protecteur dans sa nouvelle aventure d'errance, je vous somme de vous taire. Vous prendrez l'intérim sur le secteur nord en attendant qu'un nouveau Protecteur soit nommé.

— Je veux voir Richard, exhala Sayan d'un ton coupant qui ne laissait aucune place au refus. Jamais il n'acceptera ça.

— Richard n'est pas là et croyez-moi, Monsieur Major, il confirmera cette décision dès qu'il sera en pleine possession de tous les éléments.

Sayan sentait son loup ruer à l'intérieur de son corps, enragé comme il ne l'avait jamais été auparavant, et il avait de plus en plus de mal à le contenir. Cette farce devait s'arrêter avant que la Fureur ne s'empare de lui irrémédiablement.

L'épouse de Richard avait perdu la raison et l'absence de l'Alpha devenait inquiétante.

« Aria ». Son esprit ne cessait de scander son prénom, lui associant un autre mot qui bouleversait son loup : danger.

— Je veux voir Aria, ordonna-t-il, sa voix sombrant dans le grondement sauvage de son loup.

La femme qui l'affrontait perdit un peu de sa superbe et Sayan la vit déglutir avec difficulté : elle devait sentir la Fureur vrombir tout autour de lui, et regretta d'être si peu entourée. Véloce, elle se rua sur son intercom et brailla à l'attention de la femme à l'autre bout.

— Appelez Jorge !

— Oui, Madame, justem...

Mais Astrid avait relâché le bouton et profitait du bureau placé entre elle et Sayan pour se protéger.

— Jorge Alvarez, vraiment ? cracha Sayan avec mépris.

Le tintement de l'ascenseur retentit et tous se tournèrent vers les portes qui coulissèrent avec une lenteur intolérable.

Et le cœur de Sayan bondit dans sa poitrine lorsque la silhouette d'Aria apparut, un sourire éclairant son visage lorsqu'elle le vit à son tour.

— Sayan, tu es revenu ! dit-elle avec un accent joyeux non dissimulé dans la voix.

Mais à peine avait-elle parlé qu'elle se sentit tirée en arrière si violemment que sa tête alla cogner la rambarde dans l'ascenseur. À moitié

assommée, ses jambes se dérochèrent et elle s'écroula au sol, sa tête bourdonnante dans un brouhaha incompréhensible lorsque la voix stridente d'Astrid aboya un ordre diffus.

Trois détonations.

Trois détonations qui explosèrent dans son cerveau.

Une des personnes présentes tomba sur le sol, non loin d'elle, celle qui avait les cheveux bruns...

Deux yeux ambrés la fixèrent, lui donnant une sensation de recul inconcevable ; puis les paillettes dorées s'éteignirent.

— Sayan ! entendit-elle dans un cri étranglé par la douleur une voix d'homme, rauque.

« Valrus... La voix de Valrus... »

Alors elle sentit un raz de marée de détresse la submerger pour la désarter aussi vite, laissant un vide consternant, proche du néant où elle sombra en hurlant intérieurement :

« Sayan. Sayan, non ! »

Épilogue

Quelques mois plus tard, au nord du Brésil

Même la nuit, le silence n’existait jamais ici.

La chaleur humide de la journée terrassait tout sur son passage et encourageait l’indolence, bercée par les chants et les cris de la faune environnante. Mais lorsque le crépuscule embrasait le ciel pur de cette enclave brésilienne, la vie explosait aux pieds des montagnes qui ceignaient Cuiaba. Des psaumes discrets et clairsemés sous le soleil ardent montaient alors une clameur sauvage et bestiale, l’exultation dans la nuit d’une providence attendue. Ce cœur nocturne battait si fort qu’on pouvait sentir les pulsations féroces tambouriner de ses appels primitifs. Et l’écho farouche de cette nature indomptée résonnait profondément dans le corps d’Aria.

Debout sur la terrasse qui prolongeait sa chambre, elle happait l’air encore moite, apaisant la chaleur ambiante par la douce brise courant sur sa peau. Bientôt, la saison des pluies allait commencer et il faudrait partir. Ailleurs. Encore.

« Avec joie ».

Bouger sans cesse, ne jamais rester au même endroit trop longtemps. Arpenter de nouveaux territoires, épuiser son corps à chaque exploration ; s’imprégner de nouvelles cultures et enrichir celle d’où l’on vient. L’oublier peut-être aussi un peu.

Prendre tout ce qui est donné sans condition de retour, apprendre pour grandir chaque jour un peu plus et surtout ne pas s’attacher. Ni aux gens ni aux choses.

Avancer toujours, découvrir sans cesse, s’enivrer à l’envie. Chercher l’émerveillement pour combler le vide béant qui se tenait en place et lieu de son âme.

Depuis que Sayan...

Aria ferma son esprit et se concentra pour faire refluer la vague de douleur qui s'annonçait à l'évocation de son nom. Ce nom qu'elle hurlait intérieurement avec force lorsqu'elle avait l'impression de perdre pied. Il n'était peut-être plus à ses côtés mais jamais le lien qui s'était établi entre eux ne s'était brisé : le regard d'ambre pailleté d'or veillait sur elle à chaque seconde, mémoire vivante d'un passé si proche et pourtant si lointain.

Rosewood avait été son havre innocent, Toronto l'étincelle qui l'avait métamorphosée, New York, le joug qui avait voulu la briser.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

Une voix si douce quand elle le voulait, avec ce voile sensuel qui pouvait la rendre irrésistible.

Sacha.

Astrid avait trouvé une parade infailible : comme aucun loup mâle ne tolérait d'être en sa présence, incommodés par l'odeur du berserker qui agissait sur elle comme un bouclier, elle avait imposé à Aria sa propre fille, une jeune louve, à peine plus jeune qu'Aria mais formatée aux désirs et attentes d'une mère exigeante et dogmatique.

— J'avais chaud, répondit Aria, atone.

Aucunement surprise, elle n'avait pas bougé. Elle n'en avait pas eu besoin : elle avait senti la présence de la jeune femme dans son dos bien avant que celle-ci ne se manifeste.

Elle n'était jamais loin...

Aria ne cilla même pas lorsque la main de Sacha se posa sur sa taille : la jeune femme vint se poster juste à ses côtés, lovant son corps contre celui d'Aria. C'était la première faiblesse qu'elle avait notée chez cette jeune femme.

Surtout depuis qu'Aria avait appris les règles.

Sacha ne maîtrisait pas bien son besoin de contact, très présent chez les loups, exacerbé chez elle qui en avait cruellement manqué. Astrid avait, semblait-il, veillé à tout concernant l'éducation de sa fille : cultivée, experte en situation de combat... Même sa beauté avait été un réel succès. Mais la Dominante avait oublié de lui enseigner l'évidence : l'amour et la tendresse. Et Aria en avait fait ses bras de levier pour retourner la situation à son avantage : le bon petit lieutenant d'Astrid était devenu son amie la plus proche, son soutien indéfectible.

Légèrement plus grande, Aria coula un regard discret vers sa compagne. Sacha.

Sacha et sa longue crinière blonde et claire, presque blanche caressée par les rayons lunaires, héritage outrageant d'Astrid, rappel incessant du vide que l'absence de sa propre mère avait laissé dans son exil forcé.

Sacha et ses yeux d'un bleu gris aussi froid que l'acier qui n'avaient d'autre horizon qu'Aria elle-même.

Sacha, copie conforme de sa mère, son corps mince aux muscles secs qui donnaient à sa louve au pelage crème, une vitesse et une agilité létales.

Oui, une Astrid en miniature, à une exception près et de taille : aucune haine, aucune folie démentielle n'avait encore germée dans cet être plus sensible qu'elle ne voulait le laisser paraître.

Entraînée comme un soldat, elle n'en restait pas moins une femme, une jeune louve : Aria avait identifié assez rapidement les défaillances qui feraient tomber l'armure glaciale de celle qui ne la quittait plus désormais.

Car personne n'avait été dupe : Sacha n'était rien d'autre que son geôlier, marchant à ses côtés comme son ombre, respirant à ses côtés comme une seconde peau, épiant chaque minute de sa vie à l'affût du moindre signe qui ferait d'Aria la cible parfaite. Un seul pas de travers, une seule marque insignifiante de dissidence et Astrid légitimerait l'impitoyable sentence.

Mi-sorcière, mi-loup, Aria était peut-être un trésor, l'incarnation séculaire d'un héritage inconcevable et mythique, elle était surtout l'alliance de deux nations rivales, la détentrice d'un pouvoir hors norme et dévastateur pour l'un comme pour l'autre des deux camps. Celui qu'elle choisirait de désavouer. Aujourd'hui aux mains des loups, rien ne leur conférait le succès de leur entreprise et Astrid voulait puiser là une force de persuasion implacable qui lui assurerait la pérennité de son empire, tout en haut de l'échelle de la Royauté. Rien ne pouvait la faire reculer, mettant en jeu toutes les forces dont elle était capable, allant jusqu'à impliquer sa propre chair et son propre sang. Sacha avait été placée là, tel un pion dans ce jeu d'échec mortel, dans cette guerre sournoise et silencieuse entre Astrid et Aria.

Une guerre ouverte qui s'était déclarée le jour où Sayan avait disparu.

Aria inspira profondément et entoura de son bras les épaules douces et fermes de Sacha qui laissa échapper un petit gémissement de contentement.

Elle sourit intérieurement, d'un sourire si triste qu'elle sentit un sanglot enserrer sa gorge.

Car si rien ne pouvait venir combler à présent son âme lacérée et mutilée, elle en investirait chaque parcelle qui lui restait pour briser ceux qui la lui avaient meurtrie.

Découvrez plus de Ebooks !

OceanofPDF.com

Imprimé en Allemagne
Achevé d'imprimer en février 2023
Dépôt légal : février 2023

Pour

Le Lys Bleu Éditions
40, rue du Louvre
75001 Paris

OceanofPDF.com